Samir Guizani - Mohamed Ghodhbane - Xavier Delestre (dir.)

La Tunisie antique et islamique

NRVANA

Regards sur
le patrimoine archéologique de

La Tunisie antique et islamique

Ouvrage conçu et dirigé par

Samir Guizani, Mohamed Ghodhbane, Xavier Delestre

NIRVANA

Introduction

Ce livre a une histoire qui débute à la fin de l'été 2012. Nous avons alors souhaité initier une publication consacrée au patrimoine antique et islamique tunisien avec pour ambition première de permettre à un large public d'en découvrir toute la richesse.

Il s'agissait aussi pour nous à travers une sélection de sites et l'évocation de quelques thématiques, de porter un regard sur les connaissances acquises aujourd'hui et présenter quelques orientations de l'archéologie contemporaine.

Tout en réservant une place de choix aux apports des recherches les plus récents, il nous a paru essentiel d'inscrire ces contributions dans l'histoire de l'archéologie. C'est donc par une rapide évocation de cette longue et riche histoire de l'archéologie en Tunisie que s'ouvre l'ouvrage. Pour donner une haute tenue scientifique à ce livre, tout en le rendant accessible au plus grand nombre, nous avons conçu l'aventure éditoriale comme un projet collectif en faisant appel aux meilleurs spécialistes pour les sujets retenus et aux chercheurs directement impliqués dans ces recherches. Les auteurs réunis ici donnent ainsi une belle illustration de la longue et fructueuse tradition de collaboration entre les communautés archéologiques tunisienne et française.

Pour le sommaire, ont été sélectionnés une vingtaine de sites parmi les plus exceptionnels du patrimoine archéologique et historique de la Tunisie ; pour faciliter la lecture, les notices consacrées à la présentation des sites ont été normalisées (localisation, histoire des recherches, présentation des principales découvertes). Elles sont accompagnées d'une illustration soigneusement sélectionnée pour mettre à la fois en valeur les sites, les découvertes insignes et souligner toute la diversité et la richesse du patrimoine tunisien. Pour compléter ce regard croisé sur l'archéologie tunisienne et son patrimoine, nous avons souhaité que ces contributions soient enrichies de courts encadrés thématiques ; ces textes synthétiques, sur des sujets généraux, concourent aussi à une meilleure connaissance de l'histoire de ces deux grandes périodes historiques et rendent compte des priorités de la recherche en la matière.

En réunissant dans un même ouvrage ces contributions scientifiques et patrimoniales replacées dans leur contexte historique, nous avons voulu qu'elles constituent en quelque sorte une introduction à l'archéologie tunisienne. En permettant cette découverte, l'ouvrage doit devenir également un outil utile aux étudiants, aux passionnés d'archéologie et à tous ceux qui, pour une raison ou une autre, sont concernés par l'histoire de la Tunisie, la préservation de son patrimoine et sa mise en valeur.

En mettant en lumière l'importance, la qualité scientifique, patrimoniale et l'intérêt majeur de la documentation archéologique disponible pour l'histoire nationale et internationale, nous

espérons aussi appeler l’attention des lecteurs et des décideurs sur l’impérieuse nécessité de prendre toutes les mesures qui s’imposent pour garantir une conservation pérenne à ces archives du sol.

Ce patrimoine, témoin unique d’une histoire collective est un trésor national que nous avons la responsabilité les uns et les autres de protéger, de faire mieux connaître et surtout d’en garantir la transmission aux générations futures. Il est le trait d’union fondamental avec notre passé ; une source d’enseignement pour l’écriture du présent qui doit servir aussi pleinement à la construction d’un avenir nécessairement ouvert sur l’espace méditerranéen en écho à ce que nous révèlent d’ores et déjà les très nombreux vestiges mis au jour dans le sol tunisien.

Pour toutes ces raisons, nous espérons que ce travail collégial sera pour le lecteur une clé privilégiée pour aller à la rencontre de cette richesse fruit d’une imbrication des échanges et des spécificités culturelles. Nous souhaitons aussi vivement que sa lecture fasse naître auprès de tous le désir de devenir des ambassadeurs et des défenseurs de ce patrimoine. Et, qu’il importe de ne pas oublier que cette source majeure de connaissance est d’une extrême fragilité et qui, si l’on n’y prend garde, peut très rapidement disparaître. Toutes ces découvertes faites par hasard ou dans le cadre de fouilles scientifiques sont essentielles pour une découverte et une relecture du temps passé. Elles sont toutes, visibles à l’œil nu ou pas, l’empreinte directe et indirecte des séquences d’une histoire collective parfois totalement oubliée.

Pour terminer, qu’il nous soit permis de remercier l’ensemble des collègues qui ont adhéré à cette idée et accepté d’y contribuer malgré des délais courts pour que sa parution coïncide avec la programmation du mois du patrimoine ; que soit aussi remerciées les autorités tunisiennes et françaises qui ont soutenu cette initiative ; ainsi que les institutions universitaires, administratives et les laboratoires de recherche qui nous ont largement facilité par leurs précieux concours la concrétisation de ce projet.

Enfin, cette œuvre collective n’aurait pu connaître son achèvement sans l’engagement enthousiaste et le grand professionnalisme des éditeurs et de leurs équipes. Qu’en notre nom et ceux des auteurs, les éditions Nirvana et Errance soient ici très chaleureusement remerciés pour avoir compris l’ambition de ce livre et avoir accepté d’en assurer la diffusion.

Il est maintenant une réalité qui, nous l’espérons, fera honneur à l’archéologie et à la Tunisie.

Il nous reste à souhaiter que ces sites archéologiques aujourd’hui inscrits sur le territoire tunisien comme une marque forte de l’identité du pays et les collections exposées dans les musées soient encore enrichies par des découvertes inédites grâce à des explorations scientifiques faisant appel aux technologies et méthodes d’expertise les plus pointues mais aussi par la reprise d’études sur les collections existantes.

Ainsi, pas à pas et génération après génération d’archéologues, les traces du passé encore présentes et lisibles dans les strates du sol, masquées derrière les enduits des murs, ou dans le

paysage donneront toute l’épaisseur et le contenu à ce que l’on nomme de manière générale l’histoire des hommes. Une histoire que les archéologues doivent pouvoir à partir d’une expertise minutieuse des témoins factuels participer à expliciter et à écrire en prenant soin de distinguer certitudes et hypothèses. C’est à ce prix que le travail sur notre mémoire prend toute sa valeur, son sens et son utilité au cœur de notre société.

Que les pages qui suivent soient par leur contenu et les idées qu’elles exposent la traduction positive de ces enquêtes conduites par des hommes et des femmes qui partagent au-delà des frontières le même enthousiasme et la même passion avec ce sens de l’intérêt général.

Samir Guizani, Mohamed Ghodhbane, Xavier Delestre

La Tunisie antique

Althiburos / el Médéina, ville numido-romaine

Le site se trouve au nord-ouest de la Tunisie, à 45 km au sud-ouest du Kef, sur un haut plateau, enclavé dans une vallée. Les riches plaines alentours propices à la céréaliculture, les collines qui sont autant des barrières défensives que des gisements de calcaire, les sept sources qui l'entourent, en plus d'un oued qui le traverse au nord et d'un autre qui le longe au sud, ajoutés à une pluviométrie généreuse de plus de 400 mm par an, ont constitué, dès l'aune de l'âge pré et protohistorique, autant de facteurs déterminants pour l'occupation humaine. S'y ajoute plus tard - peut-être, dès l'époque punique - sa situation sur l'importante voie Carthage-Theveste, qui connaîtra un grand développement à l'époque romaine.

Althiburos, de son vrai nom 'ltbrs, se rattache au monde numide comme en attestent une douzaine d'inscriptions libyques, de nombreuses structures funéraires numides mégalithiques, formées principalement de dolmens, ainsi que des habitats préromains qui peuplent la vallée d'Althiburos, mais dont l'âge « protohistorique culturel » se prolonge à l'ère romaine. Les recherches tuniso-barcelonaises viennent d'établir tout récemment que les attestations de vie sédentaire et d'urbanisme remontent au IXème siècle, voire au Xème siècle avant J.-C. Cette vie urbaine avait connu, dès ce moment-là et aux siècles suivants, des activités économiques variées aussi bien artisanales (naturellement la poterie, la réduction de fer, et probablement le tissage) qu'agricoles (plus particulièrement la céréaliculture, la viticulture, l'oléiculture, les légumes maraîchers), ainsi que l'élevage (porcin, bovin, ovin). Dès le VIIIème siècle avant J.-C., la ville numide entreprend des échanges commerciaux avec le monde phénicien de la côte tunisienne, qui vont s'étendre très tôt pour atteindre le bassin méditerranéen.

Très vite, elle connaît un développement remarquable et joue un certain rôle stratégique, comme en atteste un imposant rempart édifié déjà au IVème siècle avant J.-C. Mais, bien avant, dès le VIIIème siècle, elle établit des échanges et contacts avec le monde punique carthaginois dont elle emprunte des pans entiers de la culture et de la civilisation. Ils ont trait à la vie économique (importation de la céramique et des produits qu'elle véhicule), politique (adoption de l'institution du suffétat, du mizrah), social (onomastique), religieux (un naïskos, et surtout l'adoption du culte de Baal Hammon) et même urbanistique (une citerne du VIème siècle rappelle celles de Carthage de la même époque). On peut dire, que dès le IVème siècle, au moins, deux cultures, punique et numide, vivaient en symbiose dans la ville.

Ces relations étaient-elles de l'ordre des échanges et des contacts entre deux peuples où traduisaient-elles une domination politique carthaginoise sur la ville ? Cette question a été simplement effleurée - faute de preuves - par la plupart des historiens se contentant d'indiquer que la ville se trouve à la lisière du territoire punique, et de relever les influences puniques dans la ville. Elle pourrait de ce fait en être complètement indépendante. Tout récemment, on a soutenu qu'elle appartenait à la chorâ Thusca, l'une des circonscriptions

carthaginoises. En réalité, se situant probablement, au-delà, mais à proximité des fosses phéniciennes, Althiburos aurait été simplement, selon nous, et pour plusieurs raisons, peut être une cité « vassale » de Carthage, lui ayant servi de garnison, à l'instar de Sicca Veneria au nord, du moins dans sa zone d'influence. En tout cas, au lendemain de la 2ème guerre punique, et dans le sillage des annexions faites par Massinissa dans le territoire punique, Althiburos retrouve pleinement le monde numide, jusqu'à la réduction, en 46 avant J.-C., du royaume de Juba en province romaine, l'Africa nova. Elle entre alors de plain-pied dans le monde romain, sans pour autant occulter son substrat culturel numido-punique qui, parallèlement à sa romanisation, restera vivace pour un certain temps encore.

Les fouilles récentes exécutées au centre de la ville, dans le secteur du capitole, montrent que les « Romains » se sont établis sur les vestiges de la ville numide même, les constructions romaines se superposant aux bâtiments et structures numides. Cette activité urbanistique est attestée dès la fin du Ier siècle avant J.-C., et se poursuit tout au long de l'Empire, mais la parure monumentale visible aujourd'hui appartient surtout au Haut-Empire, plus particulièrement à la dynastie antoninienne et sévérienne. La monumentalisation de la ville a dû accompagner sa promotion municipale au rang de municipe, qui eut lieu probablement au cours du voyage de l'empereur Hadrien en Afrique, en 128. La période tardo-antique a connu une présence vandale bien attestée dans le secteur fouillé ; elle s'est traduite en revanche par d'importantes démolitions des structures antécédentes. La période byzantine est plus visible dans la ville, que ce soit dans ce secteur fouillé ou dans certains monuments publics transformés en fortifications, tels que le théâtre, en plus de deux importantes forteresses à l'entrée ouest et est de la ville. S'y ajoutent les nombreuses structures de bâtiments correspondant à la date d'abandon de la ville, dont la plupart sont encore enfouies.

La ville connaîtra une occupation arabe, dès le IXème siècle au moins et assurément au Xème siècle, comme l'atteste la céramique ; d'ailleurs, les sources nous rapportent une importante bataille opposant Chiîtes et Aghlabides, qui eut lieu en 295 H/907-908 à Dar Medyan (Althiburos). Il semble que la ville sera abandonnée entre le Xème et le milieu du XIème siècle, probablement avec l'arrivée des Hilaliens.

Dès qu'on pénètre dans la vallée d'Althiburos, en arrivant de la petite ville de Dahmani, à une dizaine de km au nord-est, on est frappé par l'étendue des plaines céréalières fertiles et les versants verdoyants des collines alentour, et sitôt, on est accueilli par la source généreuse d'Aïn el Ajmi et l'oued el Melagui, qui semblent ponctuer une ambiance de verdure et de fraîcheur.

Le site lui-même s'annonce au loin à droite par un mausolée juché sur la colline de Koudiat Ben Hanoun, surplombant l'ensemble du site. Aux premiers abords de celui-ci, se voit l'amoncellement des vestiges d'une forteresse byzantine, sur le versant gauche de l'oued el Melagui. Une porte monumentale, au milieu d'une petite oliveraie touffue, lui fait face, elle remonte au IVème ou Vème siècle. La route sinueuse qui donne accès au site le coupe en deux. Dans la partie de droite où coule l'oued Abid se pratique une culture vivrière de légumes et d'arbres fruitiers (grenadiers, figuiers) ; ici et là, on peut voir des blocs épars et

des alignements de structures de murs (remparts, bâtiments défensifs ?).

C’est sur la gauche que se développe le site antique. Il est dominé majestueusement au sud par le capitole dédié pour le salut de l’empereur Commode. Il conserve encore son podium, ses murs latéraux imposants et sa cour dallée. Sa cella est munie de deux ailes qui ne communiquent pas avec elle ; vers le milieu du IIIème siècle un portique est construit le long de ses deux côtés latéraux. à sa gauche, un bâtiment d’époque tardive dont il ne reste plus que les substructions, semble avoir pris la place d’un temple préromain. Ces deux temples sont séparés du forum au nord par une chaussée dallée que délimitent, à gauche et à droite, deux portes monumentales qui ne gardent plus que les soubassements ; l’une est dédiée à l’empereur Hadrien qualifié de conditor municipi. Cette chaussée se prolonge vers l’est pour buter contre une belle fontaine en bon état de conservation.

à une centaine de mètres, plus à l’est, se dresse un théâtre imposant qui était entièrement construit et qui garde encore l’essentiel de ses structures. La cavea qui est plein sud conserve une bonne partie de ses gradins et les trois étages supérieurs de ses arcades, elle s’étend sur une soixantaine de mètres de diamètre. En face de la cavea se tient la scène longue de 35 m. Le monument date au plus tôt de Commode ; plus tard, il servira de fortification à l’époque byzantine et sera occupé par les Arabes à l’époque médiévale.

On accède au forum surélevé par deux escaliers faisant face au capitole et au temple préromain. De superficie moyenne, il conserve encore son dallage et était entouré de portiques dont quelques colonnes ont été remontées, il abrite à gauche (à l’ouest) une série de bâtiments et d’édicules civils et religieux, l’un d’eux serait consacré à Minerve. La place centrale est munie de soubassements, piédestaux et bases de statue, dont celle de Caius Iulius Felix Arrunculeianus honoré pour avoir offert la statue de Marsyas et les premiers jeux dans la ville. Dans l’axe longitudinal nord-sud du forum se dresse un temple tétrastyle anonyme, seuls sont conservés le stylobate et les bases de colonnes, il est muni d’un palier d’accès et d’une cella auquel on accède par un escalier.

à peu de distance au sud-est, un monument à auges est remarquablement bien conservé. Des structures d’habitats tardifs sont attenantes au temple à l’est, citons une maison à péristyle qui conserve encore plusieurs socles des bases de colonnes, décorés de reliefs animaliers et végétaux, les travées étaient mosaïquées.

à quelque 80 m à l’ouest sur la rive gauche de l’ouest el Médéina se trouve « la maison de la pêche » à péristyle, à deux étages, celui d’en-haut a disparu en grande partie. L’une des pièces du sous-sol était pavée d’une belle mosaïque figurant des scènes de pêche, elle est exposée aujourd’hui au musée du Bardo.

Juste au nord, au-delà de l’oued el Médéina est aménagé un quartier résidentiel assez tardif renfermant de vastes demeures très luxueuses. Sur la rive droite de cet oued est située la « maison des Muses », à péristyle, dont le triclinium était pavé d’une mosaïque représentant des scènes marines ; celle qui figure les nymphes et les amours est exposée dans le musée du

Bardo. Ces deux maisons remontent au milieu ou à la fin du IIème siècle.

Toute proche, vers le nord, est aménagée une plus grande maison à péristyle, baptisée « édifice des Asclépieia », à cause d'une inscription grecque ornant l'un de ses pavements mosaïqués. Le palier d'entrée au péristyle a révélé la fameuse et riche mosaïque aux bateaux exposée actuellement au musée du Bardo. Le péristyle entoure de ses colonnades et chancels - conservés en partie - un petit jardin muni d'une vasque et de bassins. Il était pavé de mosaïques et desservait plusieurs pièces également mosaïquées. Dans la partie sud sont aménagés des thermes. Cet édifice est passé par trois étapes d'occupation, couvrant le IIIème siècle et le IVème siècle.

De là, et après avoir emprunté vers l'est, une pente douce, on traverse un petit cours d'eau, que surmonte le sanctuaire de Baal Hammon-Saturne, aménagé sur un petit plateau ; il a été révélé par la découverte d'importantes stèles épigraphes, et fait l'objet actuellement d'un projet de fouille.

Nabil Kallala

Ammaedara / Haidra

Située à environ 250 km au sud-ouest de la métropole, Carthage, avec laquelle elle est reliée par l'importante voie qui la traverse d'est en ouest pour atteindre Theveste (Tébessa en Algérie) à un peu moins de 40 km, la mention de la ville d'Ammaedara est le plus souvent intimement liée à la troisième légion Auguste dont elle abrita le camp au 1er siècle après J.-C. Cette vocation militaire à l'origine de sa création fut de courte durée puisque cette première unité permanente dans l'Est de la province s'installa vers l'an 75 à Theveste. Mais cette vocation lui revint au début de la « reconquête » de Justinien en 533 puisque la citadelle qui occupe une grande partie du cœur de la ville, figure sur la liste des ouvrages défensifs dont la construction a été décidée par cet empereur. L' imposant monument (il fait environ 200 m de long sur 110 m de large) ainsi que quelques autres (édifices publics, églises), des nécropoles et une exceptionnelle série d'inscriptions latines (païennes et chrétiennes) font qu'Ammaedara fut une destination privilégiée pour de nombreux explorateurs et voyageurs européens depuis le début du XVIIIème siècle (le père trinitaire F. Ximènez en est le pionnier). Mais c'est à partir de la deuxième moitié du XIXème siècle et surtout du début du XXème siècle que la recherche scientifique ayant trait à plusieurs aspects archéologiques et historiques de la ville prit un véritable essor : corpus des inscriptions, descriptions des vestiges, relevés topographiques et architecturaux…(G. Wilmanns, R. Cagnat, H. Saladin, Ch. Diehl, E. Sadoux, S. Gsell, A. Piganiol, A. Merlin, F. G. de Pachtère…).

Des dégagements, parfois de grande enver-gure, débutèrent dans les années 30, avec G. Dolcemascolo, médecin de la mine voisine de Kalaa Khasba . C'est de cette époque que date « la fouille » de plusieurs édifices de culte : églises ou chapelles. Ce n'est qu'à la fin des années soixante du siècle dernier qu'une étude scientifique digne de ce nom, vit le jour à Ammaedara dans le cadre de la coopération Tuniso-française (Institut National d'Archéologie et d'Art, ensuite Institut National du Patrimoine- Université de Paris IV Sorbonne). L'équipe mixte qui poursuit ses recherches jusqu'à nos jours, ne s'est pas contentée de reprendre les fouilles effectuées précédemment (chapelle de Candidus, cathédrale de Melleus , église de la citadelle…) mais elle a surtout entamé de nouvelles investigations sur le site permettant ainsi de mettre au jour des établissements chrétiens confirmant en quelque sorte l'importante place qu'occupait Ammaedara à l'époque chrétienne à l'échelle de toute la province.

Ammaedara la chrétienne

Représentée à Carthage au synode organisé par Cyprien en 256 par son évêque , Eugenius, l'église d'Ammaedara, le sera tout au long des siècles durant lesquels l'Afrique était chrétienne. Comme la grande majorité des évêchés, la conférence contradictoire de 411 accueillera deux évêques : Speratus pour les catholiques et Crescentianus pour les donatistes.

Et si les sources ne mentionnent qu'un peu moins d'une dizaine de membres du clergé ayant exercé ici diverses fonctions ecclésiales au cours des siècles, les textes épigraphiques, dont Haidra en a fourni un très grand nombre, trouvés dans des contextes différents, mais surtout à l'intérieur des édifices de culte, nous en présentent une trentaine comprenant des évêques, des prêtres, des diacres, des lecteurs, des religieuses ainsi que des clercs. Certains de ces textes sont sous forme de procès verbaux de déposition de reliques.

Les édifices de culte

De tous les édifices antiques reconnus sur le site d'Ammaedara, ce sont certainement ceux qui sont en rapport avec le christianisme que l'on connaît désormais le mieux pour avoir été étudiés et publiés . à ce jour, sept églises et peut-être une chapelle ont pu être identifiées à plusieurs endroits de la ville antique dont la superficie n'atteint qu'un peu plus de 70 ha, ce qui en fait l'un des sites de l'Afrique antique, après la métropole Carthage bien sûr, où l'on est en présence d'une aussi forte densité d'édifices de culte. On rappellera qu'à Thelepte, grand centre urbain de la région des Hautes Steppes, quatre églises ou chapelles sur les sept ou huit signalées par Stéphane Gsell dans ses édifices chrétiens de Thelepte et d'Ammaedara, datant des années trente, ont pu être clairement identifiées. A Sufetula, on compte six ou sept comme c'est le cas à Tipasa en Maurétanie césarienne. Par ailleurs et souvent en Afrique, plus particulièrement dans cette région du centre-ouest tunisien, des réaménagements et des transformations de l'organisation interne des édifices sont effectués ; sans doute en rapport avec le développement du culte des martyrs. Et l'on assistera alors à la création d'un second centre de culte sous forme d'une contre abside ou d'un contre chœur protégé par des chancels. C'est le cas de deux exemples à Ammaedara dans l'église de Candidus et la cathédrale de Melleus.

L'église ou chapelle de Candidus

Aménagée dans une zone de nécropoles au-delà de l'arc de Septime Sévère qui marquait l'entrée de la ville, cette église a été rendue célèbre pour avoir abrité au VIème siècle à l'emplacement d'un autel primitif et grâce à un acte d'évergétisme, « le souvenir ou la mémoire » de 34 victimes de la persécution de Dioclétien à la fin du IIIème ou le tout début du IVème siècle. La dédicace ainsi que le nom de ces martyrs (locaux) ont été inscrits sur la balustrade, richement décorée, entourant un espace mosaïqué où l'on retrouve la reproduction du même texte. Tout récemment et grâce aux archives de Claude Poinsot, François Baratte coresponsable de la mission tuniso-française (qui a succédé à Noêl Duval) a pu affirmer que l'autel de cette même église abritait les reliques de Cyprien comme c'est le cas dans la cathédrale de Melleus.

La cathédrale de Melleus

Le plus grand des édifices de culte de la ville (60 m de long sur 30 m de large), cette église se trouve à proximité du capitole, du marché et non loin de ce qu'on suppose être la basilique civile. Un peu moins de 140 dalles inscrites y furent découvertes parmi lesquelles se trouvent

des épitaphes de membres du clergé et surtout le procès verbal de la déposition des secondes reliques de saint Cyprien en présence de l'évêque Melleus au cours de la quatrième année du règne de Justin (568-569). Le hasard des découvertes a fait que cette mention de la même année de règne (assez rare dans l'épigraphie chrétienne de l'Afrique) soit portée sur une épitaphe trouvée dans ce qui semble être une chapelle probablement dédiée à deux saints connus mais étrangers à l'Afrique : Isidore et Sébastien.

La chapelle d'Isidore et Sébastien

Le monument, situé au Sud de la citadelle byzantine sur la rive droite de l'Oued Haidra, a été en très grande partie aménagé sur l'importante voie romaine reliant Ammaedara à Thelepte dont il réutilise le dallage. De forme longitudinale (30 m de long sur 5 à 8 m de large) il est composé de 5 pièces, du moins dans son dernier état d'occupation. Quelques épitaphes y ont été découvertes dont celle d'un certain Fl(avius) Cresconius Galli qui mentionne cette même année de règne de Justin. Et c'est dans une autre pièce qu'ont été déposées les reliques d'Isidore et Sébastien dont la cérémonie a été présidée par Iaquintus, comme le précise le texte de l'inscription redoublé sur deux dalles adjacentes. Cet homme d'église avec rang d'évêque, semble avoir été assez actif au sein de sa communauté : son nom figure sur un autre document épigraphique trouvé dans l'une des églises de la citadelle.

Les églises de la citadelle

Si la première église, adossée à la muraille occidentale de la citadelle, est connue depuis longtemps et présente la particularité d'avoir des tribunes, ce qui était plutôt inhabituel en Afrique, la seconde, aménagée à une cinquantaine de mètres au nord est une récente découverte. Elle est de dimensions modestes (31 m de long sur 12 m de large) et a fourni un certain nombre d'épitaphes dont celle de l'évêque Secundus, celui-là même dont le nom sera mentionné sur le troisième procès verbal de déposition de reliques de martyrs d'Ammaedara. Mais le texte le plus intéressant dans la série est celui qui accompagne sur une plaque en pierre calcaire, la représentation d'une table d'ombres permettant de calculer l'heure suivant les mois de l'année. Un cas unique en Afrique. Ce texte qui précise l'atelier de fabrication (Carthage) ainsi que le commanditaire de la table proprement dite, qui n'est autre que Laquintus, l'évêque qui a présidé la déposition des reliques d'Isidore et Sébastien.

On rappellera enfin, qu'outre ces six établissements, les deux autres églises identifiées à ce jour sur le site sont celles qui se trouvent, l'une près de la citadelle et l'autre, à proximité du secteur du monument à auges où l'on a retrouvé des inscriptions mentionnant le règne de rois vandales, ce qui est assez exceptionnel pour l'Afrique.

Conclusion

Avec cette densité et cette diversité de témoignages d'époque chrétienne, Ammaedara reste l'un des sites « majeurs » du pays et peut être au-delà, qui reflète le mieux le dynamisme d'une présence chrétienne de plus de sept siècles en Afrique. Et si la recherche dans ce

domaine progresse de manière évidente, celle qui a trait à d'autres aspects de l'histoire de la ville à l'époque tardive et au début de la période arabe (habitat, économie…) n'en est qu'à sa genèse et évoluera, à ne pas en douter, grâce aux jeunes chercheurs et doctorants (surtout tunisiens et français) qui participent activement et régulièrement aux campagnes de fouilles organisées sur le site.

Fathi Bejaoui

BULLA REGIA

Bulla Regia ou Bulla la Royale !

Tel est le nom de l'un des sites insignes du patrimoine archéologique national. Il désigne un ensemble exceptionnel situé au pied de Jbel Rebiaa, à quelques kilomètres au nord de la ville de Jendouba. Composé d'un mot berbère (Bulla) et d'un adjectif latin (Regia) qui a été ajouté à l'époque romaine, probablement en rappel de son rôle de l'une des résidences des rois numides, ce nom est celui d'une ville où saint Augustin aimait passer et aux habitants de laquelle il reprochait leur comportement de mauvais chrétiens !

Comme les autres villes antiques de la région telles que Simitthus (Chimtou), Thuburnica (Sidi Ali Belgacem/Ouerghech), Vaga (Béja), Sicca Veneria (El Kef), Thugga (Dougga) et tant d'autres, Bulla Regia est une agglomération de fondation autochtone à une date encore inconnue. La présence d'une source semble avoir été l'un des facteurs déterminants de l'occupation de l'endroit depuis les premiers temps protohistoriques. Elle a fini par fixer les hommes et favoriser la naissance d'une agglomération appelée à devenir, quelques siècles plus tard, l'une des villes principales du royaume numide. C'est d'ailleurs dans cette ville que fut capturé le roi Hiarbas par le chef militaire romain Pompée en l'année 82

avant J.-C. comme le rapporte l'auteur Paul Orose. Sous la domination romaine, elle est attestée comme ville « libre » (oppidum liberum) avant d'accéder au rang de municipe sous Vespasien, puis à celui de colonie sous le règne de l'empereur Hadrien (117-138 après J.-C.). Son passé prestigieux et sa situation sur l'une des plus grandes voies de la province d'Afrique proconsulaire, celle qui reliait Carthage à Hippo Regius (aujourd'hui Annaba, en Algérie) ne devaient pas être étrangers à cela. Durant la période du Haut-Empire, elle connaîtra une grande prospérité. De nombreux monuments y sont alors édifiés grâce notamment à la contribution des familles aisées. Ils lui conféreront l'aspect d'une ville romaine où les loisirs ne manquaient pas, avec un théâtre resté fréquenté jusqu'à la veille de l'invasion vandale comme en témoigne Augustin et avec un amphithéâtre qui devait attirer les grandes foules les jours de spectacles. Le théâtre a été fouillé peu d'années après l'indépendance dans le cadre d'un chantier de lutte contre le chômage. En plus de ce monument, ces fouilles de 1960-1961 ont permis de mettre au jour dans ce secteur un vaste ensemble d'édifices publics assez bien conservés entourant deux grandes places, surtout des temples dont l'un à triple cellae qui était consacré au culte de la famille impériale de Septime Sévère (gens Septimia) ainsi qu'un sanctuaire de la déesse égyptienne Isis. À ces édifices, s'ajoutent les nombreux thermes publics qui participaient à ce mode de vie à la romaine. Par leur splendeur et leur luxe, ceux offerts à la ville par Julia Memmia et dont les vestiges imposants dominent de leur masse l'entrée principale du site archéologique, devaient être un motif de fierté pour les habitants.

Ce ne sont pas là les seuls monuments qui témoignent de cette prospérité passée.

Le forum, repéré au début du siècle dernier, dégagé vers 1949-1952, était entouré de bâtiments publics et religieux, en particulier sur le côté ouest, un temple qui semble être le Capitole, dont seul le soubassement a subsisté ; à l'est une grande salle à double abside qui était la basilique judiciaire, au nord, le temple d'Apollon qui était le dieu poliade de Bulla Regia et où ont été retrouvées des statues de culte qui sont exposées aujourd'hui au musée National du Bardo à Tunis ; et au sud-ouest, le marché avec ses deux rangées de boutiques. Une porte monumentale qui donnait accès à la place, signalée par les premiers explorateurs, a été détruite à la fin du XIXème siècle.

Mais ce qui constitue l'originalité du site, c'est son architecture domestique. Celle-ci se distingue en effet par les maisons à étage souterrain conçu comme un étage d'habitation. Cet étage en sous-sol est composé en général d'un petit espace central sur lequel donnent les pièces : son aménagement et la qualité de son décor ne laissent pas de doute quant à sa fonction : celle d'être destiné à l'habitation. Parmi ces demeures, les plus somptueuses sont la « Maison de la Chasse », fouillée en 1904, la « Maison de la Pêche », fouillée en 1910 et la « Maison de Vénus marine » qui comprend une grande salle décorée d'une mosaïque représentant le couronnement de Vénus.

Au sud-ouest de l'îlot de la Chasse, un petit complexe paléochrétien composé de deux églises mitoyennes et d'un petit établissement thermal fournit un reflet de la ville à la fin de l'Antiquité, à une époque qui a vu un net recul de la superficie urbaine et l'utilisation de quartiers entiers d'habitat comme champs de sépulture. Cette régression de la vie urbaine va se poursuivre de manière inexorable jusqu'à son extinction totale. La renaissance aura lieu bien de siècles plus tard avec le passage en 1879/80, de l'autre côté la Majerda, de la ligne de chemin de fer Tunis-Ghardimaou et la création de la petite gare de Jendouba qui sera à l'origine de la naissance de la ville aujourd'hui chef-lieu de gouvernorat du même nom. Mais cela est une autre histoire !

Et un peu plus loin, se trouve un fortin qui a été aménagé en maison de fouilles et à l'extérieur de la clôture du site archéologique s'étend une vaste nécropole païenne qui est restée en usage durant l'Antiquité tardive et dont l'exploration entreprise dès 1889-1890 se poursuit encore de manière très sporadique.

Mustapha Khanoussi

Carthago / Carthage

Carthage a joué un rôle éminent dans l'histoire du monde. C'est un site majeur. C'est à ce titre qu'il figure depuis 1979 sur la Liste du Patrimoine mondial établie par l'UNESCO. Mais ce site archéologique, qui n'a pas livré tous ses secrets, est toujours menacé.

Carthage punique a d'abord été la métropole d'un empire maritime, et a ouvert l'Afrique sur la Méditerranée. Confrontée à Rome, elle est vaincue et détruite. Une nouvelle Carthage est refondée par César et devient le foyer de la romanisation par la mise en valeur de son territoire et la diffusion du droit de cité et de citoyenneté, illustré par l'essor de l'urbanisation. Sur fond de civilisation romano-africaine, s'opère une christianisation des populations exaltées par des apologistes enflammés. Après l'épisode vandale, la reconquête byzantine révèle une insurrection générale des Maures dans toute la province.

La conquête arabe qui fut longue et difficile s'achève par la prise de Carthage en 698. La ville est abandonnée au profit de Kairouan déjà fondée depuis 670 qui devient la capitale de la province Ifriqiya. Proche de Carthage, Tunis, petite ville à l'intérieur des terres, se dote d'un port creusé à La Goulette, et d'une grande mosquée. Elle devient maîtresse de toute la région.

Au XIIème siècle, au temps de l'anarchie hilalienne, une petite tribu connue sous le nom des Beni Ziad, opposée à Tunis, s'installe dans les ruines de Carthage. Le géographe El Idrissi qui rapporte l'épisode (1153-1157) l'appelle Maalga-Muallaqua, c'est-à-dire la suspendue, autrement dit « l'élevée ». Il s'agit de l'acropole de Byrsa.

Le nom Carthage sera oublié, remplacé par celui de La Maalga qui a survécu jusqu'au XXème siècle dans la petite communauté de paysans ayant élu domicile autour des ruines des grandes citernes, à la périphérie nord-ouest de la ville, seul lieu habité de façon permanente depuis des siècles.

L'exploitation des vestiges comme carrière de matériaux, tant pour Tunis que pour les villes autour de la Méditerranée, s'est poursuivie depuis le Moyen-âge jusqu'au XIXème siècle aboutissant au nivellement de son sol rendu aux cultures.

Au XIXème siècle, les premiers voyageurs européens s'intéressent au site de Carthage et découvrent ses vestiges. Chateaubriand parcourt le terrain en 1807 et en fait une description évoquant son passé prestigieux.

Falbe, capitaine de vaisseau et consul du Danemark, dresse un plan des ruines en 1831. C'est le début des recherches archéologiques. Suivent Beulé, Nathan Davis, E. de Sainte-Marie et Ch. Tissot, qui publient leurs travaux, continués par d'autres.

L’établissement du protectorat français permet à l’Église catholique de s’emparer du site pour proclamer sa foi, et, par l’intermédiaire du père Delattre, d’entreprendre des fouilles tout au long de sa carrière, de 1873 à 1932.

Plusieurs monuments, en particulier des basiliques sont alors mis au jour. Le matériel archéologique consistant en inscriptions, statues, mosaïques, statuettes en terre cuite, lampes et autres objets, était ramené au musée installé dans les locaux du Grand Séminaire édifié au sommet de la colline de Byrsa.

Les directeurs successifs du Service des Antiquités, en particulier Paul Gauckler (1892-1905), Alfred Merlin (1903-1920), Louis Poinssot (1920-1940) et Gilbert Picard (1942-1955) entreprendront aussi des fouilles dans des monuments importants tels que le théâtre, l’odéon, les villas, les thermes, et il y aura parfois des découvertes fortuites. Cependant, c’est Charles Saumagne, archéologue de terrain avisé, qui a découvert la cadastration de la ville romaine.

Le produit des ces fouilles officielles est envoyé au musée du Bardo (Tunis).

Leurs découvertes font l’objet d’études publiées dans les revues scientifiques en Tunisie et en France, telles que la Revue tunisienne, le BCTH, les CRAI.

Dès 1901, une monographie solidement documentée portant sur Carthage romaine, rédigée par A. Audollent, fait le point sur l’histoire de la ville.

Sur la période punique, le grand historien St. Gsell faisait la synthèse des découvertes réalisées jusqu’au début du XXème siècle, dans les tomes 1 et 2 de sa monumentale Histoire ancienne de l’Afrique du Nord.

Ce qu’il faut noter, c’est le fait qu’à Carthage, il n’y a eu ni recherches planifiées, ni fouilles systématiques. Les découvertes ont été pour la plupart fortuites, et une fois les fouilles terminées les vestiges exhumés n’étaient pas pris en charge, mais laissés en l’état, ce qui a favorisé la construction de pavillons de banlieue.

Dès 1919, la multiplication des constructions modernes a débouché sur la création d’une commune. Le site archéologique était livré désormais à l’urbanisation.

Grâce à la pression de l’opinion publique, le gouvernement français a confié une mission d’expertise à St. Gsell. À la suite d’une visite sur le terrain, celui-ci rédigea un long rapport préconisant la création d’une réserve archéologique soustraite à l’urbanisation. Mais ce projet entamé n’a pas été réalisé et le bétonnage a continué.

À l’indépendance, la Tunisie hérite d’un site abandonné, condamné à disparaître par l’expansion des constructions. D’autant que le nouveau président de la République qui venait d’être instituée, s’est choisi le site de Carthage comme siège du pouvoir. Précisément, ce choix s’est imposé en raison de son importance historique : le prestige et la célébrité du nom

de Carthage.

En même temps, les autorités de l'État prennent conscience du danger : que ce site fameux risquait de disparaître. Réagissant à ce péril, le gouvernement fit appel à l'UNESCO pour l'aider à sauver le site.

Dès 1972, les premières mesures sont prises tant sur le plan législatif que scientifique : une grande campagne de fouille internationale est lancée sous l'égide de l'UNESCO, et est organisée sous l'autorité tunisienne.

De 1973 à 1992, durant 20 ans, plus d'une quinzaine d'équipes venant de dix pays engagèrent sur le terrain, non seulement des fouilles mais aussi des mises en valeur des vestiges dégagés dans le secteur qui leur est attribué.

Ainsi, l'Allemagne organisa ses fouilles en plusieurs endroits dans la plaine littorale de Dermech, surtout pour la période punique ; la France s'investit sur la colline de Byrsa avec une équipe pour la partie punique et une autre pour la partie romaine ; la Grande-Bretagne travailla dans la région des ports antiques de Salammbô.

Les USA fouillèrent successivement dans le tophet, et dans un quartier situé en bas de Byrsa, et par la suite dans le cirque et dans une nécropole voisine.

Le Canada entreprit ses recherches dans le secteur nord-est et dans l'édifice de la Rotonde et ses alentours.

L'Italie organisa une prospection poussée avec des sondages dans le secteur nord-ouest.

La Suède fouilla une insula au bas de la colline de Byrsa.

Le Danemark s'occupa d'un ensemble situé au bas du ravin d'Amilcar.

La Pologne entreprit des recherches géophysiques dans le cirque.

La Bulgarie limita ses recherches à la Rotonde de Damous-el-Karita, qui furent continuées par la suite par une équipe autrichienne.

En dehors de quelques fouilles limitées, une équipe tunisienne modeste s'est investie dans l'inventaire des objets provenant de fouilles antérieures déposés au musée Lavigerie devenu Musée National de Carthage. Ces recherches portèrent surtout sur les inscriptions latines païennes et sur les inscriptions chrétiennes ainsi que sur les mosaïques, les céramiques d'importation ou locales.

L'ensemble de ces équipes internationales déléguées par leur institut ou leur université, à la fois polyvalentes et pluridisciplinaires ont travaillé avec méthode et émulation sur un site devenu un immense chantier de fouille. Leurs travaux ont révélé la richesse et la densité d'un

site qui a été occupé durant plus de 15 siècles.

Les résultats de ces travaux ont été portés à la connaissance du monde savant lors de colloques et de congrès dont celui tenu à l'université de Trois-Rivières au Canada qui dresse le bilan dans les Actes publiés dans la Revue des Études anciennes.

Outre les revues signalées, les rapports définitifs de chaque équipe ont fait l'objet de volumes spéciaux comme ceux du DIR et de l'EFR.

Un ouvrage collectif dressant le bilan de 20 ans de ces recherches a été édité par l'INAA-UNESCO en 1992 où chacun des chefs d'équipe ou spécialistes a présenté un rapport, avec une bibliographie exhaustive.

Voici, dans les grandes lignes, le bilan :

Pour la période punique :

F. Rakob et H. G. Niemeyer ont décelé les traces archaïques les plus anciennes de la cité remontant au VIIIème siècle avant J.-C., grâce à des sondages stratigraphiques profonds dans la plaine littorale.

L'équipe britannique avec H. Hurst s'est consacrée aux ports antiques dont elle a confirmé l'identification et établi la chronologie d'occupation.

L'équipe américaine avec L. Stäger a opéré un sondage stratigraphique au tophet et posé la question de sa vocation.

L'équipe française avec S. Lancel et J.-P. Thuiller a mis au jour un quartier d'habitat punique tardif et reconnu les états d'occupation antérieurs sur le versant sud de Byrsa. J.-P. Morel a tiré le meilleur profit du matériel céramique recueilli dans ces fouilles.

Pour la période romaine :

C'est à l'équipe française de P. Gros et J. Deneauve que nous devons l'invention du forum grandiose de Carthage élevé au sommet de la colline de Byrsa au prix de travaux colossaux. Une autre équipe s'est intéressée à deux villas romaines.

L'équipe américaine de J. Humphrey a porté son intérêt sur un ensemble de vestiges du IVème siècle situé en contrebas au pied de Byrsa : un complexe ecclésiastique et une villa aristocratique.

Une autre équipe américaine avec N. Norman a effectué un sondage dans le cirque et une fouille méthodique dans une nécropole comprenant des tombeaux construits et décorés.

Une troisième équipe américaine, constituée par S. Stevens, s'est occupée de la fouille d'une

basilique périphérique dont les superstructures ont disparu.

La mission canadienne qui comptait deux équipes, l'une avec P. Senay, l'autre avec C. Wells, s'est intéressée à un quartier de Carthage au nord-est comportant un complexe martyrologique et un ensemble d'habitation perturbé par le passage d'un rempart élevé au IVème siècle.

La mission danoise dirigée par S. Dietz a fouillé dans le ravin en bordure de mer un ensemble de vestiges où Falbe avait découvert une mosaïque en 1830.

Styrénius, chef de l'équipe suédoise, a consacré tout son intérêt sur une villa romaine situé au bas de Byrsa.

Ajoutons, la mise au jour du monument énigmatique appelé Kobbat bent er Rey, et dont S. Storz a fait une étude exhaustive.

Une basilique, située à Carthagenna (Dermech), en activité depuis la fin du IVème siècle, après une interruption à la période vandale, a été rendue au culte à la période byzantine ; cette chronologie a été mise au jour par l'équipe tunisienne chargée de sa fouille.

Il n'y a pas de doute que cette campagne de fouille et de recherche étalée sur plus de 20 ans, dispersée et éclatée dans toutes les directions du site a contribué à une meilleure connaissance de celui-ci, à différencier la période punique de la période romaine, et, à l'intérieur de chacune des périodes, distinguer la chronologie. L'apport historique a été renouvelé et approfondi.

Surtout cette campagne a permis de sauvegarder le site en démontrant et la valeur archéologique et l'importance historique que ces terrains recélaient.

Cette action scientifique a permis d'arrêter l'urbanisation tentaculaire et d'introduire les mesures législatives destinées à en assurer la sauvegarde. Dès 1978, le décret du Plan d'Aménagement Urbain assurait l'affectation d'une bonne part du territoire de la commune de Carthage comme zone archéologique non aedificandi.

En 1985, le décret n° 1246 du 7 octobre 1985 relatif au classement du site de Carthage instituait « sur le territoire un ensemble de sites classés en raison de leur intérêt archéologique, historique, esthétique et naturel appelé «Parc archéologique national de Carthage-Sidi Bou Saïd », et concluait que « ce classement constituait un acte de protection et de valorisation auquel l'UNESCO a reconnu le caractère universel : le site de Carthage figure sur la Liste du Patrimoine mondial fixé par l'UNESCO. C'est aussi un acte d'aménagement. »

À partir de 1996, par référence au nouveau Code du Patrimoine culturel paru en 1994, un arrêté de création et de délimitation du site est pris qui introduit l'élaboration du PPMV,

c’est-à-dire le Plan de Protection et de Mise en Valeur.

L’objectif de ce PPMV est l’aménagement de la zone sauvegardée en parc national, mais aussi d’assurer sa vocation scientifique et culturelle, ce qui suppose la mise en place d’un plan de fouilles et de recherches destiné à révéler sa richesse archéologique et entreprendre sa mise en valeur.

Alors que la campagne de fouille patronnée par l’UNESCO en 1973-1994 s’est faite dans l’urgence et l’improvisation pour sauvegarder le site d’une disparition sous la menace de l’urbanisation, le Plan de Protection et de Mise en Valeur préconisé par le Code du Patrimoine doit être conçu comme un programme sur le long terme comprenant des fouilles et des recherches permanentes accompagnées de valorisation et de présentation ouverte au public.

Il n’y a pas de doute que le site étant d’envergure universelle, ce programme devra être ouvert et soutenu par la coopération internationale pour être le plus performant possible : l’histoire de Carthage concerne et intéresse aussi bien les savants que les touristes.

C’est évidemment sur les points d’ancrage déjà acquis et sauvegardés par le Plan de classement de 1985 que doit s’établir le canevas du plan du PPMV.

La liste de ces points est mentionnée à l’article 5 du règlement du plan de classement et énumère 29 monuments antiques et historiques classés dont les pôles majeurs sont : la colline de Byrsa, avec les vestiges puniques et romains, le musée où sont conservés les objets recueillis sur le site, la vue panoramique qu’offre le paysage.

Le second pôle est celui des grandes citernes de La Malga qui seraient aussi le point d’entrée de la visite du site.

Viennent ensuite les vestiges d’époque punique en particulier les ports circulaire et rectangulaire, ainsi que le tophet situé dans la zone de Salammbô ; le quartier Magon, les fouilles de la rue Ibn Chabbât ; les villas romaines, les thermes d’Antonin, l’édifice à colonnes, le cirque, l’amphithéâtre, l’odéon.

Pour la période paléochrétienne : la Rotonde, la basilique de Damous el Karita, celle dite de Saint-Cyprien, la Basilica Majorum, celle de Dermech et le quartier paléochrétien de Carthagenna.

Il s’agit d’un enjeu considérable que le gouvernement tunisien doit engager, à la fois scientifique et culturel, porteur d’ambition et de rayonnement dont les jeunes générations doivent relever le défi.

Abdelmajid Ennabli

Simitthus / Chimtou

Oppidum civium Romanorum aux dires de Pline l'Ancien, attestée colonie par l'épigraphie sous le nom de colonia Iulia Augusta Numidica Simitthus, ses habitants donnés en exemple de bons chrétiens par Augustin à leurs voisins les habitants de Bulla Regia, Chimtou était une ville antique des Grandes Plaines (campi magni), les plaines de Jendouba d'aujourd'hui, région qui a connu très tôt le fait urbain et où l'occupation du sol était parmi les plus denses durant l'Antiquité. Situés sur la rive gauche de la Bagrada (Majerda) et couvrant une superficie de plus de 120 ha, ses vestiges archéologiques connus à ce jour sont les témoins de plusieurs siècles d'histoire.

Initiée par les premiers voyageurs européens de la première moitié du XIXème siècle, leur exploration s'est poursuivie de manière irrégulière et a consisté essentiellement en la description plus ou moins détaillée des ruines visibles et en la collecte des documents épigraphiques. Les rares travaux de fouilles effectués à la fin du XIXème et au début du siècle dernier sont restés très limités et n'ont concerné qu'une zone peu étendue de la nécropole nord, une placette qui fut identifiée par son fouilleur comme étant le forum de la colonie romaine et le théâtre. Puis ce fut une longue période d'oubli qui s'est installée. Elle n'a été interrompue qu'il y a un demi-siècle avec le début d'un programme de coopération entre l'Institut national du Patrimoine - naguère Institut national d'Archéologie et d'Art - et le Deutsches Archäologisches Institut-Rome.

Ce programme a porté sur l'étude des carrières antiques de marbre numidique, de la plus importante collection de reliefs votifs rupestres dans tout le Maghreb et des deux monuments cultuels bâtis sur la colline Bourfifa. La recherche a concerné également un ensemble d'une superficie de plus de 2 ha qui fut repéré grâce à la photographie aérienne juste au pied du flanc nord de cette colline. Cet ensemble fut identifié dans un premier temps comme un camp pour les ouvriers de l'administration impériale chargés de l'extraction du marbre. Des recherches ultérieures ont permis d'y reconnaître un praesidium-ergastulum (camp militaire-prison). Les vestiges du pont antique sur l'oued Majerda (l'antique Bagrada) dont, sur la foi d'une inscription latine découverte dans le lit de l'oued à la fin du XIXème siècle, on attribuait la construction à l'empereur Trajan et qui a vu, une fois détruit, la construction d'un moulin à turbines accolé à ses ruines ont été l'objet d'investigations poussées tout comme cela a été le cas de l'aqueduc sur tout son parcours long de plus de 20 km.

À ces thèmes de recherche qui figuraient au programme de la coopération depuis le début, est venue s'ajouter l'étude portant sur la ville numide suite à la découverte de l'importante nécropole datant de cette époque sous le dallage de la placette de l'époque romaine. Cette découverte et les recherches sur l'habitat qui ont suivi ont été d'un grand apport pour la connaissance de l'histoire de l'agglomération et ont fourni un éclairage inestimable sur le passé préromain de la ville qui était jusqu'alors insoupçonné.

Ces nouvelles données ont ouvert des pistes de recherche peu explorées et très prometteuses pour l'étude des débuts et de l'évolution de l'urbanisation et de l'urbanisme en pays numide. Elles ont permis également de montrer que la fondation de l'agglomération n'a pas été motivée par le marbre jaune constituant les collines au pied desquelles elle s'est implantée puisque, pendant de nombreux siècles, ses constructions ont été réalisées avec des matériaux, le calcaire noir et le grès schistifié verdâtre, extraits de carrières situées à quelques kilomètres de là. Quant au marbre, le marmor numidicum des Anciens, son exploitation n'a commencé que sous le règne de Micipsa (148-118 avant J.-C.) avec la construction du monument cultuel édifié au sommet de la colline Bourfifa, qui deviendra en quelque sorte une « colline sacrée » avec la transformation à l'époque romaine du monument numide en un temple de Saturne et la construction d'un temple pour la déesse Caelestis et d'un autre pour les dieux Maures (Dii Mauri), ainsi que la sculpture de dizaines de reliefs votifs rupestres dédiés à Saturne.

Le reste du site présente les vestiges de monuments que l'on retrouve habituellement dans une ville africaine de l'époque romaine, à savoir le forum, la basilique judiciaire, les thermes publics, l'amphithéâtre, les arcs de triomphe ; mais aussi un monument très rare datant de l'époque vandale. Il s'agit des restes d'un moulin à grain qui fonctionnait à l'énergie hydraulique et dont un seul autre exemple est connu dans tout le Maghreb. La période paléo-chrétienne est désormais attestée par la petite église découverte au début des années 70 du siècle dernier à l'entrée de la zone du camp militaire-bagne et par les aménagements qui ont transformé en monument de culte chrétien le monument numide devenu temple de Saturne situé au sommet de la « colline sacrée ». Un très important ensemble de l'Antiquité tardive avec une basilique aux dimensions impressionnantes est installé sur les constructions d'un grand complexe cultuel païen qui était consacré selon toute vraisemblance au culte de l'empereur Octave Auguste, le conditor coloniae.

Les premiers siècles de l'époque islamique sont attestés à Chimtou avec des vestiges similaires à ceux que l'on rencontre dans les autres sites archéologiques du Nord-ouest. Ici aussi, la « ruralisation » avait fait son œuvre !

Mustapha Khanoussi

Thugga / Dougga

Qualifiée à la fin du IVème siècle avant J.-C. de « ville (polis) de belle grandeur» par Diodore de Sicile, première capitale du royaume numide selon certains savants modernes, cadre de la coexistence d'africains pérégrins et de colons citoyens romains durant une bonne partie du Haut-Empire, Thugga est une agglomération antique de la riche vallée de l'oued Khalled. Fondée à une date non encore connue sur le plateau de faible altitude à un endroit déjà fréquenté par l'Homme à la fin de la période néolithique au plus tôt, comme vient de le révéler la découverte de deux sépultures préhistoriques datables entre 1800 et 1600 avant le temps présent, elle a été tour à tour une ville numide fortement punicisée, une ville africo-romaine prospère avant de commencer à régresser, comme la plupart des agglomérations de l'époque par suite de la ruralisation des centres urbains qui s'est enclenchée vers le milieu du IVème siècle après J.-C. et qui a été à l'origine du grand naufrage du fait urbain dans le nord-ouest du pays que l'on constate à la fin de l'Antiquité.

C'est un petit bourg rural installé dans les ruines et sur des ruines et dominé par les vestiges imposants du temple du Capitole que les voyageurs européens vont trouver là où s'élevait la ville antique. L'intérêt qui sera porté aux ruines signera sa condamnation et finira par causer sa disparition et son remplacement par un nouveau village situé quelques kilomètres plus au sud, dans la plaine. Les travaux de dégagement qui sont engagés peu de temps après l'instauration du Protectorat français et qui vont se poursuivre de manière irrégulière vont peu à peu gagner en étendue et finir par créer un site archéologique classé au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1997.

Le site couvre une superficie d'environ 70 ha. Ses vestiges sont les témoins de plus de dix-sept siècles de la vie d'une agglomération fondée au plus tôt à la fin du VIème siècle avant J.-C. Ils constituent un ensemble exceptionnel qui illustre l'heureuse synthèse entre différentes cultures : numide, punique, hellénistique et romaine. L'histoire des premiers temps de l'agglomération reste encore à écrire ; les couches les plus anciennes du site commencent à peine à être explorées. Une nécropole dolménique dont de nombreux restes sont encore visibles semble remonter à cette période lointaine. Pour l'époque suivante, les témoignages sont relativement plus nombreux et variés. Les vestiges d'un temple construit en 139 avant J. C. pour le culte du défunt roi numide Massinissa, des niveaux d'habitat retrouvés sous des vestiges d'époque romaine, et une importante collection d'inscriptions libyques, puniques et bilingues en libyque et en punique, témoignent du niveau de développement atteint par la cité au cours des IIIème et IIème siècles avant J.-C. Mais c'est le fameux mausolée libyco-punique qui reste du haut de ses 21 m le symbole et le témoin de cette période florissante de l'histoire de la cité sous les rois numides.

Avec l’annexion en 46 avant J.-C. du royaume numide par Rome et sa transformation en une nouvelle province romaine en Afrique (la provincia Africa nova), la ville n’a pas été détruite et ses habitants n’ont pas été chassés. Quelques années plus tard, sous le regne de l’empéreur Tibère, elle va connaître l’installation sur son territoire d’une communauté de colons dépendant de la colonie romaine qui venait d’être fondée à Carthage. Ainsi, pendant environ deux siècles, deux communautés juridiquement distinctes, l’une composée des habitants autochtones devenus des pérégrins, et l’autre formée des colons qui étaient des citoyens romains, allaient coexister dans la même ville et sur un même territoire. Elles allaient participer toutes les deux au même titre au développement de la ville et à son équipement monumental. Deux civilisations, celle punico-numide des autochtones et celle gréco-latine des colons romains vont s’interpénétrer et ainsi donner naissance à une culture que l’on pourrait qualifier d’africo-romaine. Au lendemain de la colonisation romaine, les autochtones n’ont pas, en effet, renoncé comme par enchantement à leur mode de vie, à leurs langues libyque et punique, à leurs dieux, etc.... De leur côté, les nouveaux venus ne sont pas arrivés les mains vides. Ils ont apporté avec eux leur langue, le latin devenu la langue officielle de la province, leurs dieux gréco-romains, leur mode de vie et leur modèle urbanistique. Peu à peu, le paysage urbain a commencé à être remodelé. De nouveaux types de monuments qui étaient inconnus de l’architecture punique ou numide ont été introduits, comme par exemple les monuments de spectacle (théâtre, amphithéâtre, cirque, ...), les thermes publics, les temples de type gréco-romain ou les arcs de triomphe, sans parler des aqueducs, des citernes publiques ou des nymphées et autres fontaines publiques. Pendant plus de deux siècles, la ville allait vivre au rythme continu des chantiers de construction financés par les familles aisées des deux communautés dans leur vaniteuse course aux honneurs. Tout en gardant un urbanisme foncièrement numide, Thugga s’est ainsi trouvée dotée d’une parure monumentale à la romaine dont les nombreux et beaux restes font aujourd’hui de Dougga un site archéologique exceptionnel.

Ces ruines sont constituées des vestiges de monuments publics, tant religieux que profanes, ainsi que des restes des demeures privées. Mentionnons tout d’abord le temple de Saturne édifié à la fin du IIème siècle après J.- C. à l’emplacement d’un sanctuaire plus ancien qui remonte à l’époque pré-romaine et qui était consacré au culte de Baal Hamon, le grand dieu de la Carthage punique. Il est composé de trois cellae donnant sur une grande cour entourée de portiques. En contrebas s’étendait une nécropole qui est demeurée en service pendant de nombreux siècles, jusqu’après le triomphe de la religion chrétienne, comme en témoignent le caveau funéraire d’une riche famille où l’incinération et l’inhumation ont été tour à tour pratiquées et la petite église ad memoriam édifiée au VIème siècle et qui reste à ce jour le seul édifice cultuel chrétien retrouvé à Dougga.

À quelques dizaines de mètres de là, se trouve le théâtre. Majestueux édifice de forme semi-circulaire aménagé à flanc de colline et dont la construction a nécessité d’importants travaux de terrassement. Sa capacité estimée à environ 3500 places devait dépasser largement les besoins réels de la ville. De là, une rue antique dallée se dirige vers l’ouest, vers le centre de la ville antique. Son tracé, courbe comme celui de toutes les autres rues de la ville, rappelle

que la cité à l'époque romaine avait une trame urbaine qui est demeurée foncièrement numide. Son beau dallage et l'égout qui court en dessous reflètent l'influence de la civilisation romaine.

Le quartier du forum présente un saisissant raccourci de la longue histoire de Thugga. Longtemps considéré comme étant de fondation romaine, mais auquel les récentes recherches viennent d'attribuer une origine beaucoup plus ancienne, ce quartier constitue un miroir fidèle qui reflète de manière condensée les différentes époques de l'histoire de la cité. Les nombreux monuments que l'on y trouve constituent en fait des témoins des multiples travaux d'aménagement et de réaménagement dont il a été l'objet. Quatre d'entre eux peuvent à cet égard être considérés comme emblématiques chacun d'une grande période :

- le maqdes de Massinissa pour la période royale numide,

- le temple du Capitole pour la période impériale romaine,

- la fortification édifiée avec des matériaux de remploi pris dans des monuments plus anciens devenus inutiles pour la période byzantine

- et, pour la période islamique, des petits thermes d'époque aghlabide et surtout, sur les substructions d'un sanctuaire païen, une petite mosquée, seul monument rescapé du hameau agricole qui pendant longtemps a vécu sur et dans les ruines de la ville antique.

À l'est du marché, on trouve le complexe religieux unique en son genre et composé de temples dont l'un est doté d'un petit théâtre cultuel qui fut aménagé sur les décombres de niveaux d'habitat de l'époque numide. Cet ensemble qui fut édifié sous le règne de l'empereur Hadrien (118-138) par des membres de l'une des familles les plus en vue de la ville, celle des Gabinii, n'est séparé que par une ruelle pavée d'une mosaïque blanche des grands thermes publics édifiés sous le règne de Caracalla (211-217) dont la construction n'a pas dû être de tout repos en raison de la nature accidentée du terrain sur lequel ils ont été édifiés.

En contre bas, s'étend la partie basse de la ville où se trouvent les vestiges de nombreuses demeures privées ainsi que le mausolée libyco-punique que d'importants travaux de restauration ont remis en état au début du siècle dernier.

Dans le reste du site, on peut visiter un temple païen anonyme, la maison de Vénus et le temple des Victoires de Caracalla qui lui est contiguë. Un peu plus loin, vers l'ouest, au milieu d'oliviers centenaires, se trouve le sanctuaire de Tanit-Caelestis au plan semi-circulaire unique en son genre dans l'architecture religieuse païenne de toute l'Afrique du Nord. Non loin de là, vers le nord-est, on rencontre les vestiges des citernes publiques de Aïn el-Hammam et l'arc à une baie de Sévère Alexandre (222-235), et plus loin encore vers le nord, les citernes de Aïn Mizeb, le temple de Minerve, le cirque et la nécropole dolménique demeurée en usage à l'époque romaine .

Mustapha Khanoussi

Kerkouane

Historique des fouilles

La ville de Kerkouane est située à 12 Km au nord de Kélibia, à l'extrémité sud du Cap Bon. Le site a été mis au jour en 1952 par Charles Saumagne et Pierre Cintas. Ce dernier annonce cette nouvelle découverte dans un rapport communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 17 janvier 1952. La première fouille régulière y a été effectuée en 1953 sous la direction de Pierre Cintas. Trois autres campagnes de fouilles ont été entreprises entre 1957 et 1977. Les premiers travaux ont été réalisés entre 1957 et 1961 sous la responsabilité technique du contremaître de l'Institut National d'Archéologie et d'Art Mongi Boulouednine. Ils ont permis de reconnaître et de mettre au jour plusieurs monuments de la ville, notamment des quartiers d'habitation, des ouvrages de défense et des rues. Lors des années 1965-1966 d'autres campagnes de fouilles ont été entreprises sous la direction scientifique d'Ammar Mahjoubi dans le cadre du séminaire international de Kerkouane. Elles ont permis de dégager tout un secteur dénommé « insula du Sphinx », et de révéler une somptueuse demeure baptisée « maison à baignoire double ». Enfin une autre campagne de fouilles a été réalisée sous la direction de Mhamed Hassine Fantar entre 1976 et 1977. Parmi les nombreuses structures qui ont été retrouvées lors de ces travaux, nous pouvons citer le sanctuaire de la ville qui compte parmi les plus grands temples puniques de la Méditerranée occidentale. Depuis 1977 plusieurs autres travaux ont été effectués dans le cadre du séminaire international de Kerkouane. Ils ont touché aussi bien le secteur du grand temple que celui des nécropoles.

La chronologie

Les trouvailles les plus anciennes découvertes dans la ville de Kerkouane comme dans sa nécropole remontent au VIème siècle avant J.-C. qui semble être la date de la fondation de la ville. Son abandon, d'après le matériel le plus récent recueilli lors des différentes fouilles, est à situer au milieu du IIIème siècle avant J.-C.

Les principales découvertes

Les différentes campagnes de fouilles réalisées depuis le début des années cinquante ont révélé toute une ville punique avec ses remparts, ses quartiers résidentiels, ses rues, ses équipements hydrauliques, ses installations artisanales et ses édifices religieux. Le très bon état de conservation du site a permis d'avoir une idée précise sur les techniques et les matériaux de construction, la décoration architecturale et les pavements en mosaïque employés à l'époque punique. La ville est bien protégée par une double muraille séparée par un couloir de circulation large de 10 m en moyenne. à l'intérieur des remparts, les monuments s'organisent suivant un urbanisme bien défini formé principalement par un

réseau de voirie, des places et des insulae. Le plan de la ville tel que l'on voit aujourd'hui épouse une forme grossièrement circulaire. Kerkouane couvre une superficie d'environ 7 à 8 ha. La majorité des constructions sont des maisons privées. En effet, l'état actuel des recherches permet de constater la prédominance de l'architecture domestique et l'extrême rareté des édifices publics. La ville est desservie par sept rues qui, en se coupant, forment des insulae différentes aussi bien par leurs formes que par leurs dimensions. Les voies dont la largeur ne dépasse pas les 4 m sont en terre battue. Certaines rues sont équipées par des égouts destinés à l'évacuation des eaux usées vers la mer. Pour l'alimentation en eau potable, contrairement à Carthage, les différentes fouilles ont montré l'absence de citernes de stockage des eaux pluviales. Les habitants de Kerkouane devaient se contenter de l'exploitation de la nappe phréatique. Les puits d'eau douce sont omniprésents dans toutes les maisons de la ville.

Samir Guizani

Sufetula chrétienne

Fondée en même temps que d'autres grandes villes des Hautes Steppes à l'instar d'Ammaedara (Haidra) en Pro consulaire, à une centaine de kms au nord-ouest ou Cillium (Kasserine) à 35 km au sud-ouest, c'est-à-dire à l'époque flavienne, Sufetula est curieusement peu mentionnée par les sources antiques mais connaîtra sa période de gloire à l'époque byzantine et, plus particulièrement, à sa fin au moment où les armées arabo-musulmanes entamèrent la conquête de l'Afrique. C'est en effet à Sufetula, (avec Thelepte (Medina el kedima-Feriana) et Capsa (Gafsa), toutes en Byzacène où le Patrice Grégoire choisit (après s'être déclaré indépendant de Constantinople) d'installer son état major. Nous connaissons la suite des événements avec la défaite des Byzantins en 647, et la nouvelle page qui s'est ouverte dans l'histoire de la Tunisie, celle de tous les pays du Maghreb et au-delà vers la rive nord du bassin méditerranéen désormais conquis par la nouvelle puissance de l'époque. Mais avant de devenir musulmane Sufetula connut sa période chrétienne durant des siècles comme l'attestent les procès-verbaux des conciles provinciaux ou régionaux mentionnant régulièrement le représentant de l'évêché depuis 256, un certain Privatianus, et deux en même temps en 411 : le donatiste Titianus en face du catholique Lucundus qui sera pour sa part assez actif, puisqu'on le retrouvera en 418 à Carthage à l'occasion d'un synode réunissant les évêques de Byzacène, ensuite en 419 où il fut chargé de fonctions importantes au sein de l'église d'Afrique. Une chapelle lui fut par ailleurs dédiée lorsque l'un de ses successeurs, Amacius retrouvera sa dépouille ou ses reliques à la fin du Vème ou au tout début du VIème siècle. C'est peut être le nom de ce même évêque qui sera mentionné sur deux blocs découverts dans une autre église à l'extérieur de la ville. D'autres mentions des membres du clergé de Sufetula ont pu être remarquées sur de divers supports (pierres tombales, dédicaces ou mosaïques funéraires) et dans les différents édifices de culte fouillés.

Les édifices de Culte

à ce jour sept églises avec leurs dépendances ont pu être identifiées. Si les premières descriptions et relevés de quelques-unes datent en grande partie du début du XXème siècle (A. Sadoux - P. Gauckler. Ch. Emonts, A. Merlin) les études les plus détaillées, datant des années soixante, sont celles de N. Duval (avec les plans de G. Hallier et A. Lézine) qui a dirigé plusieurs sondages de vérifications, inventorié les objets découverts ainsi que les textes épigraphiques (païens et chrétiens). Après un peu plus de deux décennies d'interruption, des fouilles ont été reprises essentiellement dans le quartier central de la ville laissant apparaître une nouvelle église ainsi qu'une importante série d'inscriptions chrétiennes.

Les églises du quartier central

Trois églises ont été retrouvées dans cette partie de la ville dominée par l'imposant Capitole

composé de trois temples et non d’un seul comme c’est en général la règle. Elles sont toutes les trois aménagées sur des édifices antérieurs.

L’église de Servus

La première dite de Servus, parce qu’on y a trouvé l’épitaphe de ce prêtre, occupe en grande partie un temple à cour dont la cella a été réaménagée en baptistère à côté duquel se trouve une petite chapelle. Les interventions récentes au niveau du quadratum populi ont laissé apparaître une série d’épitaphes qui sont venues s’ajouter à une vingtaine déjà connues sauf que cette fois-ci quelques-unes sont sur mosaïque employant la même formule et les mêmes symboles que celles des dalles en pierre. Ce qui est une nouveauté pour Sufetula où ce support, fréquent ailleurs, n’est représenté que dans cette église et une fois dans celle des Pompeiani.

L’église des « Pompeiani »

Cette église qui se trouve à proximité immédiate au sud-ouest de l’enceinte du capitole s’est installée pour sa part sur un édifice à colonnes plus ancien. Deux états d’occupation y ont été remarqués, l’un datant vraisemblablement de la fin du IVème siècle avec une abside (nord-ouest) au même niveau que le sol mosaïqué de la nef centrale et des bas-côtés et l’autre d’époque byzantine où l’on assiste à un surhaussement du sol (également mosaïqué) ainsi que de l’abside qui est désormais accessible par le biais de marches d’escaliers couvrant de la sorte une épitaphe sur mosaïque d’un diacre dénommé Donatianus. Au même moment, un contre-chœur à été aménagé au sud-est et où l’on a retrouvé un caisson à reliques renfermant de petites fioles en verre remplies de terre. Comme pour l’église de Servus, une série d’épitaphes a pu être découverte essentiellement dans l’un des bas-côtés (l’édifice en compte quatre). Elles remontent presque toutes à l’époque byzantine (emploi de l’indiction comme mode de datation). Fait remarquable, parmi le lot, trois défunts portent le même nom : Pompeianus.

L’église de Pierre et Paul

Située en partie le long de l’enceinte nord-est du Capitole dont elle n’est séparée que par un petit couloir, cette église à trois nefs a été aménagée sur un monument à portique. Comme pour l’exemple précédent, un contre-chœur a pu être repéré ainsi qu’un caisson à reliques sans doute ceux des apôtres Pierre et Paul comme le laisse penser un fragment d’une inscription découverte dans les années quatre-vingt-dix. On rappellera que le nom de l’apôtre Pierre est inscrit, peut être associé à celui de Nabor sur une croix en bronze recueillie dans une autre église des environs immédiats de la ville, là où fut découverte une dédicace sur mosaïque aux saints martyrs Silvain et Fortunat. On complétera ces témoignages du culte des martyrs identifiés à Sufetula en signalant que dans une église localisée dans l’un des quartiers « byzantins » à proximité des maisons fortifiées, une dalle inscrite mentionne les reliques des saints martyrs milanais, Protais et Gervais ainsi que ceux du cappadocien Triphon, victime des persécutions de Dèce.

Le groupe épiscopal

Situé à quelques dizaines de mètres au nord-est de l'église dédiée aux apôtres, le groupe épiscopal de Sufetula est certainement l'un des mieux conservés d'Afrique (avec quelques autres : Carthage, Thagamuta, Theveste, Hippone, Tipasa…). Occupant la place d'anciens édifices, il est composé d'une première église de dimensions modestes, dite de Bellator qui a connu plusieurs réaménagements au cours de son histoire (changement d'orientation et installation d'une deuxième abside faisant fonction de chapelle) et d'un baptistère devenu chapelle à la mémoire de l'évêque Lucundus lorsque Amacius en décida ainsi, comme nous l'avons évoqué plus haut. à cet ensemble, on aménagea, à la fin du Vème ou au début du VIème siècle, une véritable cathédrale à une nef et quatre bas-côtés également à deux sanctuaires opposés. Un nouveau baptistère est alors construit derrière l'une des absides. Il est remarquable que la nouvelle cuve soit quasiment une copie, dans sa forme particulière (ovoïde), de celle qui a été abandonnée, sauf que cette fois-ci le rebord mosaïqué porte une inscription mentionnant deux noms : Vitalis et Cardela, sans doute un couple de mécènes. Autre fait notable, ce type de bassin n'est connu qu'autour de Sufetula (Thagamuta et Henchir Erich), ce qui laisse supposer que nous sommes en présence d'oeuvres exécutées par les soins d'un atelier régional - observation qui peut également concerner les pavements de mosaïque décorant le sol des différentes composantes du groupe épiscopal ainsi que des églises identifiées dans cette partie des Hautes Steppes. Enfin, les bâtiments cultuels sont complétés par une série de pièces ainsi que par un petit complexe thermal, vraisemblablement réservés aux membres du clergé.

Conclusion

Textes épigraphiques, culte de martyrs célèbres ou peu connus, églises, chapelles, baptistères, mosaïque, ce sont là les principaux témoignages archéologiques légués par une ville païenne d'Afrique convertie au christianisme comme tant d'autres, dont un patrice, Grégoire, en fit la capitale éphémère d'une province. Et malgré un silence relatif des sources arabes contemporaines des événements du milieu du VIIème siècle, et un déclin progressif de son importance économique et politique, Sufetula dont plusieurs quartiers seront occupés au moins jusqu'au XI-XIIème siècle (la découverte récente de céramique en fait foi) restera à jamais dans l'Histoire et pour la mémoire collective « la porte de l'Islam maghrébin ». C'est cette période charnière entre la fin de l'Antiquité et le Moyen Âge qui reste en grande partie obscure d'un point historique et surtout archéologique, du moins dans cette région des Hautes Steppes.

Fathi Bejaoui

Thyasdrus / El Jem

L’origine exacte du toponyme Thysdrus est mal connue. Il n’est ni d’origine punique, ni romaine, mais semble plutôt être berbère. à l’époque punique la cité de Thysdrus était probablement modeste. Les trouvailles archéologiques remontant à cette époque se réduisent à quelques objets en céramique et à une nécropole datable de la fin de l’époque punique. Son histoire romaine commence à partir de 47 avant J.-C., lorsque Jules César reçoit à Ruspina (Monastir) des messagers de Thysdrus lui demandant sa protection contre les Pompéiens. Ces derniers vont réussir à s’emparer de la ville. Peu de temps après, ils furent chassés par César tout en exigeant des Thysdritains une certaine quantité de blé. La cité gardera son autonomie puisqu’elle figure parmi la liste des trente oppida libera

dressée par Pline l’Ancien. Mais la prospérité de la cité est à situer aux IIème-IIIème siècles après J.-C., sous les Antonins et les Sévères. C’est à cette période que remonte la construction des principaux monuments de la ville et sa promotion au rang de municipe sous le règne de Septime Sévère, pour devenir au milieu du IIIème siècle une colonie honoraire. En 238 Thysdrus a joué un rôle décisif non seulement à l’échelle de l’Afrique mais aussi à celle de l’Empire. Au cours de cette année l’empereur Maximin impose des lourds impôts aux régions les plus prospères de l’Empire. Le procurateur envoyé à Thysdrus prend des mesures fiscales sévères contre les jeunes notables de la cité ce qui a engendré la fameuse révolte qui aura pour conséquence l’assassinat du procurateur et la nomination de Gordien, le proconsul de Carthage, à la tête de l’Empire. Ce mouvement dans lequel Thysdrus prend l’initiative marque à jamais l’histoire de la ville.

Historique des recherches

Thysdrus a commencé a attirer l’attention des voyageurs européens à partir du XVIIIème siècle et du XIXème siècle. Parmi ces voyageurs le lieutenant-colonel anglais Sir Grenville Temple qui est le premier à repérer le centre de la cité antique et à décrire plusieurs autres monuments de la ville en 1833. Un demi-siècle plus tard, c’est le docteur Rouire, médecin militaire français, qui entreprend la découverte de Thysdrus. Outre sa description précise de l’emplacement de la ville et de son amphithéâtre, il a le mérite de mener des fouilles sur le site à proximité du noyau ancien de la ville. Au XXème siècle, de nombreuses campagnes de fouilles ont été réalisées. En effet, entre 1959 et 1961 des travaux ont été menés par Louis Foucher qui ont permis de découvrir le quartier sud-ouest qui se compose essentiellement de quatre maisons : la Sollertiana domus, la maison du Paon, la maison des Dauphins et la maison des Mosaïques Blanches. D’autres fouilles et sondages seront réalisés dans ce même quartier par l’équipe du Corpus des Mosaïques de Tunisie entre 1972 et 1973 et qui seront publiés en 1996 dans le volume III, fascicule 1 du corpus. Parallèlement à ces fouilles, plusieurs opérations de déblaiements des décombres, de restauration et de consolidation ont été entreprises dans le grand amphithéâtre, notamment entre 1973 et 1984 sous la direction

de H. Slim et de J.-C. Golvin.

L’urbanisme

Les fouilles régulières et les découvertes fortuites ont permis d’avoir une idée assez précise sur le plan de la ville et ce malgré la disparition totale de nombreux monuments et d’une grande partie du réseau de la voirie antique. La documentation disponible permet de discerner deux zones complètement différentes : le noyau central et la zone périphérique. Le premier secteur est manifestement la partie la plus ancienne de la ville. Il se caractérise par des rues étroites et tortueuses et par des îlots irréguliers. Cette irrégularité devait être expliquée, selon Hédi Slim, par une implantation plus ancienne, celle de la vieille bourgade libyco-punique. à l’époque romaine, ce secteur conservera le centre unique de la ville comme en témoignent les monuments qui y ont été découverts : un forum, des temples, des thermes de quartier, un théâtre, de petites habitations et des structures commerciales et artisanales. L’extension urbaine que la ville de Thysdrus a connue au IIème et au IIIème siècles a donné naissance à des quartiers périphériques qui se sont développés dans toutes les directions à partir du noyau archaïque. Dans ces quartiers neufs ont été appliqués, de façon relative, les principes de l’urbanisme romain que l’on applique dans les créations ex nihilo. Les rues sont alors larges et rectilignes et les insulae sont presque régulières. Les notables de la ville ont profité de ces espaces libres pour construire leurs somptueuses domus dont la superficie de certaines d’entre-elles peut atteindre les 3000 m².

Le grand amphithéâtre

Ce monument a été implanté sur un terrain plat situé au nord de la ville antique. Il fut le troisième amphithéâtre à être réalisé à Thysdrus. Sa date de construction est nettement postérieure à celle du petit amphithéâtre situé à l’est de la ville. L’absence de tout argument épigraphique ou archéologique décisif ne permet pas de fixer la date précise de la construction de cet amphithéâtre. Pour le dater dans ces conditions, les historiens et les archéologues ont avancé des hypothèses en se basant sur des arguments d’ordre historique. La plupart des auteurs convergent vers une fourchette assez étroite allant de 230 à 250 après J.-C. Le grand amphithéâtre d’El-Jem n’a été mentionné par aucun texte antique. Les premiers écrits concernant cet édifice remontent à l’époque musulmane. Manifestement, il a été transformé en forteresse depuis la fin de l’Antiquité et durant le moyen âge. Il continuera après à être employé pour des usages très variés. Malgré sa transformation en forteresse, si on croit les dires du grand géographe arabe El Bekri, l’amphithéâtre d’El-Jem demeurait pratiquement intact jusqu’au XIème siècle. Depuis près d’un millénaire il n’a pas pu éviter les détériorations naturelles et les destructions volontaires. L’amphithéâtre d’El-Jem est probablement le plus vaste de ceux qui furent réalisés en Afrique, après celui de Carthage. Il mesure au total 147,90 m sur 122,20 m. Comme tous les amphithéâtres romains, celui d’El-Jem se compose de deux parties principales la cavea et l’arena. Cette dernière est relativement petite par rapport à la cavea son arène : 64,50 m sur 38,80 m. L’arène est délimitée par un mur de podium de 3,50 m de haut. Ce mur était percé de douze petites portes ouvrant sur un couloir de service et de deux grandes portes de 4,50 m de large situées aux

extrémités du grand axe par où passaient les processions qui précédaient les jeux. L'arène était en relation avec un sous-sol dont les pièces donnaient de part et d'autre d'une grande galerie voûtée disposée le long du grand axe. Le sous-sol d'environ 628 m2, était accessible par des rampes perpendiculaires situées aux extrémités de la grande galerie. Une autre galerie située sur le petit axe donnait accès à deux monte-charges qui permettaient de hisser les cages des fauves jusqu'au niveau de l'arène. Les cellules, situées de part et d'autre de la grande galerie axiale étaient destinées à abriter les animaux (carceres) ou à recevoir les cadavres des gladiateurs.

Si la façade de cet édifice a été relativement et partiellement conservée, il n'en est pas de même des gradins qui demeurent pourtant intact au moins jusqu'au XIème siècle d'après les témoignages des sources arabes. La cavea est divisée en trois compartiments séparés par des précinctions et desservie par des escaliers spécifiques. Le podium, réservé aux personnages de marque, était constitué d'une suite de sept gradins. De nombreux éléments de sièges ont pu être récupérés. Ils portent parfois des lettres qui servaient à désigner les places réservées aux spectateurs importants. Les travaux réalisés par J.-C. Golvin ont montré que la cavea se compose de trois étages. Toutefois, comme dans le Colisée de Rome, la media cavea semble avoir été décomposée en deux parties : la media cavea supérieure et la media cavea inférieure. Les recherches récentes ont permis de fixer le nombre approximatif de spectateurs assis sur chaque maenianum du grand amphithéâtre de Thysdrus. Le nombre total de spectateurs semble avoir été d'environ 28000 spectateurs, soit environ la moitié de la capacité du Colisée de Rome, si on retient le chiffre de 50000 spectateurs pour ce dernier.

Les domus

Outre les modestes habitations situées dans la partie centrale de la ville et qui appartiennent selon toute vraisemblance à des artisans et des marchands, Thysdrus est surtout célèbre par les somptueuses domus de la bourgeoisie thysdritaine installées souvent dans les quartiers périphériques. Ces habitations, comme les autres principaux monuments de la ville, remontent aux II-IIIème siècles après J.-C. Le point commun de toutes ces maisons aristocratiques est le péristyle qui joue un rôle important non seulement dans la conception du plan de la maison mais aussi dans la circulation et le passage entre les différents secteurs de la domus. Un bassin de forme semi-circulaire ou rectangulaire signale souvent l'emplacement de l'œcus où les convives sont attendus. Ces bassins qu'on rencontre dans les maisons de Lucius Verus, des Dauphins, du Paon, dans la Sollertiana Domus et dans celle d'Africa sont toujours situés en face de l'une des salles de réception. Ces dernières se caractérisent par l'ampleur de leurs proportions, la richesse de leur décor et la complexité de leur forme architecturale. Ce sont des lieux raffinés qui prennent des formes architecturales différentes et compliquées. Leur opulence est parfois accentuée par des aménagements internes notamment des colonnes ou des pilastres. Les domus thysdritaines se distinguent aussi par la forte présence des appartements secondaires qui se développent souvent autour d'une cour à deux ou à trois portiques. Il suffit de souligner que la maison du Paon renferme

à elle seule quatre appartements secondaires qui servent comme lieux de détente et de refuge à la vie familiale. C’est généralement à l’intérieur de ces espaces qu’on trouve les cubicula ou les chambres à coucher. Toute maison aristocratique se doit de renfermer plusieurs pièces d’habitation réservées au dominus, à sa famille, à ses hôtes et à ses serviteurs. Ces pièces constituaient les endroits les plus fermés et les plus intimes de la demeure. Dans la Sollertiana Domus par exemple, l’emplacement des deux cubicula à proximité du péristyle a imposé l’aménagement d’une antichambre qui leur permet de communiquer indirectement avec le portique ouest. Les deux pièces sont couvertes par des mosaïques bipartites et dotées de banquettes surélevées d’une vingtaine de centimètres. La mosaïque de l’une des chambres représente l’enlèvement de Ganymède ainsi que des scènes érotiques rappelant ainsi que nous sommes dans l’endroit le plus privé de la domus. Quant à l’inscription figurant sur la mosaïque de l’antichambre, elle rappelle le nom du dominus : maison de Sollertius qui a toujours vécu heureux avec les siens.

Samir Guizani

Uchi Maius Henchir ed-Douamis

À quelques kilomètres au nord de Dougga, dans le fertile pays de Rihana, sur le flanc d'une éminence de faible altitude qui domine la rive droite de l'oued Arkou, èmergent des vestiges archéologiques qui, à première vue, ne sont pas d'un grand intérêt. Le site qui les renferme porte le nom de Henchir ed-Douamis ou le site des souterrains, nom qui semble tiré des grandes citernes antiques dont les ruines éventrées ont été visibles de tout temps.
Le seul monument debout que l'on pouvait voir est la modeste zaouia (marabout) de Sidi Salah : petite construction carrée formée d'une salle ouvrant vers le nord, surmontée d'une coupole et devant laquelle s'étend un minuscule cimetière moderne clôturé par un muret de pierres sèches.
C'est à cet endroit que, à la fin du XIXème siècle, grâce à des inscriptions latines dont certaines ont été retrouvées en place, l'on a pu localiser la ville antique d'Uchi Maius que Pline l'Ancien mentionne en tant que oppidum civium Romanorum et qui a été déduite colonie par l'empereur Sévère Alexandre en l'an 230 après J.-C. sous le nom de colonia Alexandriana Augusta Uchitanorum Maiorum et appelée aussi colonia MARIANA augusta alexandriana Uchitanorum Maiorum. D'après ce même auteur, il existait une autre Uchi qualifiée de Minus qui était elle aussi oppidum civium Romanorum. Celle-ci vient d'être identifiée récemment à quelques kilomètres au sud de Henchir ed-Douamis, au lieu-dit Hr el Khima.
Visitée par Julien Poinssot dès 1883, et explorée plus méthodiquement deux années plus tard, en 1885, par René Cagnat et Salomon Reinach, le site de Hr ed-Douamis va susciter l'intérêt et attirer l'attention des savants, surtout pour sa collection épigraphique. Ceux-ci vont se succéder pour le visiter : mais aucun d'eux ne pensa à y entreprendre des fouilles. Tous se contentèrent de revoir les ruines et de contrôler la lecture des inscriptions. C'est à un amateur, un militaire en poste à Borj Messaoudi, le capitaine Gondouin, qu'est revenu le mérite d'effectuer les premières investigations de terrain. Les résultats de ses recherches ont été publiés en 1908 par L. Poinssot et A. Merlin dans un ouvrage intitulé Les inscriptions d'Uchi Maius d'après les recherches du capitaine Gondouin. Dans l'introduction de cet ouvrage, ils ont écrit: « Après les brillantes trouvailles du début les découvertes étaient devenues de plus en plus rares », ce capitaine au 4ème tirailleur (le capitaine Gondouin) « eut le mérite de montrer par son exploration minutieuse de la ville (d'Uchi Maius) et des agglomérations voisines, que la mine était loin d'être épuisée ».
Puis, curieusement, cette « mine qui était loin d'être épuisée » n'attira plus l'attention, et malgré sa proximité avec le site de Dougga, ou plutôt à cause d'elle, le site tomba dans un oubli qui allait durer plus de trois quarts de siècle. Il a fallu attendre le début des années 90 du siècle dernier pour voir un regain d'intérêt pour ce site et la reprise des études sur l'histoire et les vestiges archéologiques et épigraphiques de la cité d'Uchi Maius.
À propos du nom de la ville, il a été démontré que son second élément, l'adjectif Maius est bien d'origine latine, le premier élément, Uchi, étant, quant à lui, libyque. Ce n'est pas pour autant une donnée suffisante pour attribuer une fondation préromaine à la cité. Bien que, à ce jour, ni l'archéologie, ni l'épigraphie ne sont venues la corroborer, celle-ci ne fait pourtant

aucun doute. Tant la céramique - des tessons datables du IVème siècle et surtout du IIIème siècle avant J .-C. recueillis en quantité non négligeable - que le contexte historique régional autorisent à proposer sans grand risque d'erreur que, comme c'est le cas pour les autres cités antiques de la région, de dater la fondation d'Uchi Maius au plus tard de la fin du VIème siècle avant J.-C.

Comme l'on sait, la première province romaine en terre africaine a été constituée en 146 avant J.-C avec le territoire de Carthage, la métropole punique, que les soldats de Scipion venaient de détruire. La frontière occidentale de cette prouincia Africa passait à quelques kilomètres à l'Est d'Uchi, à Jbel Echhid, juste en face des cités d'Agbia, Thugga et Thubusicu Bure ! En 146, le royaume de Micipsa, fils et successeur de Massinissa, grand allié de Rome dans sa guerre contre Carthage, est resté, en effet indépendant. Juste pour un siècle encore. Exactement jusqu'à l'année 46 avant J.-C., date de son annexion par Rome et de sa transformation en une deuxième province romaine en Afrique du Nord : la prouincia Africa noua. Mais entre temps, les Romains usant et abusant de leur supériorité militaire et de leur toute nouvelle hégémonie sur les deux rives de la Méditerranée ne se sont pas privés d'agir en maîtres dans des régions non encore formellement annexées. En 103 avant J.-C., au lendemain de la défaite du roi numide Jugurtha, par la volonté de Marius, son vainqueur, et en application de la Lex Appuleia Saturnina, il fut procédé à quatre endroits différents - Uchi qui sera qualifiée de Maius plus tard, Musti, Thibaris et Thuburnica - à l'installation uiritim de colons romains et gétules, vétérans des armées du général vainqueur.

D'une superficie d'une vingtaine d'hectares, le site présentait peu de ruines visibles. On ne connaissait des vestiges archéologiques que les deux groupes de citernes, le pied droit d'un arc situé à la lisière ouest des ruines, la muraille d'époque tardive et de nombreuses inscriptions latines. À cela s'ajoutent d'autres vestiges non identifiés qui parsèment çà et là le terrain. Les investigations entreprises par le capitaine Gondouin ont permis d'identifier le forum et d'en fouiller une partie. L'épigraphie uchitaine a fait connaître un certain nombre d'autres monuments qui composaient la parure de la ville dont certains restent à découvrir ou à identifier avec certitude. Les inscriptions mentionnent en effet:

- un temple de Saturne édifié pour le salut de l'empereur Nerva par l'affranchi Q. Urvinius Q. lib. Callistus
- un temple d'Esculape -- en opus quadratus précise la dédicace – offert par L. Sollonius P.f. Arn. Lupus Marianus
- un monument non identifié offert par un prêtre des Cereres de l'époque d'Antonin le Pieux
- un temple anonyme restauré sur ordre du proconsul d'Afrique de l'année 173 après J.-C.
- un arc en l'honneur de Sévère Alexandre, le conditor coloniae
- un arc en l'honneur de l'empereur Gordien III et de sa femme Sabinia Tranquillina
- un temple de la Piété Auguste édifié par la colonie pour le salut de l'empereur Gordien III.

À cette liste de huit monuments dont quatre temples et deux arcs honorifiques, il faut ajouter deux autres. Le premier est un temple de Roma Aeterna dont l'existence peut être déduite de l'attestation à Uchi Maius d'un sacerdos Urbis Romae Aeterna mentionné dans une inscription nouvelle. Le second monument est lui aussi un édifice cultuel païen avec un pronaos et une citerne construit aux frais d'un magister pagi, en l'honneur de son élévation à cette magistrature.

Mais ce qui caractérise désormais le site de Henchir Douamis après les découvertes réalisées dans le cadre du programme de coopération tuniso-italien est le grand nombre d'huileries datant dans leur grande majorité de l'époque vandale et illustrant ainsi de manière éclatante la ruralisation des villes antiques de la région et l'invasion de l'espace public représenté par excellence par le forum par les activités de production de l'huile. Parmi les résultats notables de ce programme, il y a lieu de mentionner aussi l'attestation d'une occupation partielle du site durant les premiers siècles de la période islamique qui démontre que le lieu était encore habité et que la région n'avait pas été désertée.

Mustapha Khanoussi

Uthina / Oudhna

La ville d'Oudhna, l'antique Uthina, se trouve à une trentaine de kilomètres au sud de Tunis, sur la route de Zaghouan. Bien que le site soit connu par les archéologues et les voyageurs depuis le début du XIXème siècle, il faut attendre la fin du siècle pour y entreprendre les premières fouilles. C'est ainsi qu'entre 1892 et 1896 Uthina bénéficiait de l'engagement de P. Gauckler, inspecteur en chef du Service Beylical des Antiquités et des Arts de Tunisie. Il a procédé au classement de plusieurs monuments du site comme monuments historiques et à l'établissement du plan du site. Mais son œuvre principale demeure sans doute la fouille de la maison et des thermes des Laberii et de plusieurs autres habitations romaines. Le site reste dans l'oubli jusqu'à 1993, date à laquelle les autorités compétentes décident de créer un parc archéologique. à partir de ce moment une vaste opération de fouilles, de relevés, de restaurations et de mise en valeur des différents monuments est entreprise sous la conduite d'Habib Ben Hassen, l'ex-responsable du site. Afin d'en faire un véritable pôle d'attraction, les efforts ont porté essentiellement sur trois monuments : le capitole, l'amphithéâtre et les grands thermes publics.

L'histoire préromaine de la ville est peu connue. On sait très peu de choses sur l'agglomération berbéro-punique qui a été transformée à l'époque d'Octave-Auguste en une colonie romaine. Une inscription trilingue, en latin, en grec et en néo-punique, atteste probablement de la présence d'une communauté antérieure à la colonie et d'une cité préromaine dirigée par des sufètes. D'après Pline l'Ancien, Uthina était parmi les plus anciennes colonies d'Afrique. Fondée avant 27 après J.-C., au profit des vétérans de la XIIIème légion, Uthina a connu son apogée au IIème siècle après J.-C. sous le règne de la dynastie des Antonins. En effet, c'est à cette époque que remonte la construction de la majorité des monuments publics de la ville notamment les grands thermes publics, le capitole et l'amphithéâtre. à l'époque tardive, la ville va subir un rétrécissement net et ses principaux monuments vont se transformer en réduits fortifiés. La ville était occupée à l'époque islamique comme en témoigne l'étude de la céramique retrouvée sur le site. La présence musulmane est certaine à partir de l'époque aghlabide (IXème siècle) et ce jusqu'au XIIème siècle.

Les fouilles récentes et les différents sondages ont montré que l'urbanisme d'Uthina est loin d'être régulier. Aucune orthogonalité n'a été observée à l'échelle de la ville. Les rues enserrent et distribuent des insulae de formes et de dimensions variées. Ce type d'urbanisme est largement diffusé dans les villes qui ont un passé préromain et qui sont fondées sur un terrain plus ou moins accidenté. à l'intérieur de ces îlots s'organisent les différents monuments publics et privés de la ville.

L'amphithéâtre

L’amphithéâtre d’Uthina est situé dans une zone périphérique, à la limite septentrionale de la ville. La date exacte de sa construction n’a pas été fixée avec précision. Les fouilles effectuées dans l’arène ont mis au jour une inscription qui commémore un don de 350000 sesterces sous le règne d’Hadrien. D’après les historiens cette somme colossale devait être liée à l’édification de ce monument. L’amphithéâtre d’Uthina a été agrandi soit sous Marc Aurèle, soit sous Septime Sévère. D’autres opérations de restauration y ont été réalisées au Bas Empire. à l’époque byzantine, il va perdre complètement sa fonction originelle pour se transformer en un bastion fortifié. Son excellent état de conservation après la restauration et ses énormes dimensions (112,50 m pour le grand axe et 89 m pour le petit axe), lui permettent d’être classé parmi les amphithéâtres les plus remarquables de l’Afrique romaine (le troisième en Tunisie après ceux de Carthage et de Thysdrus). Comme la grande majorité des autres amphithéâtres romains, celui d’Uthina est de forme elliptique. La cavea, adossée en grande partie à une colline naturelle, est formée de trois étages. Elle peut accueillir un peu plus de 15000 spectateurs avec une surface totale de 6253 m². Le centre du monument est occupé par l’arène ou l’aire sablée où se déroulent les combats des gladiateurs et les différents spectacles. Comme celle de l’amphithéâtre d’El Jem, elle est équipée d’un sous-sol où sont aménagées les carceres.

Le capitole

C’est l’un des plus imposants monuments qu’on peut voir actuellement sur le site. Vu ses dimensions importantes, le capitole d’Uthina est considéré comme l’un des plus grands temples d’Afrique. Il est composé de trois temples distincts dont le central qui est le mieux conservé et le plus imposant. Ce dernier était hexastyle et pseudo-périptère. à côté du niveau de la cella, un imposant podium (à deux niveaux : supérieur et inférieur) a été aménagé afin de donner plus d’ampleur à l’édifice. Au-dessous de ce podium, un niveau de sous-sol a été construit dont la partie centrale est occupée par un espace plein. L’étude de cet édifice a permis de suivre l’évolution chronologique du monument. En effet, plusieurs travaux de restauration, de transformation et de consolidation y ont été effectués entre la seconde moitié du IIème siècle et l’époque sévérienne.

Les Grands thermes publics

Les Grands thermes d’Uthina sont situés dans la partie orientale de la ville à environ 200 m en contrebas du forum. Les vestiges visibles à l’heure actuelle s’étendent sur un grand rectangle dont le petit côté mesure 100 m et le long côté 120 m. Du point de vue typologique ces thermes, comme ceux de Carthage et de Bulla Regia, s’organisent suivant un plan symétrique. L’aspect bouleversé du monument suite à l’effondrement des murs et des voûtes ne permet pas d’identifier la fonction de toutes les salles. Les recherches récentes qui y ont été effectuées ont permis de reconnaître un axe principal composé par un natatio, un frigidarium, un tepidarium de sortie et un caldarium. De part et d’autre de cet axe, la majorité des salles chaudes ont été dédoublées : les laconica, les destrictaria et les tepidaria d’entrée. Selon Y. Thébert, la construction de cet établissement thermal remonte à la première moitié du IIème siècle, probablement sous le règne d’Hadrien.

La maison d’Ikarios

La maison d’Ikarios (dite aussi maison des Laberii d’après des noms lus sur une inscription figurant sur le pavement du frigidarium des thermes privés situés à quelques 200 m de la maison) doit son nom à la célèbre mosaïque qui couvre le sol du grand oecus et qui représente Ikarios offrant la vigne au roi d’Attique. Cette habitation a été découverte et publiée par P. Gauckler en 1896-1897. Elle doit sa célébrité aussi bien à son architecture qu’à ses mosaïques à décor varié. Cette domus, située dans un quartier aristocratique de la ville, couvre une superficie d’environ 1500 m². Les trois ailes formant cette habitation s’ordonnent autour d’un péristyle complet dont la cour est aménagée en jardin. Le secteur sud se distingue par la présence d’un oecus-triclinium de type corinthien. Il s’agit d’une salle à manger de réception ornée d’une colonnade intérieure sur trois de ces côtés et dotée d’une entrée tripartite. La majorité des autres pièces s’organisent autour de petites courettes formant ainsi quatre appartements secondaires réservés à la détente du dominus et à sa vie familiale la plus intime. De point de vue chronologique, cette habitation semble avoir subi de nombreuses transformations. La grande majorité de ses mosaïques remontent au IIème siècle après J.-C. Mais certains pavements ont été restaurés ou refaits aux IIIème - IVème siècles après J.-C.

Samir Guizani

Le littoral de la Tunisie, étude géographique et archéologique

Cette étude a été effectuée de 1987 à 1997 par une équipe tuniso-française composée de géographes et d'archéologues. Son objectif était double : pour les géographes, la mise en évidence des transformations du littoral depuis l'antiquité ; pour les archéologues, l'étude des vestiges antiques mis au jour par l'érosion des côtes. Au total, plus de 210 sites ont été ainsi examinés sur 1300 km de côtes, de la frontière libyenne à la frontière algérienne. Les résultats de cette enquête ont été publiés dans un ouvrage publié aux éditions du CNRS.

En ce qui concerne les conclusions géographiques de ce travail, il est clair que le niveau marin se situait dans l'antiquité en dessous du niveau actuel : d'environ 40 cm à Carthage et jusqu'à 2 m au nord du Golfe de Gabès, par suite d'un affaissement local du continent. Il en résulte un recul assez général du trait de côte à l'exception toutefois de l'ancienne baie d'Utique largement comblée depuis l'Antiquité par les alluvions de la Medjerda. Parmi les nombreux vestiges souvent mal définis ainsi mis au jour par l'action des vagues, figuraient des restes d'habitats ruraux de terre ferme ou de bord de mer, parfois ceux de luxueuses demeures avec des thermes et des lambeaux de mosaïques, mais la priorité dans cette étude a été donnée aux vestiges de constructions directement liées au littoral et aux activités maritimes. En premier lieu figuraient les installations portuaires, le plus souvent tournées vers le large comme les phares ou les jetées, môles ou brise-lames très nombreux sur la côte de l'Est bordée de hauts-fonds où ils devaient s'avancer dans la mer pour permettre l'accostage des navires : les meilleurs exemples sont ceux de Thapsus, de Lemta (Leptiminus) Ras Botria (Acholla) ou Rass Segala près de Jerba. Un autre cas est celui du port de Mahdia creusé dans le rocher et reconnu comme un exemple de cothon punique. Parmi les aménagements portuaires voués au commerce maritime particulièrement actif sur les côtes orientales de l'Africa exportatrices de céréales et d'huile d'olive vers Rome, on trouve les vestiges d'entrepôts, les horrea, qui ont fait l'objet d'études récentes. Les exemples les plus représentatifs de ces édifices de stockage sont ceux de Demna dans le Cap Bon, de Meninx au Sud du Golfe de Gabès et surtout de Hergla (Horrea Caelia) dans le golfe d'Hammamet au Nord de Sousse, avec ses magasins disposés autour d'une cour centrale.

Une autre catégorie très particulière de vestiges est celle des carrières littorales aujourd'hui en partie submergées, liées sur ces côtes à l'existence presque continue d'un cordon dunaire gréseux de l'ère quaternaire et qui fournissait de la pierre à bâtir acheminée par mer vers les grandes villes, comme Carthage pour les carrières d'El Haouaria dans le Cap Bon ou celles, à l'Est de Bizerte, de R'mel pour Utique sur la côte Nord. Avec la pierre à bâtir a été pris en compte un autre sous-produit issu du milieu marin : les coquillages broyés, utilisés pour la chaux et les enduits. Bien attestée à Meninx où abondaient les rebuts de murex, cette technique était pratiquée dès l'époque punique à Kerkouane.

À mesure que se développait ce programme sur les côtes de Tunisie, l'attention des

chercheurs s’est peu à peu concentrée sur les installations liées au traitement des produits de la mer. Si la pêche en tant que telle n’a laissé que fort peu de traces archéologiques, il n’en est pas de même pour les activités industrielles qui en dérivaient, qu’il s’agisse de la conservation des poissons dans le sel (salsamenta) ou de la production de certaines sauces (garum) particulièrement appréciées des Romains et comparable à l’actuel nuoc-mam asiatique. Elles résultaient de la macération des viscères de poissons dans une saumure concentrée de sel marin. La typologie des installations correspondant à ces activités est à présent bien connue grâce aux études faites à leur sujet sur les côtes ibériques et marocaines. Mais sur les côtes tunisiennes pourtant très favorables à la pêche en raison de la présence de hauts–fonds et de lagunes, seuls deux centres de traitement avaient été clairement identifiés avant cette prospection : à Salakta et à Nabeul, à quoi s’ajoutaient des cuves sous la mosaïque d’une villa à Kelibia. À présent, près de 40 sites, dont une dizaine de première grandeur, ont été recensés sur les côtes tunisiennes montrant des vestiges d’installations liées aux produits de la mer, qu’il s’agisse de cuves de salaison ou de viviers creusés dans les rochers comme à Sidi Daoud pour alimenter en poissons les usines voisines. La carte qui résume ce travail montre une forte concentration de ces activités dans les trois sections de côtes les plus favorables à la pêche : 1- Au Sud de la Tripolitaine, autour de la Bahiret el Biban et de la Mer de Bou Grara ; les sites les plus remarquables sont ceux d’El Mdeina et ceux de Méninx réputé aussi pour son industrie de la pourpre. 2- Dans la zone des hauts-fonds au centre de la Byzacène , les centres majeurs sont à Borj el Hsar où des traces de cuves déchaussées par l’érosion de la falaise s’échelonnent sur près d’un km, à Onga (Iunci), à Thyna, Sidi Mansour et Salakta. 3- Sur la côte nord, au Cap Bon (Sidi Daoud), à Argoub el Bania et à l’île de la Galite.

Pour l’agencement et l’organisation générale des installations de traitement des produits de la pêche, nous disposons à présent de l’exemple de l’usine de Nabeul fouillée ces dernières années par une équipe tuniso-française. Un autre point qu’on peut aussi éclairer grâce à une étude des amphores découvertes sur place et en d’autres lieux parfois très éloignés de ces centres de production, est la commercialisation des produits de la pêche. Les salsamenta et plus encore le garum, étaient des produits d’exportation et de luxe. Ils étaient source de richesse pour les propriétaires d’usines et surtout pour les marchands (negotiatores) qui organisaient leur transport vers les centres de consommation de l’Empire romain. Quant à la pêche elle-même et à ses techniques, les mentions concernant l’Africa sont assez rares dans les textes. Deux d’entre elles méritent d’être soulignées : celle par Strabon de tours d’observation sur le passage des thons dont le Rass Kaboudia à l’entrée de la Petite Syrte, pourrait être un exemple ; celle par le Stadiasme d’îlots « entourés de pieux et de palissades » qui pourrait être une allusion à ces pêcheries fixes en branchages ou en joncs (cherfyas) caractéristiques des bancs de Kerkennah. Une autre spécialité du Golfe de Gabès, selon Pline l’Ancien est la pêche des éponges. Le tarif de Zaraï, en Numidie les mentionne avec le garum et la pourpre pouvant provenir de la Petite Syrte. Une autre documentation abondante mais plus conventionnelle est fournie par les mosaïques africaines dont les motifs représentent très souvent des poissons et qui ornaient les riches demeures. Il y a peut-être plus de réalisme dans les représentations de pêcheurs comme celles du musée de Sousse où l’on voit des

barques figurant les divers types de pêche : à la ligne, la nasse, aux filets et au harpon. Les embarcations et les instruments utilisés par ces professionnels sont bien identifiables et semblables à ceux d'aujourd'hui. Dans cette revue des scènes de pêche une place particulière doit être faite à deux mosaïques du musée du Bardo : l'une découverte à El Alia au sud de Salakta, représente un grand filet halé vers la berge par des personnages avec un attelage de bœufs. À l'arrière-plan de la baie, on voit une grande propriété maritime. L'autre pavement découvert sur les rives du lac de Bizerte montre un paysage marin où s'ébattent baigneurs, pêcheurs et poissons. Une inscription donne le nom de domaine en question : le Fundus Bassianus. Dans les deux cas, l'accent doit être mis sur le fait que la pêche est présentée dans un cadre socio-économique qui est celui du grand domaine.

Pol Trousset

Le fait urbain à la fin de l’époque romaine

Aussi étonnant que cela puisse paraître, l’histoire du fait urbain dans la Tunisie antique reste à écrire. On pourrait objecter que l’on a une relative bonne connaissance de certaines villes de fondation phénicienne ou punique et de leur évolution. Cela est vrai pour Carthage et pour Kerkouane, et à un degré moindre pour Utique. Mais, en réalité que connaît-on des autres villes telles que Hadrumète, Thapsus ou Thabraca ? Cette indigence est encore plus accentuée pour le monde numide. Mis à part l’univers des morts, on ne connaît que très peu de chose pour ne pas dire rien d’archéologique de la ville des vivants ! En effet, à y regarder de près, il est légitime de se demander ce que nous savons au juste de la ville numide ? La réponse est simple : on n’en connaît rien, ou presque rien ! Pourtant, le fait urbain durant l’Antiquité a une longue histoire commencée à la fin du XIIème siècle avant J.-C. et jalonnée de la fondation de plusieurs dizaines, pour ne pas dire plusieurs centaines, d’agglomérations dont plusieurs existent toujours ! Ces fondations ont été, pour l’essentiel, l’œuvre des Phéniciens et des Puniques sur les côtes et celle des Amazigh à l’intérieur des terres. Dans ce domaine, la contribution des Romains est très limitée.

Quand, en 439 après J.-C., Carthage, la prestigieuse patrie d’Hannibal, fondée, aux dires des auteurs anciens, par la princesse phénicienne Elyssa-Didon en 814 avant J.-C., est prise par les Vandales et devient la capitale de leur royaume, c’est une longue page de l’histoire de l’actuelle Tunisie qui est tournée : celle de la période romaine.

Commencée environ six siècles plus tôt, en 146 avant J.-C. plus précisément, pour le tiers nord-est du pays et en 46 avant J.-C. pour le reste, cette période a marqué de manière profonde et durable tant les hommes que le sol. Elle s’est caractérisée notamment par l’introduction de la civilisation gréco-romaine et par la diffusion du modèle de l’équipement urbain à la romaine.

L’urbanisation dans la province Africa : un fait préromain d’une grande ancienneté

Comme l’on sait, le territoire de l’actuelle Tunisie n’a pas attendu le passage sous la domination de Rome pour connaître l’essor du fait urbain et le développement de l’urbanisme. Il est établi depuis longtemps que durant le premier millénaire avant J.-C., ce territoire était l’une des régions autour de la Méditerranée où la sédentarisation a été des plus précoces et où l’occupation du sol a été l’une des plus denses. à la veille de la chute de Carthage, les villes et les villages se comptaient par dizaines,. Leur urbanisme, comme en témoignent les résultats des recherches archéologiques menées au cours des dernières décennies, avait peu à envier à celui des cités qui fleurissaient à la même époque autour de la Méditerranée. Ces recherches ont montré que l’urbanisme en damier n’a pas attendu l’arrivée des Romains pour être introduit en Afrique. Il a été révélé, en effet, qu’il a été adopté aussi bien dans les quartiers de plaine à Carthage que dans la ville numide de Bulla Regia, dans la

région des Grandes Plaines (les campi magni des Anciens). Les fouilles dans le site archéologique de Kerkouane, dans le Cap Bon à une dizaine de kilomètres au nord de Kélibia, ont permis la mise au jour des vestiges d'une ville punique avec toutes ses composantes : remparts, maisons, rues et ruelles, places, etc. Après la domination romaine, ces villes n'ont pas été détruites, à l'exception du cas de Carthage. Elles ont continué d'exister en gardant un tissu urbain foncièrement de type africain que la mise en place progressive d'un équipement monumental à la romaine n'a que peu affecté.

Pour ce qui est du nombre des agglomérations urbaines, il n'a pas augmenté de beaucoup durant la période romaine. Pour l'essentiel, il est resté tel qu'il était à l'époque préromaine. Les villes fondées ou refondées par les nouveaux maîtres du pays sont, en effet, très peu nombreuses. Si, dans l'état actuel des connaissances, aucun nombre précis ne peut être avancé, ce que l'on sait de manière assurée, par contre, c'est qu'il est très infime, ne dépassant pas dans le meilleur des cas la dizaine. Le meilleur exemple est celui de la ville de Carthage, chef-lieu d'une colonie romaine de peuplement, érigée à l'emplacement de la métropole punique après la levée de l'interdit religieux et appelée à devenir la capitale de la province romaine d'Afrique proconsulaire et l'une des plus grandes et des plus brillantes métropoles méditerranéennes rivalisant en éclat et en prestige avec Alexandrie et Antioche. Un autre exemple est aussi digne d'intérêt. Il s'agit de celui de Sufetula (aujourd'hui Sbeïtla, dans le centre-ouest tunisien). Célèbre par son capitole à trois cellae et par son plan urbain orthogonal caractéristique des fondations coloniales romaines, elle a constitué pendant longtemps une énigme pour les chercheurs. Ce n'est que récemment que l'on a su qu'elle a été fondée non pas pour accueillir des colons romains comme on l'a toujours supposé, mais pour servir de cadre de sédentarisation de la fraction encore nomade d'une importante tribu berbère, celle des Musunii, connue à la fois par les sources littéraires et par les textes épigraphiques. Une borne-limite découverte il n'y a pas longtemps a révélé, en effet, que la dénomination officielle de la cité était Sufetula Musuniorum : Sufetula des Musunii, et que le peuplement de la cité était donc composé d'autochtones en voie de romanisation et non pas de colons romains !

Le paysage urbain des villes de la province Africa : un équipement monumental à la romaine

Si, comme on peut en convenir aisément, le rôle de Rome dans l'urbanisation du territoire de l'actuelle Tunisie a été très limité puisque cette urbanisation était déjà largement développée avant la destruction de Carthage et l'annexion du royaume numide, sa contribution dans la transformation du paysage urbain des cités a été d'une très grande ampleur. Qu'on en juge.

En étendant leur domination sur les territoires de la Carthage punique en 146 avant J.-C. et du royaume numide en 46 avant J.-C., les Romains ont introduit un nouveau modèle urbain dont les principales composantes sont constituées par la place du forum considérée comme le cœur de la cité, les monuments de spectacles et de loisirs qui ont connu une grande diffusion, les monuments hydrauliques qui témoignent d'une grande avancée technique et d'une grande maîtrise de la construction, sans oublier les arcs honorifiques ou de triomphe que les

collectivités s'empressaient d'ériger le plus souvent aux entrées de leurs agglomérations pour témoigner de leur allégeance et de leur loyauté envers l'empereur régnant auquel se trouvait associée dans certains cas sa « divine famille ». Tous ces monuments étaient inconnus de l'architecture punique et de l'architecture numide. Leurs vestiges sans nombre et souvent spectaculaires en témoignent de cet apport.

Commençons par les monuments de spectacles (théâtres, amphithéâtres, cirques, stades et odéons) qui ont bénéficié d'une large diffusion et dont la fréquentation a rythmé pendant longtemps la vie quotidienne des habitants. Leurs vestiges, parfois imposants comme ceux de l'amphithéâtre d'El Jem, témoignent des importantes sommes d'argent qui ont été dépensées pour leur construction et leur entretien, sans oublier celles qu'ont dû coûter les différents types de spectacle qu'on y a organisés durant les trois ou quatre siècles de leur utilisation avant d'être désertés par les foules à la suite du triomphe du mode de vie imposé par la nouvelle religion, à savoir le christianisme, dont les propagateurs condamnaient avec virulence tous les spectacles profanes. Un autre type de monuments publics introduit par les Romains dans la province Africa et qui a marqué le paysage urbain et qui a occupé une grande place dans la vie quotidienne des citoyens, notamment ceux appartenant aux couches aisées est celui constitué par les thermes publics qui, en plus de leur fonction principale liée à l'hygiène corporelle, remplissaient aussi les fonctions de salle de sports avec la palestre, ainsi que celle de lieu de rencontre et de convivialité. Ces établissements dont certains tels les thermes d'Antonin à Carthage atteignaient des dimensions démesurées, étaient de gros consommateurs d'eau. Pour satisfaire leurs besoins, la grande maîtrise que les Romains ont acquise en matière d'hydraulique, du captage au stockage en passant par l'acheminement, n'a pas été de trop. Les cités africaines ont toutes profité, à des degrés divers, de ce savoir-faire. Elles ont été dotées, pour le moins, de grandes citernes publiques pour disposer des réserves d'eau nécessaire pour répondre à tous les besoins du mode de vie à la romaine. Très souvent, il était nécessaire pour satisfaire les besoins de recourir au captage d'une source plus ou moins éloignée et d'amener ses eaux jusqu'à destination au prix d'efforts considérables et de prouesses techniques qui forcent l'admiration même des modernes. C'est le cas, par exemple, du complexe hydraulique de Zaghouan-Carthage. Plus grand ensemble du genre dans tout l'Empire romain, il a été réalisé pour acheminer les eaux captées dans les sources du Mont Zaghouan (mons Ziquensis des Anciens) jusqu'à Carthage sur un parcours, en partie souterrain et en partie aérien, long de plus de 120 km !

Quant aux dieux, tant africains que gréco-romains et même orientaux sans oublier le culte rendu aux empereurs ou celui des nombreuses abstractions divinisées, ils n'ont pas été les derniers à bénéficier de cette frénésie édilitaire. Des lieux de culte sous différentes dénominations (templum, cella, capitolium, exedra, etc.) et avec des plans très variés, du classique prostyle tétrastyle au circulaire en passant par le romano-africain, leur ont été érigés dans la plupart des cas aux frais de riches et généreux évergètes, dans cette glorieuse mais coûteuse carrière des honneurs appelée « cursus honorum ». Des sommes incalculables ont été dépensées pour satisfaire cette vanité et pour « tenir » son rang social. Certainement décriée avec raison par la plupart des héritiers de ces dilapidateurs des richesses familiales,

cette pratique qui fait aujourd’hui le bonheur des archéologues modernes qui trouvent dans les vestiges archéologiques de ces libéralités, une matière irremplaçable pour leurs études, a donné lieu à la mise en place dans les cités d’un imposant équipement monumental coûteux à la romaine. Après le triomphe du christianisme et sa proclamation religion de l’Empire, de nombreux édifices ont perdu leur fonction première et ont été soit réaffectés à un autre usage, soit tout simplement désaffectés et que, à partir de la fin du IIIème siècle, le coût de l’entretien des autres a commencé à peser lourdement sur les caisses municipales.

C’est donc un pays où le fait urbain était très ancien, où durant les quatre siècles de la période romaine impériale de riches évergètes et des communautés qui s’enviaient les unes les autres vont doter « leur chère patrie » d’un imposant équipement monumental à la romaine, que les Vandales vont, durant un siècle, en faire leur royaume africain !

Mustapha Khanoussi

La représentation des villes antiques de Tunisie

Depuis les dernières décennies du siècle passé l'image de restitution des villes anciennes a suscité un intérêt grandissant dans le domaine scientifique où elle est apparue en premier lieu puis dans celui de la communication. Outre certains chercheurs, les éditeurs, les médias audio-visuels, les musées, les responsables du patrimoine et un grand nombre d'autres professionnels ont été les acteurs d'un phénomène qui s'est fortement accentué depuis l'apparition des images de synthèse.

Pendant cette période et dans des circonstances diverses, l'occasion m'a été donnée d'aborder la représentation de plusieurs grands sites de Tunisie. Les cas privilégiés furent bien entendu ceux pour lesquels j'ai eu l'occasion de participer directement aux recherches archéologiques et aux travaux de mise en valeur en collaboration avec l'Institut national du Patrimoine de Tunisie : ils ont concerné essentiellement El-Jem (Thysdrus), Haïdra (Ammaedara), Oudhna (Uthina) et Dougga (Thugga). Dans d'autres circonstances, il s'agissait de projets plus ponctuels (réalisation d'un panneau pour le musée de Chemtou) ou de dessins destinés à des ouvrages et des revues de large diffusion.

Dans tous les cas, en abordant ce genre de problème, reste posées certaines questions fondamentales : comment parvenir à reconstruire une image crédible de lieux qui ne nous apparaissent plus qu'à l'état de ruines? Comment arriver à donner des sites une idée synthétique qui puisse être compréhensible par le plus grand nombre de gens? Ceci impose de traiter la question sur le plan méthodologique et d'avoir conscience de l'intérêt et des limites des solutions proposées. Pour le chercheur, il s'agit d'élaborer un « modèle théorique » du site et pour les responsables du patrimoine (musées et agences) de proposer au public un moyen d'accès efficace à la connaissance du patrimoine monumental antique.

Le problème est moins de savoir aujourd'hui s'il faut faire de telles images que comment les réaliser. Il s'agit pour le spécialiste de trouver des solutions dont il connaît les points forts et les points faibles et qui expriment le plus clairement possible l'idée qu'il peut se donner d'un site en fonction de l'évolution de la réflexion scientifique.

Le mot resituer veut dire « rendre » ce qui signifie, dans notre domaine, redonner l'idée d'un site ancien par l'image. Mais l'entreprise n'a de véritable intérêt que si elle impose un effort de réflexion et de proposition fondé sur une méthode éprouvée. Il s'agit de reconstruire la structure à laquelle se rattachera le sens et donc de travailler dans le domaine du langage sans établir de séparation entre les différentes formes de celui-ci (langage verbal, langage visuel...). Le but est d'élaborer une image qui, malgré sa part d'hypothèse, sera plus satisfaisante que celle dont nous nous contentons par habitude. Le caractère pauvre et imparfait de l'image que nous avons en tête apparaît clairement quand on tente de dessiner un site de mémoire et même une ville actuelle parfaitement connue.

La restitution n’est en aucun cas une invention, mais au contraire le fruit d’une réflexion logique qui a ses règles et ses limites. Par exemple on ne peut pas envisager de restituer l’image d’ensemble de toutes les villes mais seulement tenter de le faire quand nous disposons des cinq éléments suivants dits « déterminants ». Il faut avoir une connaissance suffisante de la topographie et du paysage (ancien) du site, de la forme et les dimensions du contour de la ville, du principe général de la trame urbaine, de la forme des grands édifices publics, de la position de tous ces éléments les uns par rapport aux autres.

L’image de restitution est ainsi esquissée dans une certaine mesure de la même manière que le portrait robot d’un individu pour lequel il importe de cerner le contour du visage la forme du nez et de la bouche et les détails caractéristiques dont nous avons le témoignage. Cependant le problème ne s’arrête pas là car il faut tenter de compléter l’image pour redonner du site une vision d’ensemble qui ait une chance de se rapprocher assez de l’image qu’il nous aurait donnée si nous avions pu le voir. Nous savons que parvenir pleinement à ce but est impossible car de très grandes parties des villes antiques sont inaccessibles pour longtemps ou même définitivement détruites. La seule satisfaction que nous puissions avoir est l’assurance que l’image proposée ressemble pour l’essentiel à l’image perdue (celle de la ville à une époque donnée).

Ainsi, l’image de restitution comprend trois composantes : la première fondée sur les vestiges subsistants, la seconde reconstituée à partir des éléments épars connus (fragments et documents), la troisième complétée par hypothèse sur la base d’une étude comparative. C’est cette dernière qui pose le plus de problèmes, mais c’est aussi celle qui est la plus intéressante à réaliser. Cependant, si aucune image ne peut être considérée comme définitive, il faut au moins qu’elle soit l’aboutissement d’un raisonnement logique.

Lorsque l’image d’ensemble d’une ville est impossible nous devons nous contenter d’une image partielle (cas de Dougga ou de Bulla Regia). Parfois on peut seulement tenter de donner une idée de la ville vue de très loin et dans un vaste paysage (seule solution qui serait éventuellement envisageable pour Hadrumète).

La restitution des grands édifices de spectacle (théâtres, amphithéâtres, cirques) au sein d’une image d’ensemble est celle qui pose le moins de problèmes car ces monuments sont fortement typés et en général assez bien conservés (cas d’El-jem, Dougga, Chemtou). La restitution des grands thermes est possible également car on en connaît bien le plan et l’étude comparative permet d’examiner de nombreux exemples parallèles (cas de Dougga, Carthage, Bulla Regia, Sbeitla, Mactar). Le forum peut poser des problèmes plus délicats quand ne sont pas assez bien connus ses édifices périphériques : la basilique était elle en extrémité (comme à Carthage) ou entre deux places (comme à Chemtou). Existait-il un seul temple ou trois ou encore un temple principal entouré de sanctuaires plus petits?

La texture du tissu urbain ne peut être représentée que de manière symbolique en s’inspirant de l’aspect des maisons connues. Ici encore, rien ne peut être fait de façon mécanique, tout est affaire de réflexion car l’image doit être vraisemblable : toutes les maisons ne devaient

pas avoir les mêmes dimensions ni la même splendeur.

Dans le cas où le tracé de la ville est irrégulier il faut réfléchir à la manière de traiter le problème. Dans le cas de Thysdrus, le centre aux rues irrégulières n'a été esquissé qu'à l'arrière plan. Dans celui de Dougga n'est représentée que la partie de la ville pour laquelle le tracé des rues est connu (il est figuré au premier plan) ou du moins discernable d'après le relevé topographique (il est esquissé à l'arrière plan). Bref, si aucune image ne peut être considérée comme définitive, il faut au moins qu'elle corresponde à l'aboutissement d'un travail de réflexion et de proposition. L'image propose seulement de représenter ce qui aurait le plus de chances d'être vrai. Elle est donc perfectible et de plusieurs manières: soit par l'approfondissement de la discussion scientifique, soit par la réalisation de nouvelles découvertes mais la restitution gardera un caractère approximatif en ce qui concerne les parties qui ont été complétées par hypothèse.

La restitution a pour but de donner une idée d'ensemble qui vise à représenter la ville en fonction de choix essentiels qui sont faits lors d'une phase d'élaboration décisive, celle de l'esquisse. En effet, c'est à ce stade et après avoir pris connaissance de l'ensemble des données (relevés, publications informations diverses) qu'est recherchée la meilleure solution au problème de représentation qui se pose. Ceci consiste à mettre hors champ ce qui n'est pas représentable, à l'arrière plan ce qui est moins bien connu et au premier plan ce qui a le plus de pertinence en fonction de l'axe du discours tenu.

L'esquisse qui précède la réalisation de l'image définitive exprime des intentions fortes et claires. Elle doit montrer avec évidence ce qui caractérise le mieux ce dont on parle. Elle doit faire ressortir la « personnalité » de la ville : est-elle dans un cadre montagneux, au bord d'un fleuve, au bord de la mer, dans le désert... Il faut que l'image dise l'essentiel en une seule fois et qu'elle exprime le plus de choses possibles. Ce discours en image exprime les idées fortes que l'on veut que tout observateur retienne.

Le choix du point d'observation (orientation, altitude), l'angle de vue, le cadrage, tout est décidé au niveau de l'esquisse et il en est de même pour les vues rapprochées (quartier ou monument) qui peuvent permettre de traiter successivement les parties les mieux connues de la cité. On procède ainsi par séquence en allant du général au particulier jusqu'au niveau du sol pour redonner les impressions visuelles que pouvait avoir un utilisateur des monuments.

De nombreuses questions restent posées auxquelles on ne peut donner de réponses autres que théoriques: l'ensemble de la surface était-elle densément occupée, comment rendre compte des monuments qui durent exister (thermes secondaires) et qui n'ont pas été retrouvés, selon quelles règles ? Ici, les études comparatives ne peuvent donner que des indications très approximatives.

Pourtant voici ce dont nous devons nous contenter pour longtemps : proposer des modèles, les critiquer, les perfectionner, dans cette quête inassouvie d'images capables de nous donner une idée d'ensemble des réalités complexes que nous tentons de cerner et la rendre accessible

au public le plus large.

Jean-Claude Golvin

L’architecture monumentale

Pour avoir une vue d’ensemble sur les édifices publics, il convient de choisir comme point d’observation la période qui s’étend depuis l’avènement de l’empereur Hadrien (117 après J.-C.) jusqu’à la mort de Caracalla (217). C’est en effet au cours de ce siècle que les villes de la partie de la province de l’Afrique proconsulaire qui correspond à l’actuel territoire de la Tunisie ont connu leur plus grand développement. Les raisons en sont multiples et nous ne saurions les rappeler toutes. Signalons seulement que ces années sont celles de l’essor économique de la région, qui devance désormais dans l’Occident romain les provinces hispaniques et gauloises : la diversification de la production agricole et l’augmentation des secteurs cultivés entraînent non seulement un enrichissement spectaculaire d’un grand nombre de propriétaires, mais aussi une augmentation sensible de la population. Dans le même temps se multiplient les promotions des cités au rang de municipes ou de colonies honoraires, ce qui suscite une véritable émulation entre les communautés urbaines, désormais soucieuses de se doter de tous les signes de leur nouvelle dignité juridique et civique. Et l’on sait grâce aux inscriptions que les notables contribuèrent alors activement par des actes d’évergétisme qui purent revêtir des formes diverses, mais qui concernèrent au premier chef les constructions publiques, cultuelles ou civiles, à la constitution d’un ample patrimoine. Le grand intérêt de cette floraison monumentale consiste en ceci que, si elle suit dans ses grandes lignes les modèles italiques, elle témoigne aussi de la persistance de traditions locales, dont le bilinguisme de certaines dédicaces officielles, comme celle du temple tétrastyle d’Althiburos par exemple, garde la trace.

En commençant comme il se doit par le centre monumental, nous rencontrons d’abord le forum et ses annexes religieuses. Parmi celles-ci, les temples de Jupiter capitolin sont caractéristiques d’une volonté d’intégration à la communauté romaine, et ce n’est pas la moindre des singularités de la région que de s’être dotée à l’époque antonine de ce type de sanctuaire qui, dans les autres provinces occidentales, tend désormais à être supplanté par les édifices consacrés au culte des empereurs. Ce phénomène trouve sa raison d’être dans l’assimilation du souverain à Jupiter lui-même, qui est acquise depuis le règne de Domitien, à la fin du Ier siècle. Datent du IIème siècle les capitolia de Ammaedara, Mopht(…), Gightis, Sufetula, Thuburbo Maius ; cette série reprend le schéma classique de l’insertion du temple dans l’écrin des portiques de la place dont il occupe le centre ou s’adosse à la clôture de l’un de ses petits côtés ; il peut aussi, comme à Thuburbo Maius se situer en saillie vers l’extérieur par rapport à l’espace du forum. à Althiburos, le capitole construit sous le règne de Commode déroge à cette règle puisqu’il est séparé du forum par une rue et suit un axe légèrement divergent de la place publique. à Thugga, sa position transversale par rapport au forum lui-même et à la place dite de la rose des vents s’explique sans doute en partie par la nécessité de ménager une vue élargie depuis le sommet du podium, et confirme plus nettement qu’ailleurs, quoi qu’on en ait pu dire, la centralité du culte au sein de l’espace urbain. Le capitole de Mactaris, dont on sait qu’il a été construit en 169, n’est pas encore

localisé topographiquement. La plupart de ces temples sont des édifices prostyles élevés sur un haut podium auquel on accède par un escalier frontal. Le capitole de Sufetula (s'il s'agit bien d'un temple de la triade capitoline, ce qui a été récemment mis en doute) présente quant à lui une structure particulière, unique en Tunisie, puisqu'il est composé de trois temples distincts qui occupent toute la largeur de l'espace défini par les portiques du forum ; ce sont des pseudopériptères dont seul celui du centre possède le long des murs de sa cella de véritables colonnes engagées, les deux autres étant seulement pourvus de pilastres adossés. Les sanctuaires qui sont dédiés à des divinités souvent issues d'entités religieuses habillées au moins nominalement à la romaine s'inscrivent le plus souvent dans un enclos sacré dont ils dominent l'axe principal ; mentionnons seulement, comme particulièrement remarquables, celui de Caelestis à Thugga qui, dédié sous Alexandre Sévère, s'insère dans un péribole semi-circulaire et présente de surcroît le schéma, rare en Afrique, d'un périptère hexastyle, et celui, toujours à Thugga, de Minerve, construit par une prêtresse du culte impérial sous le règne d'Antonin le Pieux : il n'est pas seulement hors de l'espace circonscrit par les portiques, mais au-dessus, et son podium s'avère aussi haut que celui des colonnades de la place ; la domination et la mise à distance, évidemment destinées à exprimer une véritable transcendance, revêtent là une forme exceptionnelle.

Les édifices civils, basiliques et curies, restent difficiles à retrouver sur la plupart des sites, bien que leur présence ne fasse guère de doute, en raison de leur rôle dans le fonctionnement des institutions municipales. Mais la curie étant elle-même « inaugurée » comme un templum et prenant de ce fait souvent la forme d'un édifice cultuel, il est parfois difficile de la distinguer de ces derniers : à Thuburbo Maius, Gightis, Thugga, Althiburos, Segermes ou Belalis Maior les recherches de J.- Ch. Balty ont à titre d'hypothèse proposé des salles précédées de colonnes sur le schéma de celle de Lepcis Magna, ou, le plus souvent, directement ouvertes sur le forum, qui présentent effectivement des caractères identifiants comme la trace de sièges ou de gradins répartis le long des murs, suggérée par la disposition du tapis de sol en marbre ou en mosaïque. La basilique de Bulla Regia, qui fait face au capitole sur le petit côté oriental du forum, semble avoir comporté initialement une seule abside au sud ; c'est seulement au IIIème siècle que, sans doute sous l'influence du modèle de la grande basilique sévérienne de Lepcis Magna, elle fut dotée d'une seconde abside au nord. L'édifice le plus imposant dans cette catégorie est évidemment la basilique du forum de la haute ville à Carthage, construite au cours du troisième quart du IIème siècle, dont nous avons retrouvé le plan et restitué l'élévation : située elle aussi selon toute vraisemblance face à un énorme capitole aujourd'hui disparu, elle couvrait un espace plus vaste que celle de Lepcis ; l'une de ses nefs latérales reposait sur les fameuses « absides de Beulé », s'assimilant ainsi à une véritable porticus pensilis, et son ordre intérieur était constitué de deux colonnades superposées en marbres grecs et orientaux.

Pour les édifices de spectacle, et d'abord les théâtres, éléments essentiels de l'équipement urbain depuis l'époque augustéenne, il faut convenir que la plupart de ceux, au nombre d'une cinquantaine, qui ont été recensés par J.-Cl. Lachaux, n'ont laissé que peu de vestiges, plusieurs, là encore, n'étant connus que par l'épigraphie. Il est remarquable que leur

édification se place en général aux deuxième ou troisième siècles, à l'exception peut-être de celui de Cillium, attribuable à l'époque flavienne. Il est vrai que parfois ces monuments ne nous sont pas connus sous leur forme originelle, et que nous n'en saisissons que la version amplifiée ou refaite pendant la période antonine. Les exemples les plus remarquables sont ceux de Carthage, de Thugga, de Bulla Regia, et d'Althiburos ; le plus vaste était celui de la capitale, avec un diamètre de cavea supérieur à 100 m ; la série de dimensions moyennes, 60 m ou moins, est la mieux représentée. Ces théâtres s'appuient souvent, pour la conque de leurs gradins, en totalité ou partiellement, sur des pentes naturelles ; celui de Bulla Regia est l'un des seuls à reposer sur des arcades en grand appareil, selon la tradition architecturale occidentale. Leur bâtiment de scène, quand il est restituable, apparaît fort riche : citons celui de Thugga, qui comportait 32 colonnes sur deux niveaux, avec une niche semi-circulaire centrale. Les amphithéâtres, quant à eux, bien représentés dans le patrimoine tunisien, ont laissé des vestiges imposants ; si celui de Carthage, dont la phase initiale, julio-claudienne, postulée par J.-Cl. Golvin, a été récemment contestée par D. L. Baumgardner, est bien ruiné, celui de Thysdrus compte parmi les monuments les plus célèbres de l'ensemble du monde romain. Il est le seul, parmi les héritiers provinciaux du Colisée de Rome, à présenter comme lui sur sa façade externe trois niveaux d'arcades surmontés d'un attique, et ses ambulacres internes sont étonnamment conservés. Mais les communautés plus modestes ont longtemps utilisé dans la Proconsulaire un système ingénieux mais moins spectaculaire, celui dit des remblais compartimentés, comme à Sufetula, Uthina, Acholla, Thuburbo Maius, l'exemple le plus remarquable étant celui du second état du petit amphithéâtre de Thysdrus. Les cirques ou hippodromes sont en général construits à la limite des villes en raison de leur étendue, et utilisent volontiers une dépression du terrain, comme à Sousse et à Thugga ; ils sont en Tunisie plus ou moins monumentalisés. Celui de Carthage, toutefois, inscrit dans le carroyage urbain, semble avoir possédé un portique au sommet de sa cavea.

Il faudrait, pour que cette brève évocation fût complète, dire un mot des édifices thermaux qui ont occupé, dans les principales villes, un espace considérable ; en fait les balnea ou les thermae sont, dans cette partie de la Proconsulaire, plus fréquents que dans aucune autre zone des provinces occidentales. Le type dit « impérial » se recommande par son ampleur et son ordonnance symétrique et développe la séquence canonique des salles froides, tièdes et chaudes, avec une vaste piscine (natatio). Carthage dut attendre la mise en service de l'aqueduc de Zaghouan, sous le règne d'Hadrien, pour envisager la construction du vaste édifice connu sous le nom de Thermes d'Antonin. Mais la réalisation, qui occupe quatre îlots urbains en bord de mer, se caractérise par l'importance d'un sous-sol où les aménagements techniques n'empêchaient pas l'accès du public, et une disposition en demi-couronne pour les salles disposées autour du caldarium. Si les thermes de Mactaris sont également imposants et relèvent du même schéma impérial, la plupart des autres villes, en dépit de l'émulation qui s'est rapidement établie entre les communautés dès la seconde moitié du Ier siècle pour la mise en place de constructions thermales, se contentent de formules plus modestes, semi-symétriques, comme les « grands thermes » de Thysdrus, les « thermes Memmiens » de Bulla Regia, ou ceux de Gightis. Les plans dits circulaires ou semi-circulaires constituent en Proconsulaire une variante originale de ces schémas semi-

symétriques, bien attestée par exemple à Thaenae.

Pierre Gros

L’architecture domestique antique en Tunisie

L’époque punique

Nos principales données sur l’architecture domestique punique proviennent en grande partie de Carthage et de Kerkouane. Dans la première ville deux quartiers d’habitation ont été mis au jour : le quartier Magon qui est datable du Vème au IIème siècle avant J.-C. et celui de Byrsa qui remonte au IIème siècle avant J.-C. Les fouilles réalisées par une équipe allemande dans le premier quartier ont montré l’évolution et la vitalité de l’architecture domestique punique. En effet, les maisons modestes du Vème siècle ont été refaites et agrandies au IIIème siècle pour atteindre les 1000 m². Ces habitations sont organisées autour d’un péristyle qui représente la principale source d’aération et d’éclairage. En revanche, le quartier punique de Byrsa nous lègue des informations précieuses sur l’habitat punique peu de temps avant la destruction de Carthage. Les cinq îlots qui ont été découverts renferment des maisons modestes construites dans des parcelles mesurant 75 m² chacune. Le plan est simple : un couloir long et étroit mène à une cour sans portique. La disposition de ces deux éléments est généralement en chicane afin de préserver l’intimité de la maisonnée. Autour de cet espace à ciel ouvert s’ordonnent les différentes pièces. On arrive souvent à reconnaître la salle de réception qui se distingue par ses grandes dimensions et la salle d’eau dont le sol est couvert par un enduit hydraulique. En dehors de Carthage, les fouilles effectuées à Kerkouane à partir du milieu du XXème siècle nous ont permis, grâce à l’excellent état de conservation d’une quarantaine de maisons mises au jour, de connaître avec précision les différentes composantes de l’habitat punique. Comme celles de Carthage, les demeures puniques de Kerkouane s’ordonnent, soit autour d’une cour simple, soit autour d’un péristyle dont les auvents sont supportés par des colonnes ou des pilastres. L’entrée se fait à partir d’un couloir ou d’un vestibule qui s’ouvre sur la rue et qui représente par conséquent un point de passage entre l’espace public (la rue) et la sphère privée. à l’intérieur, la majorité des pièces s’ouvrent sur le patio par des portes et des fenêtres afin d’être aérées et éclairées. Toutefois, la plupart des habitations renferment des dépendances sombres qui semblent avoir été des chambres à coucher. La salle d’apparat représente elle aussi une constante dans l’architecture domestique de Kerkouane. Elle se distingue aussi bien par ses dimensions importantes que par son architecture et sa décoration soignée. Outre ces structures d’habitation et d’accueil, Kerkouane nous a révélé des renseignements inestimables sur les locaux de service et d’hygiène. En effet, de nombreuses cuisines ont été identifiées dont certaines ont conservé les traces des braseros et des fours à pain. Ce sont des espaces réduits et souvent situés à proximité de la salle d’eau. Cette dernière est omniprésente et représente jusqu’à nos jours la marque distinctive de l’architecture domestique de la ville. En effet, la quasi-totalité des maisons en sont pourvues. La salle d’eau est composée souvent d’un vestiaire de très petites dimensions, d’une baignoire et d’autres éléments à savoir les éviers et les vasques. La dernière composante qui demeure jusqu’à nos jours un sujet de litige est l’escalier. En effet, des départs d’escaliers ont été repérés dans la majorité des habitations, soit dans la cour soit

dans le couloir. Étant donné la disparition des superstructures, il est difficile de savoir si ces escaliers menaient à des chambres hautes ou à des terrasses. Enfin, il est important de signaler que l'alimentation en eau des maisons puniques diffère d'une ville à une autre. Alors que les habitants de Kerkouane se sont contentés de l'exploitation de la nappe phréatique très proche de la surface en creusant les puits d'eau douce, les Carthaginois ont utilisé toutes les ressources disponibles en aménageant les fontaines publiques, les puits et les citernes afin de récupérer les eaux pluviales.

L'époque romaine

Toute étude relative à l'architecture domestique se heurte à deux limites majeures. La première est d'ordre social puisque toutes les maisons romaines qui ont été découvertes dans les divers sites antiques de la Tunisie appartiennent à la catégorie la plus riche, celle de la classe dirigeante. Le deuxième obstacle est d'ordre chronologique car nous ne savons presque rien sur l'habitat au cours de la période du changement d'ère. à vrai dire la quasi-totalité des maisons qui ont été découvertes remontaient au Ier siècle après J.-C.

La disposition générale de la domus de la bourgeoisie romano-africaine est presque la même dans toutes les maisons fouillées, même si quelques différences peuvent être relevées et qui sont relatives à la configuration du terrain, la superficie du lot acquis ou encore au goût du propriétaire. L'élément principal autour duquel se développent toutes les composantes de la domus est le péristyle. Caractéristique de la maison noble, ce dernier est devenu un symbole de prestige et de pouvoir à travers lequel le dominus exprime sa richesse et sa générosité. Les études récentes ont montré que l'aire découverte du péristyle dans la moitié des maisons romaines de Tunisie était un espace clos. Ceci prouve qu'il ne joue plus son rôle originel de circulation ; il est devenu plutôt un espace d'agrément et de représentation (la différence de niveau entre les portiques et l'aire découverte atteint 65 cm dans la maison du Triomphe de Neptune à Acholla et 75 cm dans la maison de la Sollertiana Domus à Thysdrus). Les galeries du péristyle étaient entourées de pièces à vocations différentes (secteur de représentation, secteur d'habitation, secteur de service). Parmi ces pièces, les œci-triclinia se distinguent aussi bien par leur architecture et l'ampleur de leurs proportions que par la richesse de leur décor. Il s'agit de pièces d'accueil et de représentation dans lesquelles le maître de la domus recevait gracieusement ses hôtes. Ces salles d'apparat s'ouvrent souvent sur le péristyle par une entrée tripartie. La baie centrale fait face au bassin aménagé dans la cour. Les salles de réception les mieux attestées sont de forme quadrangulaire. Mais quand il s'agit de l'habitat des classes dirigeantes, ces lieux raffinés prennent parfois des formes architecturales différentes et compliquées. Leur opulence est parfois accentuée par des aménagements internes notamment des colonnes ou des pilastres. à Thysdrus les salons à colonnade intérieure semblent avoir été particulièrement appréciés. On les rencontre dans la maison des Dauphins, dans celle des Mois et dans celle du Terrain Hadj Ferjani Kacem. Ce sont d'après les précisions de Vitruve des oeci corinthiens qui se caractérisent par l'aménagement d'une colonnade intérieure tout en laissant un couloir de circulation pour les domestiques chargés de servir les hôtes du dominus. D'autres formes d'œci-triclinia attirent

l’attention par leur architecture compliquée tel que celui de la maison d’Africa à Thysdrus et celui de la maison des Masques à Hadrumetum.

Si ces lieux d’accueil et de représentation sont conçus pour être vus depuis le péristyle, il n’en est pas de même pour les cubicula qui sont considérés comme des endroits de repos et d’intimité. En tant que loca propria les chambres à coucher sont interdites à toute personne étrangère. En effet, dans ses Métamorphoses, dans son Apologie ou encore dans ses Florides, Apulée évoque à plusieurs reprises les cubicula comme des lieux intimes et très réservés. Les observations faites sur les maisons romaines de Tunisie prouvent cette volonté d’y faire un lieu d’exclusion. Le cubiculum occupe souvent une situation retirée. Dans les maisons les plus spacieuses, les cubicula sont insérés dans un appartement secondaire où ils se développent autour d’un péristyle secondaire. Dans la maison du Triomphe de Neptune à Acholla qui est datable du IIème siècle après J.-C. les six chambres à coucher ont été regroupées dans deux appartements privés situés de part et d’autre d’un œcus corinthien. Les chambres à coucher peuvent être disposées sur l’une des galeries du péristyle par l’intermédiaire d’une antichambre qui contrôle l’accès aux cubicula. L’exemple de la Sollertiana domus est très révélateur à cet égard. Les deux cubicula ont été disposés de part et d’autre d’une antichambre qui, au-delà de son rôle de distribution, contrôle l’accès aux chambres depuis le portique ouest du péristyle.

Outre ces pièces d’accueil et d’habitation, la maison romano-africaine renferme des espaces de services tels que les cuisines, les celliers, les latrines et les remises de chars et des structures économiques (les installations artisanales et les boutiques). Quant à l’alimentation en eau, les eaux pluviales et l’exploitation de la nappe phréatique demeurent les principales sources d’approvisionnement. Toutefois, certaines domus semblent avoir bénéficié de l’eau courante comme c’est le cas de la maison de Lucius Verus à Thysdrus.

Samir Guizani

Recherches sur l’entrepôt antique d’Hergla

Le bourg d’Hergla se trouve à 30 km au nord de Sousse, au fond du Golfe d’Hammamet. Son nom actuel s’est formé par contraction à partir de la dénomination antique Horrea Caelia, une station citée à plusieurs reprises dans l’Itinéraire d’Antonin, qui nous apprend qu’il s’agissait d’un vicus. Le toponyme antique suggère que le site se trouvait sur un domaine des Caelii, une famille dont la présence en Afrique est attestée.

L’entrepôt fut identifié en 1969, à la suite de pluies torrentielles ; l’état tunisien acheta alors le terrain et l’I.N.P. fit dégager une grande partie du bâtiment. Depuis, ce dernier a fait l’objet de sondages, réalisés en 1998, et de deux campagnes de fouille menées en 2010 et 2012 dans le cadre d’un programme tuniso-français auquel participent l’Institut National du Patrimoine, le Centre Camille Jullian, l’A.N.R. « Entrepôts et systèmes de stockage dans le monde antique ». Les objectifs de ces travaux, dont on présente ici les premiers résultats, sont de mieux connaître l’organisation, les fonctions et l’histoire de l’édifice, mais également d’assurer sa conservation et sa valorisation.

Analyse stratigraphique et étude des techniques de construction ont permis d’établir que le bâtiment dans son état actuel est pour l’essentiel le résultat d’un programme de construction unitaire, qui frappe par l’ampleur des moyens mis en œuvre. La diversité des solutions adoptées pour réaliser les élévations pourrait dans certains cas correspondre à des moments différents de la réalisation du même chantier, mais d’autres choix semblent répondre à la volonté de créer des conditions hygrométriques et/ou de température variant vraisemblablement avec la nature des produits conservés.

Le plan du bâtiment est maintenant complet, seule la cour centrale demeurant pour une grande part inexplorée. C’est autour de cette cour que se disposent les corps de bâtiment qui dessinent les quatre côtés d’un rectangle mesurant 59 m sur 69. Au sein du bâti se distinguent nettement trois secteurs différents. Le plus important, en occupant entièrement deux ailes de l’édifice et partiellement les deux autres, couvre 85 % de la superficie bâtie. On y dénombre deux corridors couverts et 43 salles, longues et étroites, desservies normalement chacune par une baie ouvrant sur la cour centrale. Les passages 1 et 38 donnaient accès à la cour, mais on a eu soin, dans le cas de l’aile ouest, de loger l’entrée des salles 51 à 54 dans le corridor 50, qui les maintenait donc à l’écart de l’espace de circulation. Les passages étaient par ailleurs dotés de portes à double battant: la volonté de contrôler l’accès à ces salles, qui devraient avoir été destinées au stockage, est évidente, de même que celle de faciliter la circulation des charrois, la largeur des passages étant confortable.

Les secteurs sud-ouest (salles 39, 40, 67 et 68) et sud-est (salles 21 à 26) se distinguent tant par la forme en plan des salles que par le fait qu’ils communiquent directement avec l’extérieur. Dans le premier, la salle 39 b était dotée d’un pavement en mosaïque et c’est

vraisemblablement là qu'était exposé un bas-relief en stuc auquel appartiennent deux têtes identifiées à Liber et Libera. Sachant qu'une tête de Cérès avait été recueillie dans ce secteur du bâtiment en 1969, il convient de rapprocher les découvertes, les trois divinités étant souvent associées et invoquées comme protectrices de l'agriculture. Ces découvertes confèrent un caractère religieux au secteur sud-ouest.

Le secteur sud-est communiquait avec l'extérieur par le biais d'une baie placée dans l'axe de la salle 21 ; une galerie desservait les six salles concernées et accueillait apparemment un escalier conduisant à l'étage établi au-dessus des salles 21 à 23. Le rez-de-chaussée de ces dernières était réservé à des activités de production, tandis que, à l'étage, où les sols ont été revêtus de mosaïques et les murs d'enduits peints, devaient être installés des bureaux et/ou le logement du gardien des horrea. Les salles 24 à 26, qui sont plus larges et moins profondes que les salles destinées au stockage, ont été subdivisées par une cloison, dans laquelle était aménagée une porte. Un tel agencement, associé au fait que l'on se trouve dans un secteur ouvert vers l'extérieur, évoque une activité commerciale.

Bas-relief et mosaïques datent du IIème siècle, mais nous n'avons pas encore la certitude qu'ils ont été introduits au cours de la campagne de construction, celle-ci n'ayant pu encore être datée exactement. Peu après, un événement, dont la nature n'a pas encore été déterminée, se traduit par une ruine partielle du bâtiment, suivie par quelques réparations, puis une réutilisation des locaux qui semblent perdre, pour le moins en partie, leur destination première. Le troisième épisode, dont les traces apparaissent dans la stratification, correspond à la ruine de l'édifice. Celui-ci fait ensuite l'objet de récupérations portant sur les matériaux employés dans la construction, avant d'être totalement enseveli.

Françoise Villedieu

Les carrières impériales de marbre numidique (marmor numidicum) de Chimtou

Considéré par Pline l'Ancien comme l'une des deux uniques ressources notables produites par la Numidie :

« Nec praeter marmoris Numidici ferarumque prouentum aliud insigne ei. » affirme, en effet, le Naturaliste.

« En dehors du marbre numidique et des fauves, celle-ci (la Numidie) ne produit rien de notable. », commencé à être exploité sous le règne du roi de Numidie Micipsa (148-118 avant J.-C.), les sources littéraires nous apprennent que le marmor numidicum fut utilisé à Rome vers le milieu du IIème siècle avant J.-C. dans la décoration des pavimenta poenica (Fest.-Paul, 348 P.-L. : « Pavimenta Poenica marmore Numidico constrata…»). Son utilisation par Marcus Emilius Lepidus, consul de l'année 78 avant J.-C., pour faire faire les seuils de sa demeure patricienne qui était réputée être la plus somptueuse de son temps suscita une vague de réprobation populaire pour cet étalage de luxus comme le rapporte Pline l'Ancien : « Marcus Lepidus Q. Catuli in consulatu conlega primus omnium limina ex Numidico marmore in domo posuit magna reprensione, is fuit consul anno urbis DCLXXVI. Hoc primum inuecti Numidici marmoris uestigium inuenio, non in columnis tamen crustisue, ut supra Carystii, sed in masa ac uilissimo liminum usu. ». Quelques décennies plus tard, la plèbe romaine, nous apprend Suétone, fit ériger sur le forum, à l'endroit où fut incinérée la dépouille de Jules César, une colonne de vingt pieds (environ 6 m) de hauteur à la mémoire du dictateur assassiné : « …Plus tard, elle (la plèbe) fit dresser sur le forum une colonne massive de vingt pieds environ, en marbre de Numidie, avec l'inscription : Parenti Patriae « Au Père de la Patrie » (Postea solidam columnam prope uiginti pedum lapidis Numidici in foro statuit <in>scripsitque « Parenti Patriae »). Et il ajoute : « L'usage se conserva longtemps d'offrir des sacrifices au pied de cette colonne, d'y former des vœux et d'y régler certains différends en jurant par le nom de César ».

De nombreuses autres mentions de ce matériau se trouvent chez les auteurs anciens de Martial à Stace en passant, par exemple, par Pausanias qui nous apprend que l'empereur Hadrien a fait don à la ville d'Athènes de 100 colonnes de marbre numidique pour orner son gymnase.

Un usage décrié : la profusion des marbres dans la décoration des demeures

La vogue du marbre numidique ne s'est pas limitée à son usage sous forme de colonnes ou de pilastres dans la décoration architectonique des édifices comme, par exemple, dans le Panthéon à Rome. Elle s'est étendue à la décoration tant pavimentale que pariétale. Un nombre incalculable de monuments ont eu leurs sols recouverts de pavements en opus sectile

et leurs murs revêtus de placage de marbres de différentes couleurs parmi lesquels le marbre numidique occupait une place de choix. C'était l'époque de la grande diffusion de la mode de la décoration en opus sectile dans les demeures patriciennes et dans celles des nouveaux parvenus. Le stoïcien Sénèque qui était témoin de cette vogue s'en est fait l'écho dans ses Lettres à Lucilius :

Pauper sibi uidetur ac sordidus …. Nisi Alexandrina marmora Numidicis crustis distincta sunt……

« On se regarde comme pauvre et crasseux,…… si les marbres d'Alexandrie ne s'incrustent, pour un effet de contraste, dans ceux de Numidie….. ».

Cette mode fut introduite à Rome dans les années 60 avant J.-C., par Marmurra, un ami de Jules César, qui a été le premier à décorer les murs de sa demeure de revêtements en panneaux de marbre comme le rapporte Pline l'Ancien :

Primus Romae parietes crusta marmoris poeruisse totos domus suae in Caelio monte Cornelius Nepos tradit Marmurram……

Ce produit de luxe, cher de prix, a été à l'origine de l'invention d'un type de céramique romaine, fait qui a été peu souligné par les spécialistes.

Une imitation du marbre numidique en céramique : la céramique sigillée marbrée

Ce type de céramique est celui auquel les spécialistes ont donné le nom en français de « céramique sigillée marbrée » et en italien celui de « ceramica sigillata marmorizzata ». Il a été fabriqué exclusivement par les potiers de la Graufesenque, dans le sud de la Gaule, de 40 à 80 après J.-C. Sa couleur jaune or veinée de rouge virant vers le rose rappelle fortement la couleur caractéristique du marbre numidique et qui a fait sa renommée. Cette ressemblance qui frise la reproduction fidèle n'était pas, à notre avis, le fruit du hasard. Selon nous, les potiers de ce centre ont inventé ce type de céramique dans le seul but d'imiter une vaisselle en marbre numidique et de satisfaire une demande de clients qui n'avaient pas les moyens de s'offrir la vaisselle originale. Il s'est agit donc, et pour employer un concept moderne, de la production et de la commercialisation d'un produit d'imitation et de substitution.

Les carrières de marbre numidique : une propriété des empereurs romains

Ce matériau tant prisé était extrait de carrières qui ont été identifiées au lieu-dit Chimtou , dans le nord-ouest de la Tunisie, là où fut déduite, sous Auguste, la colonia Iulia Augusta Numidica Simitthus qui succéda à une ville numide dont la fondation remonte à la fin du VIème siècle avant J.-C. au plus tard comme l'ont révélé les fouilles tuniso-allemandes. Les carrières ont été ouvertes dans les trois collines au pied desquelles a été fondée la ville. Contrairement à ce que l'on a toujours supposé, cette fondation n'a pas été motivée par l'existence des collines de marbre jaune à cet endroit. Celles-ci n'ont commencé à être

exploitées que plus de quatre siècles après la naissance de l'agglomération dont les monuments ont été construits pendant toute cette période exclusivement avec du calcaire noir de Aïn Ksir et du grès schistifié de couleur verdâtre dit de Borj Hellal, deux matériaux qui étaient extraits de carrières situées à au moins 5 km de Chimtou pour les plus proches. Ce n'est que sous le règne de Micipsa (148-118 avant J.-C.) que la première carrière fut ouverte dans les collines de Chimtou et cela à l'occasion de la construction, selon toute vraisemblance à la mémoire du roi Massinissa, de l'imposant monument cultuel édifié au sommet de la colline Bourfifa. Il sera ainsi le premier édifice entièrement construit avec du marbre numidique. Cela marquera le début d'une longue période d'extraction de ce matériau qui connaîtra à l'époque romaine une large diffusion. Après la défaite du roi numide Juba 1er en 46 avant J.-C. et l'annexion de son royaume et sa transformation en une province romaine la prouincia Africa nova, les carrières de marbre numidique changèrent de propriétaire. De propriété des rois numides selon toute probabilité, elles devinrent une propriété des empereurs romains.

Une exploitation en régie durant plus de deux siècles

Commença alors une période d'exploitation intensive. Pour être exporté vers Ostie le Port de Rome et vers d'autres destinations autour de la Méditerranée, le marbre extrait était acheminé dans un premier temps jusqu'au port d'Utique, puis à partir de l'année 129 après J.-C. jusqu'au port de Thabraca (aujourd'hui Tabarka) par la route que l'empereur Hadrien décida de faire ouvrir, malgré les difficultés techniques, à travers les montagnes de la Khroumirie. L'exploitation était assurée par un personnel technique et administratif composé d'affranchis et d'esclaves impériaux ayant à leur tête un Augusti libertus proc(urator) m(armorum) N(umidicorum) (affranchi impérial procurateur des carrières de marbre numidique) assisté pour la comptabilité d'un disp(ensator) m(armorum) N(umidicorum) pour s'occuper de la caisse. Ce personnel était renforcé, très vraisemblablement, de condamnés aux travaux forcés dans les mines et les carrières (damnati ad metella). Un détachement militaire dont la mission principale était d'assurer la police dans les carrières tenait garnison dans le praesidium-ergastulum C'est ce que révèle un riche dossier épigraphique qui renferme à l'heure actuelle plus de 100 documents. En voici quelques exemples :

1- Inscription de carrières

CIL VIII, 14560 :

Il s'agit d'un texte gravé sur la face d'un tambour de colonne de grandes dimensions, identique à celles du Panthéon à Rome.

Sura III et Senecio(ne) II co(n)s(ulibus) / Ex rat(ione) Felicis Aug(usti) n(ostri) ser(ui) / d(e) n(umero) DCXIII col(umna)) XXX / (officina) Tel(l)uris

Date : 107 après J.-C.

2- Inscription de carrières

CIL VIII, 14571 :

Imp(eratoris) Antonini Aug(usti) Pii D(omini) / n(ostri) of(ficina) Certi / Stloga et Seuero co(n)s(ulibus) / sub cura Agathae lib(erti)..

Date : 141 après J.-C.

3- Dédicace aux Lares Augustes et au Génie du Lieu

CIL VIII, 15662 :

Dédicace aux Lares Augustes et au Génie du Lieu par le procurateur des carrières l'affranchi impérial Primus :

Laribus Aug(ustis) / et Loco San/cto Primus / Aug(usti) lib(ertus) / proc(urator) m(armorum) n(umidicorum) / aram / consecrauit.

Datation : 2e moitié du IIème siècle après J.-C.

4- Épitaphe de l'esclave impériale Alexandria

AE 1991, 1681= AE, 1994, 1883

D(iis) M(anibus) s(acrum). Alexandria p(ia) u(ixit) p(lus) m(inus) / an(nis) XXVIII quod fuit scriptum / debitum communem reddidit cui Galata / Aug(usti) uerna disp(ensator) m(armorum) n(umidicorum) alumnae merenti fecit.

Datation : 2ème moitié du IIème siècle après J.-C.

5- Épitaphe d'un soldat auxiliaire

AE 1992, 1821

D(iis) M(anibus) s(acrum) / Cassius / Iscoseius / Valens mil(es) / coh(ortis) II Fl(auiae) eq(uitatae) / p(ius) u(ixit) / ann(is) XXXII Ani/cius Celer / Andronicus / commilito / et contiberna/lis libens fecit. / H(ic) s(itus) e(st).

Mustapha Khanoussi

La gestion de l’eau

Le climat de la Tunisie est caractérisé par une diminution de la pluviosité entre une zone septentrionale bénéficiant d’une saison humide et une zone méridionale au climat saharien. L’été, les hautes pressions sahariennes remontent vers la zone méditerranéenne tandis que, l’hiver, le front saharien descend vers le sud permettant aux dépressions d’arroser le nord du pays. Mais il n’est pas exceptionnel qu’il ne redescende pas et que la sécheresse se maintienne durant toute l’année. Il en résulte une forte variabilité interannuelle et régionale qui affecte particulièrement la partie centrale de la Tunisie. Cette contrainte est à l’origine d’un patrimoine architectural et paysager qui témoigne de la manière dont les sociétés qui se sont succédées sur ce territoire en ont géré la ressource hydrique. Il compte parmi les plus riches de l’aire méditerranéenne.

Les premières installations d’approvisionnement en eau des habitats sont des puits et des « mines d’eau » captant les nappes phréatiques locales. À Carthage, la mise au jour des citernes dont était pourvue chaque maison du quartier punique de Byrsa livre les premiers témoignages de stockage de l’eau pluviale. Elles anticipent les grandes citernes dont étaient pourvues les villes romaines, sans pour autant que le stockage collectif n’ait entraîné l’abandon des citernes individuelles. À Carthage encore, les grandes citernes de la Marsa comptent parmi les réalisations emblématiques de la période romaine dans ce domaine. À cette époque, ces deux modes d’approvisionnement des habitats ne suffisant plus pour répondre aux besoins croissants des villes, celles-ci se dotent d’aqueducs qui anticipent les transferts modernes de l’eau. C’est ainsi qu’à la suite d’une grande sécheresse, Carthage, qui s’imposait comme la métropole de l’Afrique, est dotée par l’empereur Hadrien d’un aqueduc long de 135 km qui captait des sources dans le Djebel Zaghouan. Mais d’autres ouvrages moins célèbres ou moins accessibles se distinguent comme le pont de l’oued El Hanaya sur l’aqueduc d’Utique ou les arches de l’aqueduc de Chemtou. Ces adductions ne sont pas remarquables seulement par la qualité architecturale des ouvrages qui les portaient. Ils relèvent de savoirs hydrauliques complexes à l’exemple du pont-siphon de l’aqueduc de Dougga. Aux second et troisième siècles, dans le contexte du développement urbain et d’une probable augmentation de l’aridité, ils assuraient aux villes un approvisionnement qui ne pouvait plus se satisfaire de ressources locales limitées.

Les restaurations médiévales dont fit l’objet l’aqueduc de Carthage en attestent l’utilisation tout au long de l’histoire de la Tunisie. À l’époque hafside, il fut dérivé vers Tunis et assura jusqu’à la conquête ottomane, pendant près de trois siècles, l’alimentation en eau des résidences royales, des jardins d’agrément et des vergers. Mais l’ensemble le plus célèbre de cette époque est constitué par les bassins aghlabides de Kairouan qui s’impose alors comme résidence royale et capitale de l’Ifriqiya. Ces bassins circulaires décrits par Al Bakri au XIème siècle constituent un moment fort de l’histoire de l’hydraulique en Tunisie. L’élargissement des connaissances archéologiques, la relecture des textes et le dépouillement

des archives restituent l’origine antique et la diffusion médiévale de ce type de réservoir. Ces réservoirs étaient alimentés par le captage de nappes phréatiques par des galeries drainantes. Cette technique a été décrite pour l’alimentation en eau de la ville romaine de Thysdrus (El Jem), mais son origine est bien antérieure comme l’attestent à Hadrumète (Sousse) les galeries qui alimentaient la ville punique.

Les paysages ruraux de Tunisie sont également riches de structures hydrauliques qui témoignent des savoirs millénaires des paysanneries africaines. Ce sont d’abord, au nord, les irrigations attestées dans le Cap Bon où Diodore de Sicile décrit au IVème siècle avant J.-C. un paysage « entrecoupé de jardins et de vergers arrosés par de nombreuses sources et des canaux » et deux siècles plus tard par Appien qui mentionne les « nombreux canaux profonds et tortueux » dans la campagne autour de Carthage. Ce sont ensuite, plutôt que la seule irrigation, des techniques de mobilisation de l’inondation qui s’inscrivent dans une tradition héritée des populations africaines qui s’adaptèrent à l’aridification progressive du milieu. À l’instar des hydrauliciens actuels, ceux qui les réalisèrent savaient qu’en zone aride, le problème principal est moins la quantité annuelle des précipitations que leur stockage. Pour retenir les eaux de crue et en évacuer les apports dans les nappes phréatiques, ils avaient élaboré des stratégies hydrauliques dont l’efficacité est reconnue : terrasses aménagés sur les versants, meskat aménageant des impluviums au sommet de collines pour arroser de petites cuvettes dans le Sahel de Sousse ou encore jessours barrant les oueds dans la zone aride du sud-est et des Monts de Gafsa.

Philippe Leveau

Les avancées de la recherche épigraphique

La Tunisie antique a été une terre de civilisation de l'écrit par excellence. Elle a vu l'usage sur son territoire successivement, et souvent simultanément, de plusieurs langues et de différents alphabets : le phénicien avec son avatar le punique, le grec, l'hébreu, l'étrusque et le libyque qui semble même y avoir été inventé, le latin et l'arabe avec le début de la période médiévale. Les traces laissées par cet usage et retrouvées jusqu'à maintenant se comptent par dizaines de milliers. C'est ce qui explique que l'épigraphie a toujours contribué pour une part importante dans l'écriture de son histoire.

Au cours des dernières décennies, l'apport des inscriptions latines est considérable. Il est en bonne partie l'œuvre d'épigraphistes tunisiens et a concerné tous les domaines, de la toponymie à la vie privée en passant par la politique municipale de Rome et le statut juridique des cités, l'activité édilitaire dans les villes et l'évergétisme des notables, les unités militaires et leurs missions. Dresser un bilan exhaustif de ce riche apport dépasserait largement le cadre de cette contribution. On se contentera ici d'évoquer quelques uns des documents dont la découverte a apporté des données importantes et dont le contenu a fait avancer les connaissances.

Il y a lieu tout d'abord de souligner l'intérêt dont a bénéficié l'épigraphie libyque au cours de cette période. Grâce à Mansour Ghaki, celle-ci est sortie de sa léthargie et a connu une impulsion remarquée. Même s'il n'y a pas eu d'apport nouveau décisif au niveau du contenu, la carte de diffusion de l'écriture libyque a connu une extension notable avec de nombreuses nouvelles découvertes, notamment celle réalisée près de Sidi Aïch, dans la région de Gafsa. L'épigraphie punique et néo-punique a continué de s'enrichir comme par le passé. Un bon nombre de nouveaux textes a été porté à la connaissance de la communauté scientifique. Deux documents se distinguent du lot. Le premier est l'inscription découverte à Henchir Mided, l'antique Mididdi, qui révèle un culte rendu à Astarté. Il s'agit de la dédicace d'un temple à cette divinité punique. L'autre, trouvé dans la même région, est une dédicace à Baal Hamon qui a révélé le nom de la cité d'Ulules, permettant ainsi d'identifier l'agglomération antique qui se trouvait à l'endroit de l'actuel petit village d'Ellès. L'existence de cette cité pouvait être supposée sur la base de l'ethnique Ululenses mentionnée dans l'inscription latine dite des ethniques mais qui n'a jamais été localisée auparavant par les chercheurs. L'épigraphie grecque n'est pas demeurée en reste. Un document d'un intérêt exceptionnel a été trouvé dans la région de Bou Arada. C'est une inscription à caractère magique dont l'objet était de préserver des champs cultivés des quatre fléaux de l'agriculture à l'époque, à savoir la grêle, les criquets, la sécheresse et la rouille.

Toutefois, dans ce domaine, l'apport majeur reste de loin celui fourni par l'épigraphie latine. La Tunisie a été et reste de ce point de vue une mine inépuisable. Après plus de deux siècles d'exploration, de prospection et de fouilles, son sol continue de livrer des inscriptions en

grand nombre et dont beaucoup sont de valeur considérable. Il n'y a qu'à consulter les publications spécialisées, notamment l'Année épigraphique, pour s'en rendre compte. Grâce à de nombreux nouveaux documents, des avancées appréciables ont été réalisées dans de très nombreux domaines. La toponymie, avec l'identification du Pagus Thuscae et Gunzuzi et de plus d'une dizaine de nouvelles cités, à savoir Alma, Asadi et Urev, Abbir Maius, Abitina, Gunula, Ziccilia, Cutticula, Maragui Sara, Siviri, Thambais et d'autres encore ; la politique municipale menée par les empereurs romains, avec le statut juridique de certaines cités et leurs institutions qui ont été révélés ou précisés comme c'est le cas pour Limisa (Ksar Lemsa), Tituli (Mahjouba, dans la région du Kef), la civitas Se…. ? (Henchir ed-Damous, près de Ksar Lemsa), Vina (Henchir Lassoued) ou encore Sufetula (Sbeïtla), l'armée avec ses unités et ses activités « civiles », la religion, la société, l'évergétisme figurent parmi les thèmes qui ont bénéficié d'un intérêt grandissant. Voici deux documents découverts récemment à Henchir Douamis (Uchi Maius) et qui fournissent d'importantes nouvelles informations sur une grande famille, celle des Pullaieni.

a) L. Pullaienus Lectus ou les débuts de l'ascension de la famille

L(ucio) Pullaieno L(ucii) fil(io) / [A]rn(ensi tribu) Lecto dec(urioni) c(oloniae) C(oncordiae) I(uliae) K(arthaginis) / II (duorum) flaminum ann(uorum) / patri pagus Vchi/tanorum Maiorum / patrono ob meri/tum.

« À Lucius Pullaienus Lectus, fils de Lucius, de la tribu Arnensis, décurion de la colonie Concordienne Julienne de Carthage, père de deux flamines annuels, le pagus des Uchitani Maiores (a érigé cette statue) à son patron en raison de son mérite. »

b) du clarissimus iuuenis au consularis : une brillante carrière sénatoriale dont on ignore tout

Florent[i(i)] / L(ucio) Pullaieno / Petroniano / Decimo c(larissimo) u(iro) / consulari / de nobili fami/lia semper patro/norum benignissi/mo ciui et patrono / ordo col(oniae) Mar(ianae) Aug(ustae) / Alex(andrianae) Vchitanorum / Maiorum.

« (Statue) de Florentius. À Lucius Pullaienus Petronianus Decimus, clarissime, consulaire, de noble famille (dont les membres ont été) toujours patrons, très bienveillant concitoyen et patron, le sénat de la colonie Marienne Augustéenne Alexandrienne des Uchitani Maiores (a érigé cette statue). »

Ce document se rapporte à un personnage dont ni le nom, L. Pullaienus Petronianus Decimus, ni le signum Florentius, ne sont nouveaux. Ils se retrouvent, en effet, dans l'inscription gravée sur le linteau d'une porte d'un domaine privé qui a été découverte au nord de Dougga dans la plaine de Rihana et publiée par le Dr Louis Carton en 1895 et qui fut reprise dans le CIL VIII sous le n° 26415 :

Praedia Pullaienorum / Titini Pupiani et Petroniani Decimi c(larissimorum)i(uuenum duorum) / filiorum Celsini Pupiani e(gregi) u(iri) et Roiae Titinae / Florentiorum.

Mustapha Khanoussi

L’originalité de l’épigraphie chrétienne de Carthage

L’épigraphie chrétienne a été connue, dès le début du XXème siècle, par les travaux de A.-L. Delattre, et plus récemment par la publication des Inscriptiones christianae Karthaginis (ICKarth. Ennabli : 1975. 1982. 1991), où nous avons étudié les inscriptions de Carthage et leur évolution du IVème au VIIème siècle, en nous aidant de la paléographie et du formulaire.

Dès l’abord, on constate l’absence de datation, dans les caractéristiques régionales de l’épigraphie de Carthage.

À Carthage, une seule inscription (ICKarth., I, 46) est datée par le consulat (ou le post-consulat) de Théodose (consul pour la 16e fois) avec Faustus. Lorsqu’on opte pour la restitution post consulatum, on date généralement l’inscription de 439, (438 étant la date du consulat).

Rappelons que Carthage est prise en 439 par les Vandales. C’est le début de l’année de Carthage (anno N Karthaginis) qui se confond avec le comput monarchique de Geisiric. Sinon le nom du roi est précisé : anno N Domini Regis... À Carthage, l’inscription ICKarth., III, 265, d’époque vandale, ne permet pas de connaître le nom du roi ; nous lisons uniquement : DN Regis[...].

À l’époque byzantine, l’année du règne de l’empereur est parfois indiquée. Mais surtout, on date par l’indiction. Ceci ne permet pas une datation suivie, mais sert de repère postquem.

L’exemple de Carthage montre comment, à partir de l’évolution du formulaire et de la paléographie des épitaphes, un classement chronologique peut être envisagé.

L’évolution de la paléographie et du formulaire

Quatre grandes périodes ont été déterminées pour la répartition des inscriptions chrétiennes dont les épitaphes constituent pratiquement la totalité (20 000 disait le Père Delattre). Mais on y rencontre quelques inscriptions martyrologiques, d’autres annonçant des dépositions de reliques, et aussi une dédicace d’église.

À Carthage, le marbre est le plus fréquemment employé pour les dalles funéraires. L’emploi du marbre s’explique par l’abondance des marbres offerts au remploi (placages, moulures, colonnes et sarcophages). Le calcaire gris provenant de la région de Tunis est régulièrement utilisé, de même qu’un calcaire rose marmorisé : le kadel. La face de la pierre est généralement lisse ; le revers est travaillé à la laie à dents, à la gradine, à la pointe fine ou au pic.

À l'intérieur des églises cimetériales, le défunt était enseveli dans le sous-sol du sanctuaire ; la pierre tombale inscrite constituait le pavement.

On a retrouvé très peu d'épitaphes sur mosaïque à Carthage. Une église cimetériale, datée du Vème siècle (Bir el Knissia), semble avoir eu son pavement recouvert d'un sol en mosaïque, dans lequel s'insérait des tombes recouvertes elles-mêmes d'une épitaphe en mosaïque. Quelques exemples de tombes en mosaïque ont été découverts ailleurs dans différents cimetières et dans des chapelles funéraires particulières, principalement d'époque byzantine.

L'épaisseur et la dimension de la pierre, la disposition et le décor de l'épitaphe, ainsi que le tracé des lettres et leur taille changent, déterminant des groupes chronologiques dont les limites sont affinées grâce à l'évolution des formules.

Le premier groupe

Chronologiquement, ce groupe d'inscriptions semble être datable de la deuxième moitié du IVème siècle.

Les premières épitaphes ont une forme carrée ; elles ont 20 cm de côté environ et ressemblent aux tituli païens.

L'épitaphe occupe toute la pierre. Le nom peut y figurer seul, ou suivi de la formule in pace ; par la suite, on rencontre fidelis (ou innocens, ou encore un titre ecclésiastique) + in pace. À la fin de cette période, l'âge du défunt apparaît introduit par vixit : N. vixit in pace annos ... ; N. in pace fidelis vixit an...

Le symbole le plus fréquent avec ces formulaires est le chrisme. Un décor naïf égaie certaines pierres.

Les lettres remarquables sont les A à liaison oblique, les F, les L et les M.

Le deuxième groupe

On le place à la fin du IVème siècle ou au début du Vème siècle. Le groupe comporte la seule inscription datée déjà signalée.

Le support est généralement rectangulaire (30 x 60 cm). Le travail des pierres et des épitaphes est très soigné et régulier, souvent d'une grande élégance paléographique. La composition est harmonieuse ; l'épitaphe est parfois inscrite dans un cadre.

L'écriture, nette et élégante, gravée finement, révèle une main sûre suivant d'un trait précis un dessin préalable. Elle annonce la première écriture byzantine. Les lettres les plus caractéristiques de ce groupe sont A, F, E, L, D, B.

Les formules fidelis in pace, in pace vixit annos se retrouvent, et, dans ce groupe, on note

l’apparition de la date de déposition introduite par l’adjectif depositus, abrégé dp le plus souvent, ou D , cette lettre étant barrée.

Différentes combinaisons de formulaires apparaissent ; parfois l’adjectif fidelis ne figure pas ; parfois l’âge n’est pas mentionné.

Le symbole le plus fréquent est la croix monogrammatique (croix dont la haste verticale se termine, dans sa partie supérieure, par la lettre grecque rhô).

Les opisthographes sont nombreuses. Le remploi était donc pratiqué couramment.

Le troisième groupe

On y rassemble les inscriptions datant vraisemblablement de la période vandale. On retrouve cette écriture jusqu’au début du VIème siècle.

Les dalles sont grandes, recouvrant le tombeau. L’épitaphe occupe toute la surface. Les épitaphes multiples sont assez nombreuses à cette époque. Mais le trait frappant de ce groupe est l’irrégularité majeure dans la forme et dans la grandeur de la pierre. Les lettres peuvent aussi prendre des tracés très différents sur une même pierre. Leur hauteur varie extraordinairement. Parfois l’écriture est assez régulière, mais la disposition est fantaisiste.

Il y a visiblement une rupture. Les ateliers antérieurs ont-ils été désertés ? Les Lapicides étaient-ils dispersés ?

Dans ce groupe, se distinguent deux courants :

1) celui qui se caractérise par une écriture raide qui est la continuation de celle du deuxième groupe ;

2) celui dont les lettres plus droites, mais non rectilignes, sont profondément gravées.

Le formulaire peut présenter tous les cas de figures déjà étudiés : nom seul, nom + in pace, nom + fidelis in pace, nom + fidelis in pace + âge. La date de la déposition peut suivre, ou être placée directement après fidelis in pace.

Il y a un courant néoclassique qui reprend, à cette période, les formules courtes des premiers temps. Les abréviations sont nombreuses dans cette série d’épitaphes. Elles sont indiquées par une barre coupant la dernière lettre ou par un petit S. Les ligatures sont fréquentes. Le symbole est la croix dite grecque à branches égales, très grosse par rapport au texte, en général dans un cercle placé au centre ou à la tête de l’épitaphe.

Le quatrième groupe

Il correspond chronologiquement à la période byzantine, tout en étant peut-être légèrement

antérieure à celle-ci. Les dalles sont longues de 60 à 120 cm, hautes de 30 à 60 cm.

On rencontre trois types d'écriture.

1) Une écriture droite, mais souple, très élégante. Les lettres comportent des crochets ondulés à leurs extrémités. Des réglures apparaissent, ce qui suppose un travail soigné. L'épitaphe occupe en général toute la pierre. Les ligatures sont nombreuses. Les abréviations sont signalées par le tilde ondulé. Ce sont généralement des abréviations par suspension.

2) Les lettres ont une hauteur inférieure à 5,5 cm, et les réglures en déterminent la hauteur et la régularité. Les ligatures sont nombreuses. Le tilde ondulé indique les abréviations par suspension. Des signes de ponctuation tels que le petit V, le petit S, la palme ou une hedera, agrémentent souvent l'épitaphe. Il n'y a pas de décor, mais la croix grecque pattée devient un caractère, au même titre qu'une lettre. Elle s'allonge pour devenir la petite croix latine. Ces deux signes débutent et closent les épitaphes de ce groupe assez fréquemment.

Les épitaphes multiples sont nombreuses et le remploi des pierres fréquent. Dans les épitaphes multiples, cette écriture suit toujours celle du premier type.

La datation par l'indiction apparaît avec ce type d'écriture.

3) Les épitaphes présentant ce type d'écriture appartiennent, semble-t-il, au VIIème siècle.

Elles sont inscrites sur des dalles de format moyen (environ 30 x 30 cm). Les lettres sont petites, rectilignes, profondément gravées. Les réglures sont aussi profondément gravées lorsqu'elles sont présentes. Ce sont plutôt des lignes de séparation.

Le formulaire est généralement long. C'est la période où les épitaphes en grec sont les plus nombreuses sans que ce nombre soit très important (une trentaine environ).

Les ligatures sont rares, de même que les abréviations indiquées par un tilde horizontal, placé sur les lettres restantes, ou parfois encore par un petit S. Une petite croix grecque ou latine commence généralement l'épitaphe ; et, en dehors de ce symbole, il n'y a pas de décor.

L'évolution de l'écriture se suit donc assez bien. L'écriture nette, mais fruste du premier groupe atteint une certaine perfection dans le premier quart du Vème siècle (deuxième groupe). La seule inscription datée que nous possédions permet de juger de la qualité de l'écriture, à la veille de l'occupation vandale.

L'occupation des basiliques par les Vandales et la dispersion du clergé sont sensibles par une régression du style des épitaphes, dans l'écriture et la composition. L'ouvrier lapicide est novice ou n'est plus contrôlé.

L'évolution reprend au début de la période byzantine, ou légèrement avant, offrant une belle écriture élégante et soignée, qui évolue vers une certaine raideur dans le dessin des lettres.

Pour terminer, remarquons que rien ne permet de reconnaître une épigraphie de caractère donatiste à Carthage. Ce schisme est mieux représenté en Numidie, région dans laquelle quelques formules proprement donatistes comme l'acclamation Deo laudes ont été reconnues.

À Carthage, l'épigraphie chrétienne est numériquement importante, mais assez pauvre du point de vue formulaire, seule l'onomastique est vraiment intéressante. De manière générale, la vie quotidienne de la population est difficilement perçue au travers de ces inscriptions. L'origine, ou la qualité d'étranger, des individus est parfois signalée (Byzacenus, Syrus, Peregrinus), presque jamais la filiation et la profession. Les titres ecclésiastiques ne sont pas très fréquents sur les épitaphes retrouvées : peu d'episcopi (leur nom est toujours malheureusement manquant) ; quelques presbyteri, lectores et virgines sacrae, un acolutus.

L'étude conjuguée de la paléographie et du formulaire, associée aux observations permises par les opisthographes, a cependant été très fructueuse pour le classement chronologique des épitaphes. L'imprécision des datations est évidente, mais les fouilles anciennes n'ayant fourni aucun renseignement stratigraphique cette chronologie toute relative est la bienvenue.

Liliane Ennabli

La mosaïque en Tunisie

L’art de la mosaïque a une partie de ses racines en Tunisie : l’ornementation des sols en mortier par l’insertion de fragments de pierre ou de terre cuite y a été pratiquée – et peut-être inventée – dès le Vème siècle avant notre ère commune. On peut en voir de beaux exemples à Kerkouane, dans le Cap Bon, ou à Carthage, qui remontent au IVème ou au IIIème siècle avant J. C. On n’a pas encore retrouvé en Tunisie de mosaïques faites de galets, à la mode grecque classique, mais on en a découvert à Mozia, dans la partie punique de la Sicile voisine.

Cependant, c’est seulement après la conquête romaine que s’est répandue dans les villes l’habitude de tapisser les sols des maisons d’un revêtement continu fait de petits cubes jointifs, l’opus tessellatum (en arabe فسيفساء). Ces tapis de pierre étaient installés sur des strates successives de supports de maçonneries (le statumen, le rudus, enfin le nucleus) qui assuraient la stabilité et l’isolation des sols, dont la surface était facilement lavable.

Ces aspects pratiques n’ont pas empêché la mosaïque de jouer un grand rôle dans la décoration : les diverses couleurs des différents matériaux utilisés permettaient de faire apparaître toutes sortes de formes, donnant lieu aussi bien à des décors abstraits et géométriques qu’à des représentations de scènes figurées, véritables peintures de pierre. C’est pourquoi les mosaïques font la splendeur des grands musées de Tunisie (le Bardo, les musées d’El Jem, de Sousse, de Sfax) et de ses principaux sites archéologiques.

Sans doute introduit à l’origine par des mosaïstes italiens au cours du Ier siècle, l’art du tessellatum s’est rapidement diffusé en Afrique du Nord à partir des foyers de romanisation comme Carthage, capitale de l’Afrique proconsulaire (province qui correspond en gros à la Tunisie actuelle). Sa présence est attestée dans les nombreux centres urbains à partir du IIème siècle. Les publications, en particulier les volumes déjà parus du Corpus des mosaïques de Tunisie, montrent, sous le Haut Empire (Ier-IIIème siècle), le développement parallèle de deux traditions stylistiques : l’une, au décor géométrique plus sévère, dominant dans la pertica dépendant directement de Carthage (le nord du pays, avec des centres comme Utique, Oudhna, Thuburbo Majus, Dougga), l’autre, géniale créatrice des inventions chatoyantes du style « fleuri », diffusées dans la Byzacène – l’actuel Sahel tunisien –, à partir de villes comme Sousse, El Jem ou Thina, et répandues à l’Ouest vers l’intérieur du pays, au Sud-Est vers la Tripolitaine. Sous le Bas-Empire, à partir du IVème siècle, l’unité stylistique se fera en usant de formules nouvelles élaborées à Carthage, et qui se répandront à leur tour dans toute la Méditerranée occidentale.

D’une façon générale, les mosaïstes de l’Afrique proconsulaire ont été d’extraordinaires créateurs d’ornementations géométriques de toutes sortes, dont le Décor géométrique de la mosaïque romaine, entre autres, rend abondamment compte. Reprenant des canevas souvent

d’origine italienne, ils les ont variés et ornementés à l’infini, comme l’ont montré les recherches sur les Trames géométriques végétalisées. Certains canevas, comme les compositions dites de « coussins », de « nœuds d’Héraclès », ou encore en guirlandes de lauriers, y ont connu une fortune particulière.

Ces décors comportaient aussi de nombreuses représentations figurées. Les mosaïques pariétales ont été pour l’essentiel perdues, mais les décors des sols, étant, grâce à leur position, protégés de la destruction par l’effondrement même des édifices qu’ils ornaient, sont souvent découverts presque intacts, et sont une source exceptionnelle d’informations iconographiques toujours renouvelées. Les thèmes de la mythologie classique y sont largement représentés : dans les maisons, la place d’honneur est faite à Dionysos, dieu du banquet et de l’hospitalité, aux épisodes de son mythe et aux figures qui participent de son univers (Bacchantes, Satyres, masques de théâtre) ; on trouve souvent aussi des images de présents d’hospitalité (xenia), en général inclus dans les trames géométriques, et enfin divers sujets à caractère culturel (notamment les représentations des Muses, des Mois, des signes du Zodiaque), nuptial ou érotique (Persée et Andromède, Triomphe de Vénus, Apollon et Daphné, Diane et Actéon, Sélénè et Endymion) ou encore héroïque (Hercule et ses Travaux, épisodes de la vie d’Achille, de Bellérophon) ; dans les thermes, ces ancêtres des hammams, une large place est laissée aux figures mythiques peuplant les eaux (Océan, Neptune et leur cortège de Néréides, de Tritons et de monstres marins, Amours pêcheurs etc.).

Dans l’Antiquité tardive (IVème-VIIème siècles), le décor de la vie privée aristocratique insiste sur les scènes de chasse (Carthage, Médeina, Kélibia), les jeux du cirque et leurs chevaux (Carthage, Sousse, Gafsa) ou encore les allusions aux combats d’amphithéâtre avec gladiateurs et venationes (Thuburbo Majus, Sousse, Smirat, El Jem ; un bel exemple récemment découvert à Wadi Lebda en Tripolitaine). D’autre part, le décor en mosaïque va trouver un champ d’expansion nouveau grâce à la multiplication des synagogues (Hammam Lif, Kélibia) et surtout des églises (de beaux exemples à Carthage, Hergla, Sbeitla, Haïdra, El Mouassat entre bien d’autres) : les sols y reprennent, en les adaptant, d’anciennes thématiques, ou présentent des décors nouveaux inspirés des textes bibliques, comme le thème des cerfs s’abreuvant aux fleuves du Paradis, ou celui de Daniel dans la fosse aux lions ; en outre, on y trouve de nombreuses mosaïques funéraires.

Après l’installation du pouvoir arabe, on a continué un certain temps à pratiquer l’art de la mosaïque en Tunisie : pour certains, tels pavements d’Henchir El-Faouar ou d’Ouled Haffouz datent des premiers temps de l’Hégire ; une mosaïque géométrique de Mahdia, conservée au musée du Bardo, a été attribuée aux débuts de l’époque fatimide.

Jean-Pierre DARMON

La peinture murale romaine en Tunisie

La peinture murale est le revêtement obligé de toute architecture qu'elle protège et embellit. Elle consiste en une surface plane de plusieurs couches de mortier de chaux et de sable, parfois enrichies de tuileau qui est hydrofuge, et plus rarement avec de la poudre de marbre pour l'enduit de surface. On la trouve sur les plafonds et les voûtes, aussi bien que sur les parois, en place ou plus souvent en fragments qu'il faut patiemment recueillir et réassembler.

Plafond peint de Thaenae-Thina au musée du Bardo à Tunis

C'est ce qui a été fait pour un grand plafond carré de Thaenae, actuelle ville de Thina, exposé au musée du Bardo à Tunis, datable du IIIème siècle de notre ère. On y voit au centre, dans un cercle décoré de pampres de vigne, Dionysos, le dieu du vin, monté sur une panthère, tenant en main un thyrse, un bâton enrubanné terminé par une pomme de pin. Autour sont accrochées des draperies qui encadrent sur deux côtés des petits tableaux à volets portant des masques de théâtre. Sur les deux autres côtés, des jeunes femmes allongées sont les ménades, les suivantes du cortège du dieu. On distingue clairement les vrais fragments du fond recréé et moderne avec les tracés en gris du restaurateur pour rendre lisible la composition. Ce plafond cherche à imiter une coupole et c'est l'un des rôles de la peinture murale, d'amplifier les volumes d'une pièce en créant un trompe-l'œil. Le sujet choisi est très à la mode aux IIème et IIIème siècles de notre ère, aussi bien en peinture qu'en mosaïque et même en stuc.

Peintures de maisons de Thysdrus au musée de El Jem

Au musée de El Jem, dans la maison Africa, sont exposées deux peintures murales datables de la fin du IIème-début du IIIème siècle vraisemblablement, qui ont été détachées de leur mur d'origine où elles étaient encore en place, et restaurées sur des supports modernes. Elles montrent toutes deux la zone moyenne du décor, car la zone inférieure avait disparu, comme la zone supérieure. Pour l'une, on voit sur le fond blanc d'un panneau une femme, pieds nus, vêtue d'une tunique verte qui laisse libre son épaule droite ; elle tient de la main gauche une flèche. De chaque côté du panneau, une draperie est incurvée et d'autres panneaux incomplets se distinguent de part et d'autre. Il s'agit vraisemblablement de Diane à la chasse, thème très à la mode en Tunisie où on la voit souvent sur la mosaïque.
Sur une autre paroi sauvée d'une autre maison, ce sont des petits Amours volants qui sont placés au milieu des panneaux blancs et encadrés de bordures jaunes qui imitent des moulures de stuc ou de bois, en traits marron. à noter la fluidité du rendu des Amours qui ont peut être été peint, à fresque, c'est-à-dire sur mortier frais, mais sans analyse précise il serait imprudent de l'affirmer.

La technique de la fresque

La fresque, qui vient de l'italien « a fresco », est une technique qui consiste à peindre sur le

mortier encore humide avec de simples pigments et c’est une réaction chimique qui se produit : l’eau du mélange en s’évaporant fait migrer l’hydroxyde de calcium vers la surface en traversant la couche picturale. Il réagit avec le gaz carbonique de l’air en donnant du carbonate de calcium fixant ainsi la couche picturale. Il ne faut pas la confondre avec la peinture à la détrempe ou à la tempera qui exige un medium, une colle, et qui se pratique sur mortier sec. Généralement les peintures romaines ont été exécutées à la fresque d’où l’emploi de ce mot technique au lieu du terme plus général de peinture murale que nous préférons. On comprendra que le temps de séchage du mortier étant limité, le peintre n’a que quelques heures pour réaliser son décor, d’où un aspect souvent très enlevé des motifs que nous rencontrons.

Le cippe funéraire de Thaenae au musée de Sfax

La peinture murale revêt également les tombes recouvertes de mortier. Que ce soit celles en demi-cylindre, ou les cippes carrés, ou encore les niches. Les plus simples se contentent de jonchées de roses, ces fleurs que l’on jetait sur les sépultures au moment de la cérémonie funèbre, et aux fêtes annuelles des rosalia. Pour les plus riches, l’histoire du défunt est racontée en images. Ainsi pour le cippe d’un chasseur d’amphithéâtre, datable du IIIème siècle plutôt que du IVème siècle de notre ère, dont la vie nous est retracée en quatre tableaux. On le voit tout d’abord jeune et fringant, tenant à l’épaule deux épieux. Puis, sur la face du cippe suivant, il est aux prises avec un taureau qui l’a envoyé en l’air et de sa cuisse coule un flot de sang vers le sol. Le tableau suivant le montre poursuivi par un ours qui l’a également blessé. La dernière face du cippe est l’image d’un bateau voguant : c’est sans aucun doute pour montrer le chasseur défunt dont l’âme vogue vers l’ile des Bienheureux. Réalisme, également à Oudhna sur les peintures de l’amphithéâtre où des chasseurs sont opposés à des ours, dont les noms sont peints et qui mériteraient d’être restaurées et exposées. Ce thème est également très populaire en mosaïque.

LE STUC à L’ÉPOQUE ROMAINE EN TUNISIE

Plafond en stuc d’Hadrumetum au musée de Sousse

Le stuc est un matériau proche du support de la peinture murale, mais il est toujours en relief, moulé ou modelé. C’est un enduit de chaux et de sable, et on n’y trouve quasiment jamais du plâtre à l’époque romaine, comme les analyses l’ont démontré. Le stuc imite parfois l’architecture et reproduit les mêmes thèmes que la peinture ou la mosaïque. Il peut rester entièrement blanc ou être rehaussé de couleur. C’est le cas au musée de Sousse d’un plafond en stuc d’un tombeau d’Hadrumetum, datable de la fin du IIème siècle de notre ère, où Dionysos est monté sur un char de triomphe et se détache en relief sur un fond coloré.

Sauver et mettre en valeur ce patrimoine

Beaucoup de ces témoins ont disparu à la suite des fouilles menées aux siècles passés sans

que les archéologues aient toujours su ou pu les détacher et les préserver en musée. Le problème reste celui de la formation de spécialistes qui sachent recueillir, déposer, étudier et restaurer ces précieux témoins d’un art plurimillénaire.

Alix Barbet

La sculpture dans la Tunisie romaine

Dans la civilisation romaine où l'image est partout présente, l'Afrique accorde une place particulièrement importante à la sculpture. C'est cette dernière en effet qui dans les villes, dans les espaces publics comme au sein des demeures privées, donne à voir les dieux, les empereurs et les notables ; c'est elle encore qui agrémente les espaces. Elle permet de manifester sa loyauté envers Rome, sa place dans la société, son appartenance à une culture qui apparaît comme privilégiée, ses croyances, ou bien encore de témoigner de ses espoirs après la mort.

Le monde punique ne l'avait pas ignorée, ni les souverains numides, comme le montre l'exemple exceptionnel de la statuaire découverte à Cherchel, en Algérie, ainsi que plusieurs reliefs découverts dans la région de Chemtou. La conquête romaine toutefois lui a donné un grand essor. Pour la Tunisie, quelques grands musées (Le Bardo, Carthage, Sousse) rassemblent l'essentiel des collections, mais les musées régionaux eux aussi conservent des œuvres d'un grand intérêt. Cependant, mis à part quelques travaux (N. de Chaisemartin 1987 ; Chr. Landwehr 1993-2008), trop rares sont les indispensables corpus et les analyses de détail, et on compte encore moins d'études d'ensemble sur la sculpture dans l'Afrique romaine.

La première question est celle des matériaux : renommée pour son marbre jaune provenant des carrières de Simitthus/Chemtou (marmor numidicus), destiné essentiellement au décor, exporté dans tout le monde romain, l'Afrique ne possédait guère de carrières susceptibles de fournir un marbre blanc apte à une sculpture de qualité. Celui-ci est donc, pour l'essentiel importé ; mais d'autres matériaux, plus communs, souvent plus faciles à travailler, comme le calcaire, sont utilisés notamment pour les stèles. Une mention particulière doit être faite du keddel, dont les carrières se situaient entre Hammam Lif et Grombalia, abondamment utilisé pour sculpter des éléments d'architecture et des sarcophages (Ferchiou 1976).

La localisation des ateliers pose d'autres problèmes : beaucoup de statues, sculptées hors d'Afrique, y étaient ensuite importées par bateau. La présence à l'arrière de la tête, sur la nuque, d'un gros bourrelet de pierre, qui servait à renforcer cette partie fragile et qui devait être supprimé à l'arrivée est souvent l'indice d'un tel transport. Ce sont aussi les sculpteurs eux-mêmes qui voyageaient : de nombreuses sculptures provenaient des ateliers d'Aphrodisias, en Carie (Asie Mineure), fabriquées sur place près de grandes carrières de marbre, ou terminées en Afrique par des artisans qui accompagnaient les œuvres. Mais d'autres régions d'Asie mineure pourraient bien avoir approvisionné également l'Afrique. D'autres sculptures, des portraits impériaux notamment ou des sarcophages, arrivaient de Rome. Il reste très difficile par ailleurs de localiser les ateliers qui travaillaient sur place, en Afrique. Les artisans se déplaçaient sans doute en fonction des commandes. Si Carthage constituait un pôle d'attraction, il est vraisemblable que beaucoup de villes d'une certaine

importance possédaient des sculpteurs convenablement formés, susceptibles de répondre à une partie seulement des commandes. Un texte au moins prouve qu'il y en avait bien un peu partout, une lettre de saint Augustin à propos de l'affaire de Sufes/Sbiba en 399 (Ep. 50) : les chrétiens de la ville ayant détruit la statue d'Hercule, protecteur de la cité, les païens rendus furieux en avaient massacré plusieurs. Augustin adressa alors une vive protestation aux notables de la cité : s'il ne s'agissait que d'une statue, la communauté chrétienne pourrait facilement la remplacer, puisqu'il y avait dans la région, dit Augustin, de nombreux sculpteurs. On observe en outre que, localement, on faisait certainement appel, pour réaliser les stèles funéraires ou votives (dont la série très fournie des stèles dédiées à Saturne), à des artisans plus modestes, plus proches des tailleurs de pierre que de véritables sculpteurs. Mais les stèles constituent un domaine d'étude en soi, la typologie des monuments et leur iconographie variant en fonction des périodes et des régions.

Les sujets traités dans la ronde bosse sont nombreux, mais guère différents de ce qu'ils étaient dans le reste de l'empire romain. Les modèles célèbres, les statues divines en particulier reproduisant souvent, plus ou moins fidèlement, quelques types fameux issus de la sculpture grecque, circulaient partout. D'autres cependant font preuve d'une plus grande originalité dans la forme comme dans l'exécution (dévot d'Hercule, de Borj el Amri, Athéna panthée de Bulla Regia). Les portraits des empereurs eux aussi reprenaient des modèles précis, diffusés depuis Rome, suivant un processus bien connu. Les Africains avaient un goût particulier, semble-t-il, au IIème et au IIIème siècle, pour les statues de grandes dimensions : le Jupiter colossal du Capitole de Thuburbo Maius en est un exemple spectaculaire, de même que les statues de Marc Aurèle et de Lucius Verus du forum de Dougga, ou celles du théâtre de Bulla Regia. Les représentations des notables étaient particulièrement nombreuses : leur offrir une statue, à eux ou aux membres de leur famille, était une manière de les remercier de leurs bienfaits pour la cité. Si les monuments les plus imposants (des statues équestres ou en char), en marbre, ou mieux encore en bronze, ont disparu (mais sont attestés par des inscriptions), les statues en toge sont nombreuses. Parfois bien maladroites, elles peuvent être aussi d'une grande qualité (Genius de Dougga, statue de Crepereia Innula, d'Ammaedara), comme certains portraits de vedettes de l'amphithéâtre ou de l'hippodrome (statues d'aurige de Carthage ou de chasseur de Sidi Ghrib).

Parmi les statues des notables, beaucoup ornaient aussi leur tombeau : la sculpture funéraire est abondante, en ronde bosse (mausolée des Flavii à Cillium/Kasserine) ou sous forme de stèles, plus rarement de reliefs sur les mausolées, moins liés aux modèles de la grande sculpture et traduisant donc plus clairement les goûts et les mentalités des défunts (mausolée de Fabius Maxsimus, à El Amrouni). Ces monuments manifestent parfois la permanence d'une sensibilité se rattachant à une culture antérieure à la présence romaine, comme le faisaient aussi certaines stèles votives, notamment celles en rapport plus ou moins direct avec Saturne : celles de Maghrawa, en Tunisie centrale, en sont un très intéressant exemple.

Les reliefs ornant des monuments publics sont en Tunisie moins nombreux que dans d'autres régions (autel de la Gens Augusta à Carthage, d'époque augustéenne ; Victoires de Carthage,

d’époque antonine). Quant à la sculpture décorative, destinée aux pièces de réception et aux jardins, elle a joui d’un grand succès jusqu’à la fin de l’Antiquité (statuette de Ganymède de la maison des auriges grecs de Carthage, datable du IVème siècle).

Ce goût pour la sculpture s’est prolongé, dans une moindre mesure toutefois, jusqu’à la période chrétienne : à partir de la fin du IVème siècle, comme dans bien des régions de l’empire, le goût pour la statuaire connaît un fléchissement très net. Mais l’on retrouve encore d’autres formes de sculpture, à la fois des pièces importées (reliefs de Carthage à scènes bibliques), d’autres exécutées sur place en adaptant des modèles de Rome (sarcophage de Lemta), d’autres enfin originales par leur thématique (sculpture architecturale dans les églises) ou leur matériau (sarcophages en keddel, au IVème et Vème siècle, exportés dans la péninsule ibérique).

Même si elle reste difficile à caractériser par rapport au reste de l’empire, la sculpture dans la Tunisie d’époque romaine mérite de retenir l’attention : très abondante, elle constitue dans sa diversité même un témoignage précieux sur la société de l’Afrique antique, ses mentalités, ses croyances, son organisation politique, et, par ses techniques, sur sa place dans l’art de l’empire.

François Baratte

L’artisanat céramique de l’Antiquité à Neapolis / Nabeul et son territoire

Réputée pour ses poteries d’époques moderne et contemporaine, la ville de Nabeul, l’antique Neapolis, avait également connu le développement d’un artisanat céramique florissant et varié depuis l’époque antique. L’ancienneté de ces traditions artisanales a été prouvée grâce aux investigations archéologiques élaborées au cours de la première décennie du XXIème siècle. Des prospections menées dans l’arrière pays de Neapolis, entre Oued Dharoufa au nord et Oued el-Manqaâ au sud, ont permis de localiser de nombreux ateliers de céramique antique.

Les ateliers de céramique antique dans le territoire de Neapolis

Si les vestiges de quelques fours de céramique antique ont été localisés dans les ruines de Neapolis, de nombreux ateliers périphériques sont situés au pied des collines à l’arrière-pays de la cité et au voisinage des gisements d’argile. Ainsi, à l’ouest de Ghar el-Tfel se trouvent les vestiges de l’atelier de Barnoussa. Plus à l’ouest, l’atelier de Choggafia est attesté par son dépotoir spectaculaire, soit une véritable colline de tessons d’amphores, ainsi que par les vestiges de nombreux fours. Au nord-ouest, les ateliers de Sidi Fraj et d’el-Qalaâ occupent deux monticules de part et d’autre de l’Oued el-Manqaâ. L’atelier de Sidi Aoun est situé à quelques mètres à gauche de la voie périurbaine en direction de Korba. Il occupe une petite butte près du marabout de Sidi Aoun.

Deux autres ateliers Aïn Amroun et Amroun carrières sont situés à droite de la voie Dar-Chaâbane / Béni-Khalled, sur la colline du côté de la source de Aïn Amroun. L’atelier de Sidi Zahrouni est situé au nord de Béni-Khiar et au pied de Djebel el-Qolla. D’autres vestiges d’ateliers se trouvent sur la route de Korba et au nord-est de Maâmoura, comme l’atelier de Aïn Chokkaf et celui de Labyadh. Les ateliers de Choggafia et de Sidi Aoun ont livré des timbres estampés sur des cols d’amphores portant l’inscription C(olonia) I(ulia) N(eapolis) attestant l’appartenance à Neapolis.

La céramique antique de Neapolis et son territoire

La production de céramique punique dans le territoire de Neapolis est attestée dans les ateliers de Sidi Fraj, celui de Choggafia et celui de Sidi Aoun. Ces ateliers avaient produit des amphores avec un répertoire relativement varié (dont les types T-5.2.3.1, T-6.1.1.1, T-7.4.2.1 et T-7.4.3.1 de la typologie de Joan Ramon) et une chronologie globale entre la fin du IVème siècle et la première moitié du IIème siècle avant J.-C. Ils avaient également produit une vaisselle en céramique commune et culinaire (mortiers, jattes, fioles, marmites et casseroles), ainsi qu’une vaisselle en céramique à vernis noir en imitation de la céramique campanienne (plats à poisson, patères, coupes, bols et gobelets) de même chronologie que les

amphores.

Au début de l'époque romaine, les ateliers de Neapolis avaient produit des types d'amphores puniques romanisées (surtout le type « Carthage Early Amphora IV ») datables du Ier siècle après J.-C., ainsi qu'une grande variété d'amphores de tradition punique avec une chronologie allant du IIème au VIIème siècle après J.-C. On y produisait également des amphores de tradition gréco-romaine, notamment des amphores « africaines classiques » du IIème au IVème siècle, des amphores « africaines tardives » de petites, moyennes et grandes dimensions, du Vème au VIIème siècle. D'autres types d'amphores étaient aussi produits par ces ateliers aux IIIème et IVème siècles, dont des imitations de types non africains (en l'occurrence gaulois), ainsi que des variantes locales.

Continuité productive et richesse des ressources économiques

Dans l'histoire millénaire de ces traditions artisanales, on peut distinguer deux grandes périodes correspondant chacune à un faciès culturel bien particulier. La céramique d'époque punique est produite entre le IVe et le milieu du IIème siècle avant J.-C., tout en évoluant conformément aux techniques, aux goûts et aux tendances stylistiques propres à l'univers de la capitale punique. Après la conquête romaine, cet artisanat avait connu un renouveau et un nouvel essor avec l'adoption des traditions gréco-romaines qui sont en vogue entre le Ier et le VIIème siècle après J-C et largement diffusées à l'échelle méditerranéenne.

L'étude de cette céramique nous renseigne à la fois sur les ressources et le dynamisme économique de Neapolis et de son territoire et sur la diffusion méditerranéenne de ses produits. à l'égard de Carthage, cette cité fut, depuis l'époque punique, largement ouverte aux flux des échanges méditerranéens. Ainsi, la production des amphores devait répondre, avant tout, aux besoins des producteurs-exportateurs de denrées alimentaires. Neapolis fut sans doute un cas représentatif du modèle d'organisation et d'exploitation du territoire autour d'un centre urbain servant de base pour le développement de l'économie de Carthage, ce que justement redoutait Rome à la veille de la troisième guerre punique. La destruction de Neapolis par l'armée romaine au tout début de cette guerre, et avant même la destruction de Carthage, eut des conséquences catastrophiques sur les aristocraties puniques qui contrôlaient les ressources économiques de son territoire. Un arrêt simultané des activités productives est observé à l'échelle de tous les ateliers, et par conséquent des autres secteurs économiques qui leur sont liés, une véritable « asphyxie » économique.

C'est au début de l'époque romaine impériale que cette activité devait reprendre avec, cependant, un réaménagement des structures productives et un développement remarquable de la production amphorique. L'apparition de quelques timbres sur col d'amphores africaines classiques (C.I.N/LVC ; Q.A.F ; EGF ; MQ) et la diffusion de ces amphores sur les marchés méditerranéens traduit la mainmise d'une aristocratie romaine sur les ressources économiques du territoire de Neapolis et la réintégration de cette cité à une dynamique des échanges méditerranéens. C'est donc cette signification qu'il faudrait attribuer à l'essor de l'artisanat céramique de l'Antiquité à Neapolis comme ailleurs.

Aux IIème-IIIème siècles, Neapolis exportait de l’huile d’olive dans des amphores africaines classiques, puis aux Vème et VIème siècles dans des amphores africaines tardives de grandes dimensions (dont le type Keay 35A). Elle exportait aussi des saumures depuis l’époque punique, puis à l’époque romaine (dans des amphores africaines classiques II), et même à l’époque vandale, dans des amphores africaines tardives de grandes dimensions (dont le type Keay 35B). Neapolis exportait également du vin depuis l’époque punique, puis à l’époque romaine dans des amphores imitant un modèle gaulois (le type Dressel 30) ainsi que dans des amphores africaines tardives de moyennes dimensions (type Keay 25.1) et des amphores africaines tardives de petites dimensions (type Keay 26) jusqu’à la fin de l’époque byzantine.

Grâce à l’étude de la céramique antique, nous disposons aujourd’hui de quelques données significatives sur le développement économique de Neapolis et de son arrière pays depuis l’époque punique jusqu’à la fin de l’Antiquité. Et ce n’est qu’au cours des dernières décennies du VIIème siècle que le matériel céramique de la région de Neapolis semble disparaître progressivement en même temps que les formes de l’économie antique. Mais bientôt, les géographes arabes nous présentent l’économie de la région de Neapolis assez prospère par sa vigne, ses oliviers et ses figuiers.

Moncef Ben Moussa

L’art punique

Art oriental transposé en Afrique, l’art punique a connu au cours des siècles une évolution due non seulement à l’écoulement du temps, mais aussi à de fortes influences exogènes (grecques, égyptiennes, voire autochtones), tout en conservant malgré ces métissages une originalité parfois fascinante.

De l’architecture punique on connaît assez peu de choses, du fait de la fragilité de certains matériaux des élévations (briques crues, pisé, mortier…), des destructions dues aux guerres. de l’ensevelissement fréquent des villes puniques sous des villes romaines, et enfin, de ce fait, de la faible ampleur des dégagements archéologiques dans les niveaux préromains. Une exception notable est la cité de Kerkouane, à l’extrémité du Cap Bon, détruite par les Romains en 256 avant J.-C. et qui ne fut jamais rebâtie. On y voit un urbanisme aéré avec de larges avenues et de nombreuses places, des maisons dont les pièces s’ordonnent autour d’un patio relié à la rue par un couloir décentré préservant l’intimité de la demeure, des pavements solides, des salles d’eau bien aménagées. Un sanctuaire se signale par son ampleur, avec divers autels et bâtiments cultuels ou annexes répartis à l’intérieur et sur le pourtour d’une vaste cour. Carthage ne nous offre l’équivalent de ces vestiges que sur des surfaces beaucoup plus restreintes, en raison de sa longue réoccupation aux siècles post-puniques. Les habitations de la colline de Byrsa, postérieures de plus d’un demi-siècle aux demeures les plus récentes de Kerkouane, et édifiées dans un tout autre contexte, présentent deux types distincts, eux-mêmes différents de ceux de la maison kerkouanaise typique, mais aussi d’autres maisons de Carthage, celles du « quartier Magon » du bord de mer : une diversité qui ne saurait surprendre dans une société où régnaient certainement de fortes inégalités.

L’architecture monumentale punique, elle aussi, reste mal connue dans l’ensemble, même dans le cas de trouvailles exceptionnelles comme celle d’un important édifice cultuel, peut-être le « temple d’Apollon » mentionné par Appien, repéré dans des fouilles proches de la rue Ibn Chaâbat à Carthage, et dont le vestige le plus spectaculaire est un grand chapiteau dorique en grès revêtu de stuc blanc. On connaît çà et là dans la métropole punique d’autres exemplaires, plus petits et souvent épars, de blocs travaillés de la même façon, Ils témoignent d’une architecture fortement influencée par des modèles égyptisants (fréquence de la « gorge égyptienne ») et grecs, ces derniers majoritairement doriques, plus rarement ioniques ou éoliques. Mais des monuments eux-mêmes nous n’avons guère que des modèles réduits, comme le naïskos (« petite chapelle ») de Thuburbo Maius, à la modénature complexe et surchargée.

C’est par d’ambitieux équipements publics que la Carthage punique nous révèle le plus clairement l’ampleur de son urbanisme et la qualité de son architecture : il s’agit d’une part de son enceinte maritime du Vème siècle telle qu’on la connaît dans le « quartier Magon », d’autre part et surtout de son port militaire, datant des dernières décennies de la ville et qui

combinait une architecture soignée (avec un décor de colonnes ioniques) à un parti technique original amplifiant et portant à l'extrême les caractéristiques du « cothon » punique, un port creusé en pleine terre.

Enfin de grands monuments privés ou publics, mausolées ou temples, attestent dans l'arrière-pays l'interpénétration d'influences numides et de traditions puniques, le tout métissé d'éléments égyptisants et grecs, comme le célèbre mausolée de Dougga, édifié par un maître d'œuvre carthaginois « à la tête d'une équipe d'ouvriers numides » (S. Lancel), ou comme le sanctuaire numide qui couronnait la colline de Chemtou, de très peu postérieur à la chute de Carthage.

C'est d'une part la sculpture et à un moindre degré la peinture, d'autre part les arts dits « mineurs », qui nous ont transmis les vestiges de l'art punique les plus nombreux, et les mieux échelonnés dans le temps. Pour la sculpture, on citera d'abord les cippes (« cippes-chapelles » ou « cippes-trônes ») et surtout les stèles, monuments apparus précocement à Carthage et qui éveilleront encore de lointains échos à l'époque romaine dans les stèles de Maktar et de la Ghorfa. Cippes et stèles du tophet de Carthage, par milliers, attestent une longue évolution dans le choix des matériaux (d'un grès plus ou moins grossier jusqu'à un calcaire fin) comme dans celui des motifs. On passe ainsi, pour s'en tenir aux très grandes lignes d'une typologie complexe, de cippes dont le décor, essentiellement architectural, comporte aussi des éléments symboliques assez simples (« idoles-bouteilles » ou bétyles de formes diverses), incisés ou sculptés, à des stèles pourvues de décors gravés dont le plus célèbre est celui du « prêtre » portant un jeune enfant. À l'époque hellénistique, ces petits monuments s'inspirent souvent pour leur décoration de motifs tarentins ou alexandrins. Quant aux fameux sarcophages anthropoïdes de « prêtres » et de « prêtresses » de Carthage, en marbre peint et doré, marqués par de fortes influences grecques et égyptiennes, ils s'écartent résolument (de même qu'un sarcophage en bois à couvercle anthropoïde de Kerkouane) de leurs antécédents de Phénicie, les sarcophages hiératiques des « rois de Sidon », qu'en revanche copieront plus servilement les Phéniciens de Solunto en Sicile ou de Cadix. Mais l'immense majorité des sépultures de Carthage, hors tophet, refusent toute tentation artistique : ce sont fosses simples ou à cercueil de bois, sarcophages lisses, caissons ou cistes de pierre, ou des tombes à chambre profondément enfouies, soigneusement bâties mais sans apprêt décoratif. On ne saurait enfin négliger d'autres monuments sculptés souvent oubliés malgré leur intérêt et leur originalité, tels que des têtes-portraits ou des reliefs — sans compter les étranges réminiscences puniques, en pleine époque romaine, d'un groupe de statues en terre cuite trouvées à Thinissut.

Au-delà de dessins géométriques ou anthropomorphiques tracés sur des œufs d'autruche, la peinture se signale, en particulier dans le Cap Bon, par d'intéressants motifs urbanistiques ou architecturaux, comme la figuration d'une ville cernée par ses remparts dans un hypogée de la nécropole du Jbel Mlezza près de Kerkouane. Mausolées, autels, signes de Tanit, sont peints dans la même tombe ou encore dans la nécropole de Kelibia et dans celle de Sidi Salem à Menzel Temime, parfois associés à des éléments décoratifs qui semblent renvoyer

plutôt à une tradition libyque. La mosaïque, quant à elle, se limite essentiellement à des sols en fragments de terre cuite ou de calcaire, une technique dans laquelle les Puniques excellaient et dont ils combinaient de façon fort variée les divers composants. Ces pavimenta punica ont fortement inspiré les maçons de l'Italie antique. Intéressantes sont quelques figurations incorporées à des sols simples, tel le fameux signe de Tanit d'une demeure de Kerkouane. Le stuc, enfin, fut souvent employé pour protéger ou ennoblir des matériaux assez grossiers comme le grès de El Haouaria. Mais les stucateurs puniques sont allés au-delà de ce simple utilitarisme, et à Carthage ils ont su aussi employer cette technique avec un goût délicat, pour décorer de moulurations ou de reliefs parfois rehaussés de couleurs des pièces d'architecture comme un pilastre trouvé au tophet, ou des demeures de Byrsa et du quartier Magon.

C'est toutefois pour les « arts mineurs » que les Puniques ont souvent manifesté leur préférence, selon des procédés fort divers. Dans le travail de l'argile d'abord. Nous évoquons ailleurs dans ce volume leurs vases en céramique, relativement simples en général mais dont les décors font appel à des techniques multiples. À l'époque archaïque, la saisissante série des masques grimaçants est une des manifestations les plus étranges d'un peuple qui en l'occurrence se souciait plus d'éloigner le mauvais œil que de séduire le regard. Dans des registres plus apaisants, on notera les « empreintes » ou moules, plaquettes de terre cuite ornées de motifs en creux, qui servaient vraisemblablement à décorer, par impression, pains ou gâteaux. Et surtout les statuettes, qui au cours des siècles puisent leur inspiration dans les répertoires les plus variés, depuis les fameux « orants » de Carthage (milieu du VIIème siècle-milieu du Vème siècle) largement influencés par des prototypes chypriotes. Par la suite des modèles phéniciens, égyptiens et grecs seront à l'origine d'une production foisonnante de figurines d'argile, tandis que les têtes de « Déméter kernophore » devront tout à l'influence de Syracuse.

La bijouterie sous toutes ses formes manifeste le même éclectisme. Très nombreux, les scarabées sont évidemment d'importation ou d'inspiration égyptienne. L'orfèvrerie (boucles d'oreille à « nacelle », pendentifs divers, bracelets…) se réfère à des coutumes proprement puniques, égyptiennes, parfois étrusques peut-être. Les bijoutiers travaillent les pierres semi-précieuses les plus variées, calcédoine, cristal de roche, jais, cornaline surtout, dont ils aiment faire des colliers composites. Le verre — une invention phénicienne, estimaient les Anciens — est couramment employé sous la forme de pâte de verre travaillée sur noyau pour de séduisants petits objets polychromes, vases à parfum, perles, pendentifs en forme de têtes masculines. La gravure, pratiquée, on l'a vu, sur des stèles funéraires en pierre, est largement utilisée aussi pour décorer des objets en bronze comme les hachettes-rasoirs, ainsi que des peignes ou des plaquettes en ivoire.

Deux trouvailles de la colline de Byrsa à Carthage, séparées par un demi-millénaire, témoignent de la longue vitalité de cette pratique punique des arts mineurs et de l'artisanat d'art. Au milieu du VIIème siècle, un artisan de l'ivoire avait emporté dans sa tombe, avec des morceaux d'ivoire brut, un échantillon de son travail, une frise sculptée de cervidés

broutant rappelant, sur un ton plus modeste, les ivoires de Nimrud antérieurs de quelques décennies. Et cinq siècles plus tard, installé en pleine rue près de l'emplacement de cette tombe, un bijoutier allait abandonner précipitamment sur place, sans doute lors de l'assaut final des Romains, les matériaux qu'il était en train de façonner, cornaline, obsidienne et corail.

On retiendra de cet aperçu nécessairement rapide de quelque six siècles d'art punique l'éclectisme qui a prévalu dans les sources d'inspiration de ce peuple commerçant établi au cœur de la Méditerranée ; la façon dont la fusion de ces modèles si variés s'est combinée avec les tendances propres des Phéniciens d'Occident pour donner naissance à un art et à un artisanat artistique profondément originaux ; et aussi la coexistence, chez les Puniques et les autres peuples d'origine sémitique de l'Occident méditerranéen, de tendances communes avec d'indéniables différences régionales, d'une part, et d'autre part les nuances qui distinguent, en Tunisie même, l'art de Carthage de l'art d'Utique, d'Hadrumète ou de Kerkouane, pour ne citer que ces exemples.

Jean-Paul Morel

La céramique punique

Du VIIIème au IIème siècle avant J.-C., la céramique punique s'éloigne progressivement de ses origines levantines par l'effet d'évolutions internes, mais aussi d'influences diverses étrangères au monde sémitique. Parmi ses plus anciennes formes caractéristiques on note des cruches piriformes (« en poire ») ou à bobèche (à bouche large), de petits pots globulaires munis d'une anse ou d'un ergot de préhension, ou encore des « vases-chardons » composés de deux écuelles superposées unies par une tige, et des assiettes comportant généralement une cupule centrale et un bord évasé à large marli. Les cruches sont souvent enduites d'un beau vernis rouge qui se restreindra bientôt au col et à l'embouchure des vases avant de disparaître. On relève déjà deux phénomènes appelés à perdurer. Quant à la technique, la fréquence des pâtes « sandwich », dont la couleur varie fortement dans l'épaisseur de la paroi. Quant au répertoire, l'absence de ces coupes pourvues de deux anses si fréquentes en revanche dans la céramique grecque, signe menu mais emblématique d'un fossé profond entre les deux cultures.

Sur des vases devenant assez vite, et pour longtemps, fondamentalement achromes, vont apparaître divers types de décors : décors peints en noir, en brun ou en rouge (bandes larges ou filets étroits sur les panses ou les vasques, « gouttes » radiales sur les rebords évasés, ou encore motifs figuratifs simples tels que des yeux) ; décors imprimés (tels que des rosettes ou des oves disséminés à profusion) ; décors incisés, par exemple pour imiter les souples rinceaux des céramiques grecques ; ou encore petites ouvertures ornementales découpées sur le flanc des vases. L'absence de décors véritablement figurés est un trait marquant de ces poteries.

Concurremment avec les productions locales, la présence de céramiques importées a de tout temps caractérisé la vaisselle carthaginoise. Ces importations apparaissent dès le milieu du VIIIème siècle dans le dépôt du tophet dit « Chapelle Cintas », mais aux VIIème-VIème siècle encore les poteries exotiques, vases à boire ou à parfum corinthiens, ioniens ou étrusques, restent rares. Il faut attendre l'époque classique, soit la plus grande partie des Vème-IVème siècles avant J.-C., pour voir s'accroître les importations grecques, désormais essentiellement athéniennes, parfois siciliennes ou italiotes, à figures rouges et surtout à vernis noir. À cet afflux ne correspond pas encore une mutation profonde de la vaisselle punique, laquelle continue à comporter pour l'essentiel des céramiques non vernissées.

Un changement considérable intervient en revanche à l'époque hellénistique, à partir du dernier tiers du IVème siècle. Il est marqué d'abord par la disparition presque totale des importations helléniques (à part des exceptions éparses comme les vases attiques « du Versant occidental »). Mais l'Italie prend le relais avec ses céramiques à vernis noir : timidement dès la fin du IVème siècle, avec l'arrivée de quelques exemplaires de la production romaine et étrusque des « petites estampilles », puis vigoureusement à partir de la

fin du IIIème siècle avec l'afflux bientôt torrentiel des vases en campanienne A, une céramique produite par une Naples dont Rome ne va pas tarder à prendre en main le commerce. Ces importations depuis Naples se poursuivent jusqu'à la destruction de Carthage, représentant une grande partie de la vaisselle utilisée dans cette ville, accompagnées plus modestement par la belle campanienne B à vernis noir- bleuté de l'Étrurie romanisée. Ainsi, le commerce entre Rome (et son domaine italien) et Carthage bat son plein au moment même où les relations diplomatiques entre les deux cités sont des plus exécrables, et la céramique en est le meilleur indice.

Le répertoire de la vaisselle punique va s'en trouver profondément bouleversé d'un double point de vue, formel et technique, non sans des survivances tenaces : formel, car des ateliers locaux comme ceux de Dermech à Carthage ou de la Rabta à Tunis vont fournir en grand nombre des vases se rapprochant des grands répertoires de la Méditerranée septentrionale, assiettes, bols ou coupelles pour l'essentiel ; technique, car ces vases seront désormais assez systématiquement vernissés. Mais si l'on parle couramment en l'occurrence de « vernis noir », en réalité ce vernis, médiocre, et qui souvent ne couvre pas la totalité du vase, varie la plupart du temps entre le noirâtre, le gris ou le brun-rougeâtre, soit par suite d'une indifférence des Puniques en ce domaine (qui rappelle celle des Étrusques), soit du fait de la nature des argiles utilisées, soit enfin à cause d'une certaine inexpérience technique ; et ce vernis ne couvrira souvent, à l'extérieur du vase, que la partie supérieure de la paroi, tandis que la pâte restera la plupart du temps une pâte « sandwich » dont la couleur varie dans la masse. À signaler aussi une petite mais intéressante série de vases plastiques à vernis noir ("têtes de nègres", pieds chaussés d'une sandale…). Par ailleurs, certaines céramiques puniques non vernissées de cette époque révèlent dans leurs motifs décoratifs des influences venues d'outre-Méditerranée, jusqu'à faire soupçonner la présence dans des ateliers africains d'artisans étrangers et particulièrement grecs.

Au long de ces siècles, une autre composante influence ou complète le répertoire céramique, celle des populations autochtones de la Tunisie punicisée. Ainsi dans la Carthage des premiers temps sont couramment utilisés des vases modelés, fabriqués probablement par des potières (comme actuellement encore la céramique de Sejnane), et qui se perpétueront, quoique beaucoup plus modestement, jusqu'à la chute de la ville en 146 avant J.-C. Les très curieuses « céramiques hybrides » d'époque hellénistique du Sahel tunisien, faites au tour mais imitant la couleur rouge et parfois les formes de la céramique modelée de tradition libyque, sont un autre témoignage de ces interactions culturelles.

À côté de la vaisselle de table proprement dite, on ne saurait traiter, fût-ce brièvement, de la céramique punique sans évoquer d'autres catégories de poterie plus utilitaires, car c'est souvent dans ce registre que se manifestent le plus opiniâtrement les tendances d'un artisanat.

Les céramiques culinaires, d'abord. Dans les ruines de l'habitat de Carthage hellénistique abondent les marmites en céramique commune fort bien cuite. Elles frappent par leurs petites dimensions (auraient-elles servi à cuisiner des portions individuelles ?), mais leur qualité technique a fait penser qu'elles avaient pu être exportées vers le domaine de Marseille.

Les lampes, quant à elles, offrent un résumé de ce que fut l'évolution générale de la céramique punique. À haute époque règne un modèle qui singularise les lampes du monde sémitique, celui de l'assiette à bord pincé pour former un ou plus fréquemment deux becs. Ces becs, en s'agrandissant et en se fermant, devinrent progressivement des sortes de cornets. Au Vème siècle arriva la concurrence de lampes grecques plus ou moins partiellement vernissées, athéniennes surtout, qui suscitèrent des imitations puniques à vernis médiocre. Cette imitation concerna ensuite jusqu'à la destruction de Carthage des lampes hellénistiques originaires de Grèce ou d'Italie.

Les amphores commerciales constituent un indice essentiel de la prospérité de « l'industrie agro-alimentaire » punique quant à la production du vin, de l'huile et des produits dérivés du poisson. Un des plus originaux aussi : en effet les amphores puniques de Tunisie (et leurs cousines des divers domaines phénico-puniques de la Méditerranée occidentale), malgré la grande diversité de leurs formes, conservent opiniâtrement quelques caractéristiques essentielles qui les font reconnaître au premier regard : une panse en forme de « sac » ou de cylindre, une absence de col distinct sauf dans quelques types tardifs, enfin des anses plaquées directement sur le haut de la panse. Ces traits sont si profondément ancrés dans la « manière » punique qu'on les retrouvera encore aux Vème-VIème siècle après J.-C. sur des amphores de Tunisie et de Libye. Ce qui n'empêcha pas les Carthaginois de produire sporadiquement, au long des siècles, des contrefaçons d'amphores importées de provenances diverses.

L'artisanat de la poterie fut dans la Tunisie punique une activité de première importance, ce qui n'est guère surprenant si l'on considère l'usage alors omniprésent de la céramique. Ses caractéristiques sont dans l'ensemble fortement originales et, sous des dehors divers, remarquablement permanentes. Il participe à une indéniable unité d'ensemble de l'aire occidentale phénico-punique que tempère cependant la prolifération des variantes locales. Il unit une singularité foncière à une tendance fréquente à l'imitation (bien visible aussi dans cet autre artisanat de l'argile qu'est la coroplastie et notamment les statuettes, avec leur triple inspiration phénico-punique, égyptisante et hellénisante). Il influence les cultures autochtones (en Tunisie même comme par exemple en Sicile occidentale) tout en en renvoyant aussi des échos. En ce domaine comme en tant d'autres, la civilisation punique se montre fidèle au long des siècles à ses tendances profondes.

Jean-Paul Morel

Les musées archéologiques de la Tunisie

La répartition des musées archéologiques est le reflet des fouilles et de leur importance à travers l'histoire contemporaine du pays.

C'est ainsi que la majorité de ce type de musées se retrouve dans de grands sites archéologiques. Il en est ainsi des musées d'Utique (1923), Mactar (Mactaris) (1967), El Jem (Thysdrus) (1970), Salakta (Sullectum) (1980), Kerkouane (1986), Sbeïtla (Sufetula) (1991), Lamta (Lepti Minus) (1992) Chimtou (Simithu) (1997) ou le dernier né, le musée de Haïdra (Ammaedara) ; enfin le plus grand musée de site est celui de Carthage . D'autres musées, si l'on excepte ceux à vocation mixte archéologique et ethnographique, sont à vocation régionale ; les plus anciens, sont ceux de Sfax et de l'Enfidha remontant tous deux à 1907. Les musées archéologiques de Sousse, Nabeul et Gafsa sont essentiellement dédiés à l'archéologie antique. Enfin nous classons en dernier lieu les musées spécialisés, celui de Raqqada, à 10 Km de Kairouan (1986) musée exposant des oeuvres se rapportant à la civilisation Islamique, comme son prédécesseur le musée Ali Bourguiba installé dans le Ribat de Monastir depuis 1958. Le musée de la céramique islamique situé à Tunis (1981), au sein d'un mausolée de Sidi Kacem El Jelizzi, ou celui de l'Urbanisme dans le Kasbha de Sfax, s'intéressent quant à eux à des sujets encore plus spécifiques. Le musée National du Bardo de renommée internationale grâce notamment à sa collection exceptionnelle de mosaïques antiques clôt cette liste de 21 musées couvrant une bonne partie du territoire tunisien.

Un musée matérialise, par ces œuvres exposées, une empreinte de l'Homme dans un instant déterminé en un lieu précis réalisé à travers une œuvre quelle que soit sa nature qui va l'identifier et permettre d'en reconnaître la personnalité et la culture parmi d'autres personnes, parmi d'autres communautés d'autres peuples ou d'autres nations.

C'est ainsi que les musées archéologiques de la Tunisie sont en mesure, de part la nature et la variété de leurs collections, de présenter aux visiteurs les différentes facettes du « Tunisien » actuel à travers les âges, les régions, les sites permettant ainsi de vivre son évolution à travers l'histoire et les civilisations grâce à ces traces matérielles que constituent les œuvres exposées.

Le musée de Gafsa fait voyager le visiteur grâce à une petite collection vers la période préhistorique et à la civilisation capsienne entre 7000 et 4500 ans avant J- C. Civilisation typique continentale de nord de l'Afrique, qui se manifeste entre autres par un outillage diversifié et perfectionné : lame, burin, grattoirs, aguilles et couteaux en osè…

Par contre, au Cap Bon, le Punique ayant vécu à Kerkouane, ce site dont nous ignorons encore le nom à l'époque antique, transparaît au visiteur pendant trois siècles de son existence entre le VIème siècle et le IIIème siècle avant J-C. date de la destruction définitive

de cette petite ville. Grâce aux objets retrouvés aussi bien au cours des fouilles des différentes maisons et édifices publics ainsi que des tombes des grandes nécropoles avoisinantes, nous découvrons des œuvres en tout genre, des productions locales ou importées qui nous font voyager dans le quotidien de ces habitants. Un sarcophage en bois, dont le couvercle porte sculptée une femme, démontre à titre indicatif la richesse de cette ville et la dextérité des artisans.

à Raqqada, près de la capitale islamique, Kairouan, céramique, stucs ouvragés…mais surtout une superbe collection de manuscrits expose la diversité de l'art islamique dans toute sa splendeur tout comme le musée de Sidi Kacem Jellizi, le père de Jelliz, carreau en céramique émaillée d'origine andalouse/espagnole ou le génie des artistes artisans se manifeste autrement marquant le caractère propre aux civilisations de cette période.

Cependant, la majorité des musées tunisiens s'unissent par la présentation de collections exceptionnelles de mosaïques. Si l'on excepte le musée de Chimtou, grand musée de la civilisation numide, notamment du second siècle avant J-C, et du marbre jaune qui a fait la renommée de ce site à l'époque impériale romaine dont les œuvres exposées se distinguent, entre autre, par un art populaire de sculptures typiques de ce site ; tous les autres musées se distinguent par la présence de mosaïques. L'urbanisation au cours de la période romaine, la présence de grands domaines, la richesse agricole de ce territoire et son commerce avec toutes les provinces de la méditerranée ont fait de la Tunisie à l'époque romaine, une contrée prospère dont les riches bourgeois ont pu s'offrir de luxueuses et vastes demeures pavées de mosaïques et dont les murs présentaient des fresques aussi différentes les unes des autres. Les mosaïques ont été les plus préservées et à travers la visite des différents musées archéologiques, le visiteur passe d'une école de mosaïstes à une autre, d'un thème à un autre, divinités, mythologie, scènes d'intérieur, activités agricoles, activités marchandes, scènes marines, scènes sportives, chasse, pêche, tout y est représenté grâce à des artistes anonymes qui par la magie de la pierre et par leur habilité nous ont légué un catalogue de ce que furent nos ancêtres par l'art de la mosaïque. Les musées tunisiens s'imposent comme un détour indispensable pour la découverte de ce phénomène artistique indéfinissable par la richesse de sa portée pour la connaissance de cette période.

Chacun des musées cités se distingue, par rapport aux autres, au moins par une mosaïque que l'on ne retrouve pas ailleurs.

Du spectacle de jeux gymniques et de pugilat du musée de Gafsa, au domaine de Sorothus et son élevage de chevaux du musée de Sousse, en passant par la naissance de Vénus d'El Jem, ou le Cordonnier du musée de Nabeul, enfin la catalogue de navires d'époque romaine du musée National du Bardo ne peuvent qu'inciter à la découverte de tous ces musées.

Habib Ben Younes

Les monnayages antiques de Tunisie

Toutes les périodes de l'Antiquité tunisienne ont contribué à son patrimoine monétaire. Les émissions de monnaies « tunisiennes » ont débuté à l'époque punique. Les premières frappes de Carthage, inspirées par celles des Grecs de Syracuse, dateraient des années 400 avant J.-C. . Elles portent à l'avers le nom de la ville et auraient servi à payer les mercenaires grecs qu'elle enrôlait. On y voit déjà figurer le cheval qui restera jusqu'à la destruction de la cité en 146 avant J.-C. un symbole récurrent des émissions puniques, et le palmier, qui se disait en grec phoinix, et désignait par jeu de mots les Phéniciens, en l'occurrence ceux d'Occident, c'est-à-dire les Puniques. Ces premières monnaies étaient frappées selon l'étalon attique utilisé à Syracuse.

Par la suite, les émissions puniques suivront un étalon phénicien (le shekel de 7,60 g) et on y trouvera presque toujours à l'avers une effigie féminine coiffée d'épis de blé, qui pourrait bien, sous la forme empruntée aux Grecs de Korè, figurer en réalité Tanit, la déesse principale de Carthage. Au revers le cheval peut être accompagné de symboles divers comme l'uraeus, soleil flanqué de deux serpents najas, emprunté à l'iconographie religieuse égyptienne.

Les émissions carthaginoises accompagnent les vicissitudes de son histoire. La monnaie d'électrum (alliage d'or et d'argent), ci dessus, nous montre une cité à son apogée. On perçoit également son opulence à travers de belles émissions d'argent.

Les petits échanges quotidiens étaient assurés par un très abondant monnayage de bronze, de qualité esthétique moindre, même si l'on trouve aussi de belles réussites comme sur cette monnaie.

Les monnayages de Carthage, qui figurent parmi les plus abondants de la Méditerranée de l'époque, reflètent parfaitement les divers courants culturels qui s'y croisaient et que Carthage se réappropriait en les intégrant à ses propres traditions. La monnaie, en tant qu'instrument d'échange, est un lieu privilégié d'expression de ces métissages culturels favorisés par le rôle d'intermédiaire commercial de Carthage, qui constitue l'une des caractéristiques principales de son image.

En s'affaiblissant puis disparaissant dans son affrontement avec Rome, Carthage passe le relais de la monétarisation africaine au royaume numide de Massinissa, dont la capitale, Cirta, l'actuelle Constantine, émettait des monnaies de bronze ornées de l'effigie du roi et d'un cheval au galop qui rappelle ce que la dynastie numide devait à Carthage en termes d'influence politique, économique, religieuse et culturelle. Ces monnaies ont largement circulé en Tunisie à côté des dernières de Carthage.

Lorsque Rome conquiert le territoire de Carthage (146 avant J.-C.) puis celui de la Numidie orientale avec Cirta (46 avant J.-C.), elle trouve donc une région déjà bien monétarisée par Carthage et les rois numides. Néanmoins, cette masse monétaire est largement usée et demanderait un renouvellement que les ateliers monétaires de la République romaine sont bien incapables de fournir. Plus exactement, Rome peut y importer sans difficulté son abondant monnayage d'argent (les deniers), mais se trouve dans l'impossibilité de le faire pour la monnaie de bronze.

Il faut attendre l'époque augustéenne (27 avant J.-C.-14 après J.-C.) et donc l'avènement de l'Empire, pour que des frappes de bronze d'une certaine importance reprennent dans la région. Ces monnayages sont émis à l'initiative des élites citadines locales, avec l'approbation et sans doute l'encouragement des autorités romaines. La plupart des cités importantes de la province d'Afrique proconsulaire y contribuent avec des frappes destinées essentiellement à couvrir leurs propres besoins. Seules des villes comme Hadrumète, Carthage ou Utique semblent avoir eu un rayonnement monétaire dépassant le cadre strictement civique. Ces monnaies sont particulièrement importantes dans la mesure où s'y reflète la progression d'une « romanisation » relativement rapide, car vécue manifestement par les élites africaines comme une association au nouvel ordre impérial romain qui assurait la pérennité de leur position dominante. La monnaie d'Hadrumète, ci-dessous, nous montre au droit un portrait du proconsul Fabius Maximus, et au revers l'effigie du dieu punique Baal Hammon, désormais appelé Saturne africain, et dont le culte continua sous l'autorité romaine. Les cultes locaux sont donc maintenus, de même que les privilèges économiques et sociaux, moyennant la reconnaissance de l'autorité romaine.

Par la suite les frappes monétaires provinciales s'arrêtent à la fin du règne de Tibère (14-37 après J.-C.) car l'atelier de Rome est progressivement capable d'assurer l'approvisionnement monétaire de la région. Ce sont donc les mêmes monnaies qui circulent sur place que dans tout l'Occident romain. Et cela jusqu'au Bas-Empire, à l'époque de Dioclétien (284-305), lorsque qu'une décentralisation de la frappe monétaire romaine suscite pour une courte période de nouvelles frappes à Carthage. Mais celles-ci ne diffèrent quasiment en rien des autres émissions de l'Occident romain.

Par la suite on ne retrouvera de frappes carthaginoises qu'aux époques vandale (430-533) et byzantine (533-698). Le numéraire vandale comporte des petites divisions d'argent qui portent l'effigie du roi à l'avers et l'indication de la valeur au revers, comme sur la monnaie de 50 nummia à l'effigie de Gunthamund, ci-dessous. Les Vandales émettent aussi un abondant monnayage de bronze pour les petites transactions quotidiennes.

à l'époque byzantine, l'atelier de Carthage frappe un volumineux monnayage d'or et de bronze. Ces monnaies sont dans l'ensemble identiques à celles des autres ateliers de l'Empire, à l'exception de certaines monnaies d'or frappées sur un flan globulaire caractéristique (monnaie de Constant II.)Les monnaies d'argent sont émises en quantités beaucoup plus réduites. Toute cette activité de l'atelier de Carthage assure en suffisance les échanges locaux tout en procédant à des émissions de solidi (monnaies d'or) qui montrent le

rôle important de l’Afrique dans la prospérité de l’Empire byzantin.

En somme, les monnayages antiques de Tunisie reflètent parfaitement l’intégration de la région dans les grands courants politiques, économiques et culturels de la Méditerranée. Certaines périodes, comme celles de la Carthage punique ou des débuts de la romanisation nous permettent de suivre davantage le processus et les étapes de cette intégration, tandis que d’autres, comme à la pleine époque romaine ou byzantine nous montrent une « Tunisie » antique participant pleinement à la synergie méditerranéenne mise en place par ces empires. Mais à quelque période qu’ils appartiennent ces monnayages constituent un témoignage capital et un patrimoine dont on ne saurait assez souligner à la fois la fragilité, et le besoin d’une action urgente de sauvegarde, d’inventaire et d’étude.

Jacques Alexandropoulos

La Tunisie islamique

L’invention de l’Ifriqiya et l’évolution de ses frontières

Le terme d’Ifriqiya provient de l’arabisation du nom latin Africa. Cependant aucun auteur arabe, fut-il historien ou géographe, ne s’est contenté de valider l’appellation sans tenter d’en donner une explication plus ou moins mythique pour les anciens, souvent généalogique et quelque peu scientifique pour ce qui est des historiens modernes. D’autre part, l’espace ainsi nommé par les Arabes ne recouvre pas seulement l’Africa Proconsularis mais également d’est en ouest, la Tripolitaine, la Byzacène, puis la Numidie cirtéenne, la Numidie militaire, la Maurétanie césarienne, la Maurétanie sitifienne et la Maurétanie tingitane, c’est-à-dire de la Petite Syrte à Tanger, alors que la Cyrénaïque n’en faisait pas partie. Or, on observe que toutes ces dénominations provinciales sont abandonnées au profit d’une seule qui crée de la sorte un espace différent.

Les explications antiques les plus complètes ont été recensées par d’Avezac à la fin du XIXème siècle. Une phrase a retenu particulièrement notre attention : « les écrivains de l’Antiquité, poètes plutôt que linguistes, avaient adopté le procédé commode de rattacher toutes les dénominations géographiques au grand arbre de leurs généalogies divines ou héroïques ». Les auteurs arabes les ont imités et ont remplacé le plus souvent les noms des divinités gréco-latines par les noms de leurs propres rois.

Mohamed Talbi a résumé toutes ces dénominations dans son article publié dans l’Encyclopédie de l’Islam. Nous n’en retiendrons qu’une, pour faire court, celle de d’Avezac « que la langue de Carthage fournit simple et naturelle en nous montrant dans Afryqah un établissement séparé, une colonie de Tyr, et les Arabes sont venus, par une dérivation régulière, dénommer Afryqyah, le pays dépendant de cette antique Afryqah ».

Ces légendes préislamiques nous expliquent amplement la légende de l’ancêtre éponyme Ifriqus ou Ifriqish et, du même coup, comment les auteurs arabes en sont venus à inventer les origines orientales des Berbères venant soit de Palestine, après le fameux combat de David et Goliath, soit du Yemen.

La construction de l’Ifriqiya évoluera encore grâce aux premiers auteurs locaux comme Abu’l-’Arab (333/944), al-Raqiq al-Qayrawani (vers 418/1027-28) et al-Maliki (474/1081). Le temps, couvert par la vie et l’œuvre de ces trois auteurs, permet de considérer que le territoire ifriqiyen s’est peu à peu individualisé, comme le fait remarquer Khaled Kchir, autour des hommes et de deux villes principalement, Kairouan et Tunis. L’identification est telle que la capitale à son tour est nommée elle-même Ifriqiyya. Cela apparaît bien dans le titre d’Abu’l-’Arab, Tabaqat Ifriqiya wa Tunis dont les savants mentionnés sont essentiellement kairouanais. Il en sera de même pour Mahdia, capitale des Fatimides. La métropole et le pays sont ainsi confondus dans l’appellation.

Nous allons revenir à présent sur un chapitre intéressant de ces ouvrages, c'est celui des Fada'il Ifriqiya, un genre peut-être hérité de l'Antiquité, car il ressemble à s'y méprendre aux Patria, aux éloges que l'on trouve par exemple pour Constantinople. Ces savants, qui énumèrent les mérites de l'Ifriqiyya, commencent par mentionner une série de dits du Prophète mettant en avant « la lumière qui irradie des visages de ses habitants supérieure à celle de la lune en son plein » ou encore « sur le rivage de Qammuniya, se trouve une des portes du paradis. On l'appelle Munastir, la miséricorde divine lui est accordée s'il y entre et son pardon s'il en sort ». Toute une série de hadith-s du prophète qui magnifient les ifriqiyens et leurs vertus sont ainsi invoqués marquant la fin de l'opprobre qui pesait sur cette terre autrefois réfractaire à la conquête arabe.

Cette terre est d'autant plus bénie qu'elle a été conquise par un grand nombre de Sahaba, Compagnons du prophète, de successeurs des Compagnons. Le calife 'Umar II envoya dix missionnaires, hamalat al-'ilm, porteurs de science, à la demande de Hassan ibn Nu'man, pour consolider l'islamisation.

La sacralisation du territoire est d'ailleurs parachevée aux frontières maritimes de l'Ifriqiya au thaghr de Radès avec la présence de Khidr (khadir) et à la ligne des ribats édifiés au IXème siècle le long de la côte, dont Munastir est le plus symbolique et le plus réputé comme lieu de retraite religieuse et terre bénie où les hommes pieux cherchèrent à s'y faire enterrer.

Dans les premiers temps de la conquête arabe, les frontières de ce pays inconnu des Arabes conquérants, pays qui fait peur, qui est éloigné et difficile à conquérir, sont mouvantes. Ses limites changeront au cours des siècles en fonction de l'avancée des conquêtes puis de l'apogée et du déclin des dynasties qui l'ont gouverné. Rappelons pour commencer un problème de terminologie. Comment nos auteurs nomment-ils la frontière ?

Selon André Miquel, « ce qui frappe c'est l'absence de lexique » ; la frontière est nommée de plusieurs manières avec des termes tels que hadd (hudud), thaghr (pl.thughur), ribat, takhm et hashiya qui sont relativement les plus fréquents. Il distingue à juste titre trois sortes de frontières, La frontière naturelle qui forme un obstacle comme la mer et le Sahara et la frontière mobile, celle qui dépend des vicissitudes de la guerre, des conquêtes ou des crises des États.

La première difficulté réside dans ce que la plupart des sources géographiques arabes laissent voir un profond sentiment d'unité à l'intérieur du Dar al-Islam. Par conséquent, on ne peut parler que de frontières internes, des frontières qui n'ont jamais empêché la circulation des hommes et des marchandises. Les États, même en situation d'hostilité permanente et réciproque, n'ont jamais cherché ou pu contrôler les déplacements de leurs sujets.

Au début de la conquête, au moment où les Arabes se lancent vers l'Ouest à partir de l'Égypte, comment perçoivent-ils ce nouvel espace qui s'offre à eux ? Les Arabes, qui envisagent de conquérir ce pays lointain, en partie occupé par les Byzantins, semblaient avoir peur de l'inconnu. Un pays éloigné de leurs bases, hostile, habité par des Berbères aux tribus

innombrables. Ibn ‘Abd al-Hakam trace des limites assez vastes et floues « entre Tripoli et Tanger ». Al-Bakri est plus explicite parce qu’il indique la même étendue linéaire et il ajoute « le nom de Tanger est la Maurétanie et sa largeur (de l’Ifriqiya s’entend) va de la mer aux sables du désert. Si les premières limites peuvent être imprécises, les secondes sont des frontières naturelles imparables.

Cependant, nous remarquerons qu’à mesure que les conquérants progressent dans leur entreprise, le territoire réel de ce qu’on appelle l’Ifriqiya s’amenuise pour ne plus représenter que les anciennes provinces romaines, de la Proconsulaire, la Byzacène et la Numidie. Par la suite, après une relative stabilisation de ce territoire, commencera alors la conquête du reste du Maghreb et de l’Andalousie.

Il est intéressant de voir comment et par quels termes, les géographes comme al-Ya’qubi (897-8) et après lui Ibn Khurdadhbah (m. 920), al-Istakhri (m. 934) et Ibn Hawqal (m. ap. 988) nomment le pays. Les géographes de la géographie impériale, ceux pour lesquels Bagdad et l’Irak sont au cœur de l’empire mettent le Maghreb à la périphérie. Ils intitulent ce chapitre, « Diyar al-Maghrib » ; et parlent de « Diyar al-Barbar », le pays des Berbères.

C’est seulement à partir de la période aghlabide (800-909) que nous pouvons percevoir plus clairement un territoire ou plus simplement des « mouvances », car dans les descriptions de ces géographes, le territoire est noyauté par les centres urbains et tout tourne autour d’eux. La ville est le lieu de résidence du gouverneur pour le compte d’un pouvoir central et c’est en même temps le centre de collecte de l’impôt. Toute la description d’al-Ya’qubi, par exemple est marquée par ce souci. André Miquel souligne à juste titre que « le phénomène majeur omniprésent est la ville. C’est elle qui dit le pouvoir, qui l’exerce, qui l’incarne ».

Cependant si les limites de l’Ifriqiya aghlabide sont relativement étendues et mouvantes, la situation changera avec les Fatimides dans la mesure où le territoire s’agrandira vers l’Ouest, en englobant les émirats rustumide de Tahert et midraride de Sijilmasa.

Après leur départ en Égypte en 973, l’Ifriqiya passera aux mains de leurs lieutenants Sanhaja, les Zirides. L’émirat ziride sera au début de l’an Mil, amputé de l’Ouest par la fondation de la Qal’a et l’émergence de leurs cousins et rivaux les Banu Hammad. Au milieu du XIème siècle , l’arrivée des Hilaliens provoquera le déclin puis la disparition de cette première dynastie berbère. Ils transformeront totalement le territoire de l’Ifriqiya ; nous pourrions dès lors parler de l’avènement de taïfas dans la mesure ou les nomades Hilal et Sulaym occuperont les campagnes tandis que les villes deviendront des cités-états enfermées dans leurs remparts et versant un tribut aux nomades pour assurer leur sécurité.

Le territoire de l’Ifriqiyya ziride sera également amputé des villes de la côte orientale de Tripoli à Kélibia en passant par Djerba et Kerkena, occupées par les Normands de Sicile de la première moitié du XIIème siècle. Il n’est que de lire le Nuzhat al-Mushtaq d’al-Idrisi .

À partir du XIIème siècle, de nouveaux changements interviennent ; les auteurs parlent

désormais de trois entités ou pays : un Maghrib al-Adna’, un Maghreb proche, ou Ifriqiyya, un Maghrib al-awsat, un Maghreb central, et un Maghrib al-Aqsa, un Maghreb extrême. Al-Zuhri, qui écrit également au milieu du XIIème siècle adopte une autre classification mais qui s’en rapproche ; selon lui, le Maghreb est divisé en saq’, le premier étant l’Ifriqiyya, le second, al-Maghrib al-Aqsa englobant Tlemcen et le troisième, al-Sus al-Aqsa. D’après ces deux auteurs, l’èmergence de ces divisions régionales est donc liée à l’èmergence progressive des trois États du Maghreb nés de l’effondrement de l’empire almohade. Ibn Khaldun au XIVème siècle adoptera cette division et chacune d’elle sera également définie par sa capitale respectivement Tunis, Tlemcen et Fès.

Nous devons cependant constater tout d’abord la relative permanence de la frontière orientale qui se situe toujours à Barqa, en Cyrénaïque et l’étendue de l’Ifriqiya qui va des monts de Barqa aux Monts de Wansharis. Les villes énumérées vont de Labda à Jaza’ir Bani Mazghana, c’est à dire Alger. Par contre si l’on quitte la description linéaire, la région ne comprend plus que Bijaya et le Constantinois qui correspond approximativement à cette principauté orientale qui, tantôt est incluse dans le territoire de l’Ifriqiya hafside tantôt fait sécession. Nous pourrions en dire autant de la région du Zab qui tend à s’autonomiser sous l’autorité des Banu Muzni que de la Tripolitaine de temps en temps en rébellion à l’égard du pouvoir hafside

Il semblerait que nous pourrions nous reporter à la carte du limes de l’empire romain pour mieux définir la limite méridionale. Les sables du Sahara sont généralement d’ailleurs qualifiés de confins, qafr (pl. qifar) par les auteurs arabes, géographes et voyageurs, et ne représentent pas tant une limite précise que des lieux difficiles de survie.

Ces sécessions momentanées, qui reflètent les crises de succession qui ont souvent secoué le sultanat hafside, changent donc parfois les limites du territoire mais non l’entité géographique qui désormais est appelé Ifriqiyya avant de devenir Bled Tunis, le pays de Tunis, la Tunisie à l’époque moderne.

Mounira Chapoutot-Remadi

Bizerte

Bizerte est une ville maritime du nord de la Tunisie, et qui s’étend à l’embouchure d’un canal reliant la mer au lac. Elle occupe l’emplacement de l’antique Hippo Diarrhytus, colonie romaine, baptisée après la conquête arabe Binzart. La ville médiévale, avec ses bazars, sa grande mosquée et ses bains, était entouré de murailles. Après une période de somnolence, elle connut une certaine prospérité lorsqu’elle devint le siège d’une petite principauté indépendante gouvernée par les Banou El-Ward (444/1053-599/1203). Au bas moyen âge, la ville déclina à nouveau et devint, tout au long du Xème / XVIème siècle, le terrain de violents affrontements entre les Turcs et les Espagnols. à l’époque moderne et surtout durant les XIème/XVIIème et XIIème/XVIIIème siècles, la ville profita de la relative stabilité instaurée par les deys et les beys ottomans. Siège de l’amirauté, Bizerte était l’un des foyers les plus actifs de la piraterie barbaresque, ce qui contribua largement à sa prospérité. L’établissement des Andalous vers 1017/1609, dans de nombreux villages du Sahel bizertin et dans l’un des quartiers de la médina qui porte toujours leur nom, eut également un impact très positif sur l’expansion démographique et la reprise des activités militaires, commerciales et agricoles de la ville. Enfermée derrière des murailles, Bizerte était formée, jusqu’à la fin du XIXème siècle, de plusieurs unités séparés ; la médina, la casbah, la qsiba, le quartier franc et le quartier andalou.

La médina

La médina qui s’étend à l’ouest de la casbah, était jusqu’à la fin du XIXème siècle entourée de remparts percés de plusieurs portes. De ces murailles, en grande partie détruites, il ne reste plus que deux tronçons dont l’un relie le fort d’Espagne au quartier des Andalous. L’étude des tronçons encore existants révèle un mur haut, d’environ 6 m de large pour 3,50 m d’épaisseur, couronné d’un parapet percé de meurtrières.

La Grande Mosquée qui s’élève dans la médina fut construite sur l’emplacement d’une mosquée médiévale, en 1060/1650, par le dey Mohamed Laz. Elle s’élève en plein centre de la médina, sur les quais du vieux port. L’édifice est construit sur une plateforme dont le niveau inférieur, donnant sur les berges du port, est occupé par cinq boutiques.

Le minaret, qui se distingue par sa forme octogonale, se dresse sur le côté nord de la cour. S’appuyant sur une base carrée, il est couronné par un balcon protégé par un auvent. Au-dessus de la tour octogonale, se dresse un lanternon, de même forme, coiffé d’un toit pyramidal. Moins élancé que ceux de Tunis, ce minaret n’en constitue pas moins une œuvre originale et révélatrice de l’influence ottomane sur l’architecture religieuse de cette ville qui avait abrité l’un des principaux ports de la Régence à cette époque.

Non loin de la Grande Mosquée se trouve la zaouïa de Sidi al-Mostari, saint patron de la

ville. Construit sur une plateforme dont le niveau inférieur est occupé par des boutiques, il a été bâti sur ordre de Mourad Bey en 1083/1673. C’est un complexe architectural qui comporte tous les éléments habituels d’une zaouïa-madrasa, à savoir une salle d’ablution, une salle funéraire à coupole, donnant dans un long vestibule qui conduit à une belle cour dallée et entourée, sur quatre côtés, de galeries. Plusieurs chambres, un Kuttab et une salle de prière ouvrent sur ces galeries.

Le vieux port

Le vieux port, qui reçoit encore les barques des pêcheurs habitant à proximité, est un port naturel installé sur le canal qui reliait le lac à la mer. Les défenses du port, constituées jusqu’au IXème / XVème siècle par la casbah et la qsiba, furent renforcées ultérieurement par la construction de deux môles, au nord et au sud de l’entrée, ainsi que par un mur d’enceinte qui l’enveloppait de tous les côtés. Une grosse chaîne en fer, qu’on tendait entre les deux bastions de la casbah et de la qsiba, fermait l’entrée du goulet. Actuellement, les deux môles ainsi que l’enceinte du port ont disparu. Sur les deux quais du port se trouvent deux fontaines assurant son alimentation en eau ; la fontaine de Youssef Dey, qui se trouve sur le quai nord, fut construite par un Andalou en 1029/1620. C’est une belle inscription gravée sur une plaque de marbre située sur le tympan de l’arc bichrome de la fontaine, qui indique la date de construction et le nom du maître d’œuvre.

La casbah

La casbah, enserrée derrière ses murailles, forme une petite ville avec ses mosquées, ses bains et ses maisons. Son mur d’enceinte, de forme rectangulaire (170 m x 110 m environ), est flanqué de huit tours aux angles. Bâti en belle pierre de taille, il est percé d’une seule porte reliant la casbah à la médina.

La Qsiba

La qsiba, ou petite citadelle, qui est un fort attesté depuis le Vème/XIème siècle, s’élève sur la rive sud du chenal, faisant face à la casbah. Les deux monuments contrôlaient l’entrée du vieux port ; une chaîne tendue entre les deux fermait cette entrée tandis qu’un donjon la dominait. Le monument a donné son nom à un petit quartier habité jadis par les pêcheurs.

Fort des Andalous

Ce fort monumental occupe un point culminant, au nord-ouest de l’enceinte, ce qui lui permettait de contrôler et de surveiller la ville, le port et la rade de Bizerte. Sa construction fut commencée par le pacha d’Alger Eulj Ali, d’après un plan établi par un ingénieur sicilien, et achevée par les Espagnols qui venaient de le battre, d’où son nom. Ce fort avait la forme d’une étoile à cinq branches mais, par suite de plusieurs modifications, il se présente aujourd’hui sous la forme d’un polygone de 13 m côtés, bâti en partie en terre pilonnée avec un parement en pierre de taille. Le fort est percé d’une seule porte d’entrée, orientée vers la

ville et précédée d’un porche, ouvrant sur un arc en plein cintre outrepassé, couronné de merlons, défendu par un assommoir. Cette porte ouvre sur une cour polygonale ; une rampe courant sur le long du flanc sud-est de cette dernière donne accès au terre-plein du fort dont le niveau est signalé, à l’extérieur, par une grosse moulure semi-circulaire. Ce dernier, servant de plate-forme d’artillerie, est protégé par un parapet haut de 1,90 m percé d’archères.

Le quartier des Andalous

Le quartier des Andalous est un faubourg extra-muros qui s’étend au nord-est de la médina. édifié par les Morisques vers 1018/1610, il se développe en longueur sur une étendue de 450 m de long et une largeur maximale de 130 m. Ce quartier présente un tracé plus ou moins régulier ; il s’organise autour d’une artère principale le traversant du nord au sud et qui a sa propre mosquée appelée la mosquée des Andalous.

Ahmed Saadaoui

Gabès

Gabès, l’antique Tacape, Tacapae ou Tacapes occupe une place stratégique (366.750 N ; 518.650 E ; Alt. 3 m. n° 147.004 de la carte archéologique de la Tunisie). C’est une ville littorale située sur un socle rocheux du sud tunisien entre la Méditerranée et les Chotts du Jerid, au fond de la petite Syrte. Gabès a des gisements préhistoriques importants au nord (Oued Akarit) et au sud (Mareth) mais peu dans la ville même ou ses proches environs. L’étymologie de Gabès supposée lybico-berbère fait remonter ses origines à avant l’arrivée des navigateurs phéniciens.

Par contre, les témoignages de la présence antique y sont nombreux : puniques d’abord sous la forme d’ossements humains, de céramique, de monnaies, de stèles funéraires ; une moitié de hache polie, (le cimetière de Sidi Boulbaba), des industries de type néolithique (Ras el-Aïn) de la région ; en revanche, les périodes antérieures à l’Histoire sont très mal représentées à Gabès même et dans ses environs immédiats.

Tacapæ fut un « emporium punique qui échoua entre les mains du roi Massinissa » vers 162 avant J.-C. Strabon (64 avant J.-C.-21 et 25 après J.-C) décrit ainsi la région : « En dedans de la Syrte, on compte également plusieurs petites villes, mais tout au fond s’élève un très grand emporium [Tacapé] que traverse une rivière qui débouche dans le golfe même. L’effet du flux et du reflux se fait sentir jusque-là et les gens du pays profitent pour pêcher du moment même où la mer se retire, ils la suivent alors en courant de toutes leurs forces et en sautant sur le poisson à mesure qu’elle le laisse. » (Géographie, XVII, 3)

À son tour l’auteur de l’Histoire naturelle, Pline l’Ancien (Ier siècle après J.-C.), rapporte plus de précision sur Tacapæ : une oasis au milieu des sables au partage des eaux d’irrigation remarquable et dont la richesse de la végétation est répartie sur trois étages (dattiers, oliviers, ou figuiers, puis grenadiers et légumes). Deux ou trois strates créant ce que l’on appelle « l’effet oasis » :

- la première strate, la plus haute, est formée de palmiers dattiers (le palmier-dattier caractérise la plupart des oasis) et maintient la fraîcheur ;

- une strate intermédiaire comprend des arbres fruitiers (oranger, bananier, grenadier, pommier, etc.) ;

- la troisième strate, à l’ombre, est meublée de plantes basses (maraîchage, fourrage, céréales).

L’oasis et les quartiers formés de Chenini, Nahal, Sidi Merouane semblent les parties anciennes situées sur la rive gauche de l’oued qui traverse la ville.

Gabès gardera à travers les âges la particularité d'être à la fois une oasis et un port maritime mais tributaire de sa situation géographique de zone de liaison avantageuse quand la sécurité y est assurée tandis que pendant les périodes de guerre ses activités agricoles, artisanales et commerciales se réduisaient à la survie de ses habitants.

L'Antiquité lui fut assez favorable car la ville jouissait du statut de colonie romaine (IIème siècle aprés J.-C.) et compta au Vème siècle deux évêques. Dans son ouvrage Al-masalik wal-mamalik (Livre des routes et des royaumes) (XIIème siècle.), le géographe et compilateur Abou Ubayd al-Bakri décrivit Gabès comme d'une grande ville ceinte par une muraille de grosses pierres et parsemée de constructions antiques. Selon lui, la cité possède une forte citadelle, plusieurs faubourgs (situés à l'est et au sud du centre-ville), des bazars et des caravansérails, une mosquée « magnifique » et un grand nombre de bains. Kitâb Nuzhat al Mushtâq (Livre du divertissement de celui qui désire découvrir le monde) ou Kitâb Rudjâr ou Le Livre de Roger d'Al-Idrissi (XIIème siècle.) insiste sur la prospérité de « Gabès une ville considérable, bien peuplée, entourée d'un véritable bois de vergers qui se succèdent sans interruption et qui produisent des fruits en abondance, de palmiers, d'oliviers ... »

Mais la destinée de Gabès est marquée par les multiples attaques voire des occupations de longue durée, en particulier celles des troupes arabes au VIIème siècle, ou des tribus berbères, les Banou Luqman, Kutamides gouverneurs sous les Fatimides, ou la tribu des Zoghba hilalienne en émirat indépendant, sur autorisation du Calife fatimide du Caire Al Mustansir (XIème siècle.), après la prise de Mahdiya par les Normands de Sicile (XIIème siècle.). L'arrivée des Almohades en Ifriqiya mit un terme à cette série malheureuse au sort de la ville et de ses environs. Gabès réussit, en commandant l'étroit passage stratégique séparant les chotts et la mer, à bien contrôler toute la région environnante et jouer le rôle de la métropole du sud par excellence jusqu'à l'époque hafside qui fut marquée par plus d'un siècle d'autonomie sous une dynastie locale, celle des Banu Makki (1282-1394). Sous la domination des nouveaux maîtres de l'Ifriqiya, les Ottomans, à partir de 1574, le rôle de Gabès ne changea pas en tant que grande métropole du sud de la Régence.

Quelle que soit la période envisagée, les oasis font partie intégrante d'un système économique basé sur le commerce lointain en l'occurrence le commerce transsaharien qui relie les parties nord et sud du Sahara dont la traversée a toujours été une entreprise aussi risquée que hasardeuse. Cette traversée ne pouvait s'envisager qu'avec le concours des Touaregs, peuples du désert, guides et alliés indispensables, dans la connaissance des routes transsahariennes et leurs points stratégiques, les lieux d'approvisionnement en eau.

Les géographes arabes nous ont laissé de multiples récits vécus ou compilés décrivant les itinéraires mais surtout les produits échangés : or, esclaves, sel et autres articles échangés entre le Maghreb et le Bilad Al-Sudan - Afrique occidentale.

Gabès représentait un terminus des itinéraires caravaniers d'un intérêt certain pour les commerçants qui tiraient profit des produits agricoles de l'oasis (dattes, hénné, céréales, etc.) et des articles manufacturés (tissus, ustensiles et autres) ; en tant que port, elle exportait les

produits soudanais avec grand profit vers des ports européens jusqu'à l'apparition de la navigation européenne sur les côtes de l'Afrique de l'Ouest, véritable tournant dans l'histoire de ce commerce aux origines lointaines initié au Vème siècle avant J.-C. - selon Hérodote le père de l'Histoire par des navigateurs guidés par un certain Hannon, un Punique de Carthage.

Après l'arrivée des Normands, la ville tomba durant deux siècles en décadence pour connaître une phase d'assainissement sous les Hafsides malgré la désertion et la ruine de quelques monuments les plus magnifiques (le célèbre Manar et le Palais al-Aroussayn) selon l'attestation des sources écrites et notamment les témoignages d'al-Tijani, d'Ibn Khaldoun et de Léon l'Africain.

Vers la fin du Moyen âge, la ville se retrouvera encore une fois une simple agglomération très réduite en donnant naissance aux bourgades et à l'oasis développée entre la mer et l'ancienne ville. Al-Tijani au XIVème siècle. nous parle de faubourgs où se concentraient l'essentiel des échanges. Tabulbou, Qsar Ibn Ayshoun (Kettana), Qsar Zadjouna, furent parmi les bourgs les plus proches de Gabès avec lesquels communiquèrent les habitants de la médina et de l'oasis.

Khaled Ben Romdhane

Ghar el Melh (Porto Farina) ou la ville musée

Située à 57 km au nord de Tunis, Ghar el Melh est à 6 km de l'embouchure de la Medjerda. Fondée sur la rive nord d'un lac navigable, cette petite ville côtière du nord-est de la Tunisie communique avec la mer par une passe de 50 m de large. Une chaîne de montagne (Djebel en Nadhour) d'une altitude de 334 m, riche en eau, en bois et en pierre vient buter contre la mer pour nous offrir une des plus belles plages du pays.

Aperçu historique

Ghar el Melh fut la Rusucmona punique et constitua un important faubourg d'Utique. En 1535, la flotte espagnole dirigée par Charles Quint y passa la nuit avant d'attaquer la Goulette. Après la prise de la Goulette et de Tunis par les Espagnols en 1573, ces derniers projetèrent d'utiliser le site de Ghar el Melh comme base militaire en Méditerranée occidentale. Après la reprise de Tunis par les janissaires turcs en 1574, cette petite ville devint un des piliers du système défensif tunisien. Dans ce but Usta Mrad (1637-1640) ordonna la construction du port, de l'arsenal et des trois forts. Il fit appel par conséquent à des janissaires et des moriscos récemment chassés d'Espagne. Plusieurs habitants portent encore des noms d'origine turque ou espagnole.
Durant plus de trois siècles Ghar el Melh joua un rôle important en Méditerranée. Le port fut abandonné en raison des alluvions charriées par la Medjerda. En 1837 Ahmed Bey décida de rénover l'ancien port et d'aménager un nouvel arsenal.

Abondance de l'eau

Du point de vue pluviométrique cette région reçoit entre 500 et 600 mm d'eau par an. Les pentes qui regardent vers la ville ainsi que la berge nord de la lagune appartiennent au versant méridional de Djebel Ennadhour Eddemina orienté ouest-est et caractérisé par des altitudes modestes (point culminant 325 m). Ces pentes correspondent au revers d'un relief monoclinal de type crêt constitué principalement de roches pliocènes perméables (grés et sables de Porto Farina) affleurant sur le versant sud et marines de Rafraf visibles sur le versant nord tourné vers le village andalous de Raf Raf. Des dépôts éoliens anciens ou récents et des dépôts de pente (consolidés ou meubles) drapent les pentes. Ces grès, sables et marnes offrent des conditions favorables à la formation de nappes d'eau souterraines. Par conséquent au pied du relief apparaissent plusieurs sources d'eau à débit assez soutenu et des suintements d'eau. Des puits à margelle dominent le paysage. Des machines élévatoires (poulies en bois et norias) étaient fréquemment utilisées dans l'irrigation.

Irrigation

Pour éloigner l'érosion et le lavage du revêtement végétal très mince et nourrir l'alimentation de la nappe phréatique, plusieurs terrasses ou gradins étaient aménagés et

entretenus. à travers les minuscules parcelles agricoles reliées par un réseau dense et compliqué de chemins (masarib), le visiteur de cette belle ville peut encore admirer les murs de pierres sèches disposés en forme de barrages ou de murs de retenue.

Monuments hydrauliques

La ville dispose de plusieurs monuments consacrés à l'eau. Les puits, les fontaines publiques, les citernes, l'aqueduc encore visibles, constituent une richesse architecturale inestimable.
à la sortie de la ville et sur le chemin menant à la belle plage de Sidi Ali Mekki, se trouve une jolie fontaine alimentée par les eaux d'une source. Le bassin de décantation, le bassin de stockage, l'abreuvoir et la voûte en berceau attirent encore les passants et les estivants.

Citerne

Les citernes aménagées, le plus souvent, sous les sols des patios ou des cours à ciel ouvert alimentent encore les mosquées, les maisons en apprivoisant les eaux de pluie recueillies sur les terrasses légèrement inclinées vers ces espaces ouverts. Le puisage se faisait et se fait encore par une corde, une poulie et un sceau en bois.

Fontaines

La ville conserve encore deux fontaines publiques relativement bien conservées. La première se trouve non loin de la grande mosquée. Cet édicule rectangulaire est coiffé de plusieurs voûtes d'arête, d'un parapet muni de merlons en dents de scie et d'un rebord en tuiles rondes. Cinq niches aveugles en marbre laissent apparaître les traces des suçoirs (« massassa ») en cuivre. La 2ème se trouve en face du Borj al Wistani (Fort du milieu). Sa baie en plein cintre voûtée en berceau, son parapet en merlons de scie et ses pyramidions constituaient encore une fierté avant sa défiguration récente.
D'après les habitants, l'alimentation de ces fontaines était assurée par une conduite d'eau appelée Saquia.
Les restes conservés, in extremis, de cette conduite d'eau aménagée dans l'épaisseur du mur de la courtine sud du vieux port, grâce à notre intervention au moment de la prise en charge de la restauration du vieux port, en 1987, restent des témoins éloquents de cet ouvrage hydraulique important.

Conduite d'eau

Cette conduite n'a jamais été signalée. Seule la carte établie par les Services Hydrographiques de la Marine française en 1882, indique un tracé présumé (en pointillé). Évidement seul l'aqueduc apparaît à l'œil nu alors qu'une grande partie des vestiges ne sont pas visibles sur le terrain.
Cet aqueduc se trouve non loin du fort de Bab Tunis ou lazaret situé à l'entrée de la ville. Parvenu apparemment intact et bien conservé, il apparaît comme un canal voûté faisant corps

avec le mur qui le supporte en traversant la dépression de l'oued Sangaro qui se rétrécit dans cette zone appelée par les habitants « Choubat Cristo » ou « Ravine de Cristo ». à partir de ce pont-aqueduc la conduite poursuit sa course probablement vers le vieux port, le fort de Bab Tunis, la Grande Mosquée… L'étude de deux documents d'archives que nous avons découverts, montre que la construction de cette conduite est antérieure à l'année 1186/1772.

Monuments

Port Usta Mrad : d'origine génoise, Usta Mrad ordonna, à partir de 1638, de créer un port en faisant appel à un architecte d'origine morisque (El-Hadj Moussa connu sous le nom de jamiro el-Andaloussi el-Gharnati).
Ce port formé d'un grand bassin est entouré de trois jetées. Il est défendu par un mur couronné par la conduite d'eau déjà citée, servant à approvisionner les navires corsaires en eau douce. Une passe de 25 m de large permet l'accès aux trois jetées et à l'arsenal.

Arsenal

De forme rectangulaire (160 m x 75 m environ), il se composait d'une série de remises (18 m x 7 m) précédées d'une série de 17 arcades liées à deux portes monumentales. Au cours du XVIIIème siècle, l'arsenal fut consolidé par une enceinte. Un oratoire, deux bagnes, des cellules d'habitation, des ateliers de calfateurs, de charpentiers, de forgerons et de fabricants de rames et un sous-sol servant à abriter les munitions, complétaient cette organisation. Un document d'archive du XIXème siècle nous détaille l'organisation du travail.

Forts

Fort ouest ou Bourj Bab Tunis : Ce très beau monument est un des plus célèbres vestiges turco-ottomans. Classé monument historique depuis 1922, il bénéficie d'un site naturel prestigieux puisqu'il fut implanté au bord de la lagune et non loin du versant méridional de la montagne dominant la ville. Une belle inscription coulée au plomb surmonte la porte d'entrée indiquant que ce fort fut construit en 1070/1695. Ce monument de forme rectangulaire (46 m x 21 m) fut protégé jadis par un fossé et un pont-levis. Sa porte d'entrée donne accès à un vestibule et à une grande cour épousant la forme intérieure (une demi-lune semi-elliptique au Sud et deux bastions octogonaux au Nord). Cette cour est encadrée d'une mosquée, de casemates munies de meurtrières à canons. à l'étage, le fort est protégé par un parapet percé d'embrasures à canons et de meurtrières.
Fort oriental ou Bourj al oustani : Il fut construit en 1638 sous la direction de Jamiro. Il dessine un rectangle et ses courtines sont consolidées par quatre bastions de forme octogonale. Malheureusement il fut complètement défiguré à l'intérieur à la suite de son utilisation comme prison, lycée et lieu d'habitation.
Fort oriental ou Bourj al Loulani : Ce beau monument fut construit en 1070/1695 comme l'indique la fameuse inscription surmontant la porte monumentale. Cette belle porte donne accès à un vestibule suivi d'une cour rectangulaire bordée de plusieurs cellules, casemates et

une mosquée. Les murs d’enceinte sont reliés par quatre bastions de forme octogonale.
Restauration et mise en valeur
À la suite de la défiguration de ces monuments à l’époque coloniale et depuis l’indépendance, un vaste programme de restauration et de mise en valeur a été entrepris sous notre conduite depuis 1987. Ces travaux portent essentiellement sur la restauration : décapage, consolidation, destruction des parties ajoutées et sur la mise en valeur: revêtement des sols, percement des ouvertures aveuglées, pose de claveaux, encadrements, frontons... conception d’espaces culturels, de loisirs et d’animation en collaboration avec des institutions tunisiennes.

Conclusion

La richesse naturelle (montagne, plage, cultures traditionnelles.) et monumentale (port, forts, fontaines, aqueduc...) restent encore, malgré les remaniements suivis de défiguration, des atouts majeurs pour le développement général de cette ville attirante.

Abdelhakim Slama Gafsi

Kairouan

Kairouan est la plus importante fondation islamique au Maghreb. Avec sa création, les Arabes s'installent définitivement en Ifriqiya. La consultation des sources relatives à la conquête nous montre une certaine hésitation à s'établir dans un site précis et le choix définitif de Kairouan s'est fait après quelques tergiversations. Ainsi, le premier camp éphémère a été édifié en 665 par Ibn Hudaij dans un lieu nommé al-Qarn. La deuxième tentative est attribuée à 'Okba, qui érige Kairouan en 670. La troisième est celle de l'affranchi d'Abu al Muhajir Dinar, qui en l'an 675, et après la destitution de 'Okba, dresse le camp de Tikrawân. Le site est placé à quatre milles au nord de Kairouan, dans la région actuelle de Drâa al-Tammâr. Enfin en 681, 'Okba est reconduit dans ses fonctions, et réinstalle son camp définitivement. Sa mort en 683 n'a pas eu de conséquence sur la cité, qui a été retenue comme capitale par le chef berbère Kusayla et les gouverneurs arabes qui vont lui succéder. Kairouan a acquis depuis le statut de cité sacrée et vénérée.
Comme on peut le constater, toutes les expériences urbanistiques se sont déroulées dans la région de Kairouan. On ne peut expliquer cette insistance sans rappeler l'importance stratégique des basses steppes tunisiennes là où se dresse Kairouan. Ce fut la seule zone qui permettait aux Arabes de réaliser leurs trois principaux objectifs : assiéger Carthage, contrôler les régions berbères de l'ouest algérien et s'éloigner de la mer source des menaces byzantines. Le lieu retenu répond à ces exigences.
Le secteur choisi est une plaine alluviale très riche traversée par deux grands cours d'eau intermittents qui se déversent dans des vastes sebkhas. Ces cours d'eau apportent une grande quantité d'eau chargée de masses d'alluvions pouvant s'étaler sur plusieurs kilomètres. Le mythe de la fondation de la cité révèle l'existence d'une forêt extrêmement dense habitée par des bêtes fauves et des reptiles.
Les sources arabes ont tendance à glorifier 'Okba et son œuvre. Elles attestent de la présence des sites antiques, plus ou moins importants, qui ont servi à la construction du premier Kairouan. Parmi les localités mentionnées on cite le fort de Qamûniya et la Qaysariya, à l'intérieur même de Kairouan, et dans les environs : Qasr al-Mâ'(à 4 km au sud de Kairouan), al-Abbâssiya, (à 6 km. au sud de Kairouan) et Raqqâda (à 9 km.).
Le premier Kairouan ne nous est pas bien connu. Les sources arabes le surestiment, mais Ibn Qutayba nous apprend que : « la fondation n'était à ses débuts qu'un ensemble de tentes et de huttes en branchage ; et que les Arabes s'y retranchaient craignant même de s'éloigner loin de leur base ». D'autres textes soutiennent, en revanche, que Okba avait crée une ville dotée d'une mosquée, d'un palais de gouvernement, de plusieurs habitations et de jardins ; il faudra un jour s'assurer de ces assertions par des fouilles archéologiques méthodiques.

Le siècle des gouverneurs : les temps agités 710-800

Une fois la conquête achevée dès la fin du Ier siècle de l'Hégire, et plus précisément sous le règne de Mousa Ibn Nousayr (697-715), Kairouan devient la capitale d'une wilâya, désormais indépendante de l'égypte et ne relève que du calife de Damas. C'est le début de

l’époque des gouverneurs. Durant un siècle, l’Ifriqiya est rattachée à l’Orient et gouvernée par des personnalités arabes. Le gouverneur de l’Ifriqiya dépendant du Calife, résidait à Kairouan et commandait une vaste province qui s’étendait de la Tripolitaine jusqu’en Espagne. L’époque des gouverneurs est dans l’ensemble une période d’instabilité et de révoltes dont les plus importantes ont touché Kairouan. Le nombre de responsables qui se sont succédé sur le pays dépassait la trentaine, quelques-uns n’ont été que de passage. Les Arabes avaient deux conceptions du pouvoir. La première considérait l’Ifriqiya comme une terre de conquête et de butin ; la seconde estimait qu’elle devait être traitée comme une province islamique.
Les autochtones ont toujours refusé que leur pays soit exploité et pressuré. Ils se sont alors soulevés à maintes reprises. Leurs révoltes étaient à l’origine de l’éclatement de la Grande Ifriqiya et l’apparition de plusieurs principautés indépendantes au Maroc et en Algérie. Kairouan perd ainsi sa position centrale. Craignant la propagation des scissions, le Calife Abbasside Haroun al-Rashid concède l’Ifriqiya au gouverneur du Zab Ibrahim Ibn al-Aghlab. Il l’autorise à constituer une dynastie héritière moyennant un tribut annuel. C’est la naissance de la dynastie des Aghlabides.
Sur le plan urbanistique, la période des wulât a été l’une des plus fructueuses en constructions. La Grande Mosquée a été à maintes reprises restaurée et agrandie : sous Hassân ibn al-Nu’mân (vers 689), sous le calife Hishâm (723-742) à qui on doit le minaret et sous Yazid ibn Hâtim en 771. On attribue à Hishâm aussi la création et l’aménagement des souks, concentrés dans une très longue rue marchande, longeant la face ouest de la Grande Mosquée, appelée simât. à la périphérie du périmètre bâti, ce même calife construit, dans les parties topographiquement basses, plusieurs bassins publics pour emmagasiner les eaux.
Avec les premiers Abbassides, et aussitôt la révolte berbère maîtrisée, on élève la première enceinte.

Kairouan capitale des Aghlabides : l’essor fragile.

C’est donc en 800, que le gouverneur du Zâb Ibrâhîm ibn al-Aghlab est désigné par le Calife Hârûn al-Rashîd à la tête d’un émirat indépendant. En dépit de son énergie, Ibrâhîm a dû user de son expérience et de sa diplomatie pour maintenir le pouvoir et vaincre les multiples révoltes des Berbères et du jund arabe.
Le siècle des Aghlabides est pour Kairouan, une période de calme et de prospérité. L’ancienne ville protégée, d’abord par ses remparts s’ouvre et s’étend. Deux nouvelles agglomérations naissent. La première est al-Abbâsiya édifiée en 800 par Ibrâhîm Ier. C’est dans cette ville, dénommée par les sources chrétiennes Fossatum, qu’ont été reçus les envoyés de Charlemagne. La seconde cité est Raqqâda, elle fut construite en 876, sur un terrain de villégiature ; elle comprenait un grand nombre de palais et plusieurs bassins. Les émirs Ziyâdat Allâh Ier (en 835) et Abu Ibrâhîm Ahmed (en 861), portent de leur côté une attention particulière à la Grande Mosquée qui est entièrement reconstruite. On doit aussi à Abu Ibrâhîm Ahmed la construction des grands bassins. Sous les Aghlabides, les souks ont été élargis au-delà de l’ancien simât. Parmi les nouveaux marchés il y avait ceux des Rahdânites (vendeurs de soie), des couturiers (rafâ’în) et des vendeurs de tissus (kattânîn). La

ville devient aussi le plus grand centre artisanal de l'Ifriqiya et du Maghreb. Sa population était très hétérogène : des Arabes, des Persans, des Berbères, des Africains et des Roum (Byzantins). Une communauté juive y est pareillement signalée, elle avait son quartier et son souk.
Sous les Aghlabides (800-908), Kairouan était le carrefour incontournable de l'Ifriqiya ; presque tous les grands axes routiers la desservent. Sa richesse lui a permis la conquête des grandes îles de la Méditerranée : Sicile, Sardaigne et Malte.
Centre économique, Kairouan était aussi le plus grand pôle du malikisme, comme elle était le plus grand foyer culturel au Maghreb. Ainsi à l'instar de Bagdad, elle se dote d'une Maison de Sagesse (bayt al-Hikma), une véritable institution culturelle publique qui n'a pourtant pas pu endiguer la virulence des controverses doctrinales et la progression des Chiites.

Les Fatimides à Kairouan : une société déchirée.

L'arrivée au pouvoir, en 908 de la dynastie fatimide marque une nouvelle étape dans la vie de Kairouan. Pour la première fois dans l'histoire des Musulmans, un califat chiite voit le jour. Il s'installe d'abord à Raqqada, bénéficiant d'une certaine passivité voire même d'une indulgence des Kairouanais, mais très vite ressurgissent des formes d'hostilité. Quelques hommes pieux ont délaissé la garde des côtes et le Djihad contre les chrétiens pour combattre, selon leur avis, l'ennemi et le mécréant chiite installé à Kairouan. En fait, la présence en très grand nombre des Berbères Kutâma, alliés des Fatimides, irrite les habitants, en particulier les boutiquiers parmi eux. En 912 éclate entre les deux clans une bataille qui cause la mort de mille personnes surtout parmi les Berbères.
Le sentiment d'insécurité dans un cadre sunnite franchement belliqueux et hostile, amène le calife Ubayd Allah al-Mahdî à délaisser Kairouan pour al-Mahdiya. Cette dernière abritera son pouvoir jusqu'en l'an 948 date à laquelle le calife al-Mansour, triomphant de la révolte Kharijite dirigée par l'Homme à l'âne décide le retour dans la région de Kairouan et la fondation d'une nouvelle cité princière, celle d'al-Mansouriya/Sabra, qui se situe à 3 km au sud de Kairouan. Il lui fait venir l'eau des régions lointaines de Chréchira (à 35 km. à l'ouest de Kairouan) en édifiant un aqueduc semblable à celui d'Hadrien qui reliait Zaghouan à Carthage.
Sabra se développe et s'enrichit au détriment de Kairouan. Les commerces du simât de la vieille cité, lui ont été transférés d'autorité. Les deux cités sont reliées par un chemin protégé par des remparts surveillés par des percepteurs officiels. Le développement d'al-Mansuriya affecte la morphologie urbaine de Kairouan. Ainsi la Grande Mosquée se trouve-t-elle isolée et reléguée dans un appendice à l'est de la médina.

Fragilité et déclin.

L'animosité entre Kairouan et sa voisine rivale ne tardera pas à se manifester et les Kairouanais ne cacheront plus leur opposition au pouvoir hérétique des Chiites. En 1016, eu lieu une tentative d'assassinat de l'émir al-Mu'izz. Quelques temps après, il dresse dans la Mosquée une maqsûra sorte d'abri en bois ouvragé qui le protège et l'isole des foules. La

même année, en 1016, les habitants massacrent un grand nombre de Chiites, ce qui entraîna une sanglante riposte du pouvoir. Kairouan est livré aux troupes d'al-Mansuriya et ses boutiques ont été systématiquement pillées.
à ce désastre s'ajoute celui des Hilaliens qui déferlent sur le pays après qu'al-Mu'izz b. Bâdîs eut proclamé le retour au sunnisme. Les remparts en terre et en pisé, construits à la hâte en 1052 sur un périmètre de 22000 coudées, ne pourront pas sauver la cité de Okba livrée aux assaillants en 1054. En 1057 al-Mu'izz fuit al-Mansuriya pour se réfugier à Mahdiya.
Cet épisode marque la fin de Sabra et le déclin définitif de Kairouan, qui sera détrônée par Mahdia, dans un premier temps, puis par Tunis. Depuis, la célèbre cité de Okba ne survivra que grâce et par son passé glorieux.
Sa population nomade ne pourra pas empêcher Abd al-Mu'min b. Ali de s'emparer de la ville en 1161, et leur résistance était vaine et désastreuse. Quelques années plus tard, Yahiya ibn Ghâniya l'occupe pour une courte période. En 1270 le sultan hafside al-Mustansîr, craignant le débarquement de Louis IX à Carthage, songe à y transférer son gouvernement, mais la peste qui met fin au conflit prive Kairouan de cet honneur.
La fin du Moyen âge kairouanais ne se distingue guère que par la prise du pouvoir par une tribu originaire du sud tunisien celle des Châbiya qui crée une principauté indépendante dirigée par le marabout : Sidi 'Arfa. Pouvoir qui se maintient jusqu'à l'arrivée de Dragut en 1558. Les tentatives des Mouradites au XVIIes et des Husseinites au XVIIIes, d'améliorer le sort et les conditions de Kairouan, ne pourront pas pallier son déclin.

Faouzi Mahfoudh

Al-Mahdiyya

Aperçu historique

Une ville maritime à presque 205 km au sud de Tunis, Al-Mahdiyya fut construite entre 300-308 H./913-920 sur ordre du premier calife fatimide Ubayd Allh al-Mahdi Billah qui choisit lui-même son emplacement stratégique après une longue prospection selon les sources arabes. Elle occupait une presqu'île rocheuse rattachée au continent par un étroit cordon sablonneux. Les raisons de sécurité ainsi que les causes politico-militaires et idéologiques expliquent, en effet, ce choix.

Son fondateur, qui lui donna son nom, animé par le souci de remplacer rapidement Kairouan, la capitale de l'Ifriqiya depuis plus de deux siècles l'imposa comme la principale ville économique qui dût être fréquentée par toutes les caravanes passant par l'Ifriqiya. Afin de faciliter les contacts avec l'Orient islamique et la Sicile, le port de la ville fut convenablement aménagé. La flotte fatimide devint dès lors l'une des plus redoutables flottes de la Méditerranée jusqu'à la prise des côtes par les Normands de Sicile. Il est certain qu'elle assuma un rôle de premier plan depuis sa fondation parce qu'elle est considérée comme un carrefour des routes maritimes reliant l'Occident et l'Orient musulmans, et un comptoir qui domine toute la région maghrébine.

Pendant quelques années al-Mahdiyya servit de demeure princière aux Fatimides jusqu'à la fondation de Sabra (al-Mansouriya) à presque trois kilomètres de Kairouan par le troisième calife Ismaïl al-Mansour Billah à la suite de sa victoire éclatante sur le révolté kharijite Abou Yazid dite l'Homme à l'âne en 336 H./947-948. Depuis cette date Al-Mahdiyya perdit un peu de son rang administratif au profit de sa concurrente et resta une ville maritime par excellence pour jouer davantage le rôle commercial et contribuer à défendre les côtes. En 445 H/1053 le prince ziride Tamim Ibn al-Muizz s'installa définitivement à Al-Mahdiyya après la défaite éclatante de son père face aux arabes des Banou Hilal et Banou Soulaym en 443 H./1051. Elle servit avec ses périphéries de dernier refuge aux Zirides qui perdirent toute l'Ifriqiyya face à l'anarchie qui gagna la région en quelques années. Les Normands de Sicile occupèrent la ville en 543 H./1148 jusqu'à sa libération par les Almohades en 555 H./1160.

Conçue dès le départ comme le modèle d'une cité royale à l'intérieur de laquelle se défendent les fatimides avec leur doctrine détestée par les habitants de l'Ifriqiyya, al-Mahdiyya fut dotée d'un atelier monétaire qui se chargea sans cesse jusqu'à l'avènement des Almohades d'émettre régulièrement des quantités suffisantes de monnaies dans les trois métaux (or, argent et cuivre). Les Normands eux aussi maintinrent l'atelier en activité et frappèrent des monnaies aux légendes arabes et portant leurs noms. Sous les Hafsides puis sous les Ottomans, la ville n'avait pas perdu son rôle maritime malgré les phases de déclin qu'elle vit pendant les périodes de crises caractérisées essentiellement par les attaques extérieures des

Européens durant l’époque hafside.

Elle constitua durant des siècles la principale ville maritime de l’Ifriqiyya, mais après la promotion de Tunis en capitale politique depuis l’arrivée des Almohades elle occupa désormais la deuxième place. Les Espagnols venus dans le but de conquérir tout le Maghreb islamique avant de s’étendre sur le reste du monde musulman dans une autre étape, s’en disputèrent le destin de la ville contre les Ottomans venus apporter le secours. La destruction fatale de la ville fut incroyable si on en croit à l’historien espagnol Marmol Caravajal. Une ville-garnison au XVIIème siècle, al-Mahdiyya reprit progressivement son essor maritime et agraire, mais la concurrence de Sousse et Sfax au XIXème siècle lui fit perdre complètement son rayonnement.

Comme les autres villes côtières, Al-Mahdiyya fut dotée de fortifications destinées à la rendre plus solide et résistante. Par ses monuments défensifs qui ont connu des restaurations et des interventions d’aménagement au fil des siècles, elle fut considérée pour longtemps la mieux protégée.

Les remparts

Les remparts de la ville dont les sources arabes se font l’écho par admiration, furent en grande partie détruits en 1555 par les explosions espagnoles. La façade monumentale occidentale échappa toutefois à cette démolition. Les murailles furent flanquées de tours dont témoignaient les vestiges conservés jusqu’au début du XXème siècle. La Skifa al-Kahla (Bab al-Foutouh) est la seule partie de la porte fatimide qui nous était épargnée. Sa description au XVIème siècle par Marmol nous montre son architecture grandiose synonyme de l’importance de la ville tout au long de la période qui précéda les attaques des Espagnols. Le monument est un fortin composé d’une porte ouvrant sur un long vestibule reliant le mur extérieure à la troisième enceinte intérieur flanquée par deux saillants polygonaux remontant au XVIIème siècle.

La Grande Mosquée

La Grande Mosquée construite sous le règne d’al-Mahdi Billah subit de grandes transformations après les explosions espagnoles. La salle de prière et une partie de la cour furent restaurées une première fois au XVIIème siècle puis une deuxième fois au XIXème siècle. Les campagnes de fouilles menées au XXème siècle ont fini, suite à une décision officielle en 1960, par rendre à la Mosquée son aspect originel en supprimant les ajouts ottomans. L’architecture de la Mosquée se distingue complètement de celle qui caractérise les monuments aghlabides et généralement sunnites. Le porche d’entrée, l’allée triomphale et la salle de prière se dressent comme un témoin magnifique de la singularité de l’architecture royale imposée par les Fatimides distingués déjà par leur doctrine chiite.

Les monuments modernes

La ville renferme des monuments remontant à l’époque moderne qui témoignent de la maintenance de son rôle urbain malgré son déclin économique et politique. Borj al-Ras, Borj al-Kabir ainsi que les adjonctions à la porte fatimide pour lui rendre un petit fortin, furent les principales fortifications de l’époque ottomane. Le Borj al-Kabir qui domine un paysage urbain occupant le point le plus culminant de la ville fut construit au XVIème siècle à l’emplacement d’un palais fatimide.

Les monuments religieux

Outre ces monuments militaires, la ville renferme aussi des monuments religieux comme la mosquée de Moustafa Hamza bâtie en 1772, la mosquée de Slimane Hamza qui date du XVIIIème siècle, le sanctuaire al-Tawama érigé en 1850 etc. Les zawiya (mausolées) sont nombreuses et ont joué un important rôle religieux, social et culturel durant l’époque moderne. La zawiya des Amamira (XVII-XVIIIème siècle), la zawiya de Sidi Abdessalam (XVIIIème siècle) et la zawiya de Ben Romdhane (XIXème siècle) ainsi que des mausolées au style originel sont les principaux monuments qui restent bien conservés jusqu’à aujourd’hui.

Dans le but de fonder une ville beaucoup mieux fortifiée par rapport à ses voisines et destinée à jouer le rôle d’un refuge pour les Fatimides, un emplacement stratégique fut bien choisi en dépit du problème d’approvisionnement en eau potable négligé par son fondateur et ses successeurs. La ville fut, en effet, obligée de chercher l’essentiel de ses besoins ailleurs. C’est pour cette raison qu’un ouvrage de conduites, de réservoirs et d’aqueducs fut mis en place pour résoudre ce problème. Al-Bakri nous parle de 360 citernes édifiées par al-Mahdi et qui permirent de stocker d’énormes quantités d’eau utilisable en périodes de paix et en guerre.

Mohamed Ghodhbane

Sfax

Aperçu historique

Située à environ 270 km de Tunis, la ville musulmane Sfax fut fondée par les Aghlabides au IIIème /IXème siècle pas loin des ruines de l'ancienne cité romaine Thaparura. Elle se transforme rapidement d'un simple ribat en une cité peuplée et opulente. Ses fortifications et sa Grande Mosquée furent construites non seulement en pierre de taille tout comme la plupart des villes maritimes en Ifriqiyya à l'instar de Tunis, Mahdiya et Sousse, mais aussi en moellons et en briques. En tant que ville portuaire et vu sa place stratégique elle dut jouer un excellent rôle maritime économique et militaire semblable à celui de ses voisines tout au long des cinq premiers siècles de l'Hégire.
Durant cette période tous les États qui se succédèrent en Ifriqiyya s'occupèrent de la ville et consolidèrent ses remparts et ses monuments stratégiques tout en essayant de maintenir sa soumission. Jusqu'à l'invasion hilalienne, elle fut une ville ziride dont les gouverneurs furent nommés par les princes sanhajiens. Suite à la défaite d'al-Muizz Ibn Badis contre les Arabes qui envahirent rapidement tout le territoire, les Banou Barghouata en la personne de Hammou Ibn Malil profitèrent de l'anarchie régnante en Ifriqiyya et se révoltèrent en se proclamant princes autonomes dont le pouvoir se limita à l'intra-muros malgré les tentatives d'extension. Ces derniers, en frappant des monnaies, se disputèrent le destin de la ville avec les princes zirides jusqu'à 493 H./1100 date de la prise finale de la ville par Tamim Ibn al-Muizz. L'occupation normande qui vint doubler la crise de Sfax, fut interrompue par les Almohades qui libérèrent toute la côte du Maghreb islamique mais qui ne réussirent pas plus que leurs successeurs les Hafsides à redresser l'économie de la ville et assainir sa situation bouleversée.
Jusqu'à l'avènement des Ottomans, la décadence fut le signe marquant de la ville qui perdit progressivement son influence et se réduisit progressivement à une simple agglomération aux dimensions réduites à son ancien noyau à l'intérieur de ses remparts. Sous les Ottomans, la ville connut une longue période de stabilité, de redressement économique et d'essor social et culturel. Elle se donna au commerce maritime dont les revenus furent considérables et participèrent à rendre la vitalité à la cité qui se trouva de nouveau enrichie au fil des siècles grâce à l'activité maritime et à l'activité agricole, notamment l'oléiculture. C'est à partir du XVIIème siècle que la ville s'étend hors de sa muraille et connait la fondation des faubourgs comme le Rbat Elguibli. L'installation des Européens dans la ville avant la colonisation française lui apporte des bénéfices économiques qui l'obligèrent certainement à ne pas s'engager au début à la révolution d'Ali Ben Ghdahoum qui ébranla la Tunisie en 1864.

Les remparts

Les remparts de Sfax furent construits en pierres de taille et en moellons probablement vers le milieu du IIIème/IXème siècle sous la dynastie aghlabide. Les Fatimides puis les Zirides ordonnèrent des travaux de consolidation, de renforcement et de restauration qui touchèrent

les autres monuments religieux et civils. Les Hafsides et les Ottomans à leur tour menèrent des restaurations et des extensions visibles jusqu'à aujourd'hui. Outre les merlons arrondis qui peuvent êtres datés d'une époque plus ancienne, les tours carrées, hexagonales et octogonales (bastions) furent ajoutées au fil des siècles pour assurer la protection de la ville contre les attaques extérieures. Les Borjs (Borj Ennar, Borj Arifa, Borj Bab Ejjibli, Borj El Qsar, Borj El Qasba, Borj Massouda etc.) qui se répartissent aujourd'hui aux angles de la muraille, se dressent un témoin sur le rôle défensif confié à la ville. Bab Ejjibli au nord et Bab Eddiwan au sud furent les deux seules embouchures de la ville médiévale et moderne par lesquelles elle communiqua avec l'extérieur, et auxquels s'ajoutèrent deux autres portes vers la moitié du XIXème siècle : Bab Elgharbi à l'ouest et Bab Echargui à l'est.

La Qasba et la Grande Mosquée

La Qasba de Sfax construite en moellons occupe une place stratégique dans la ville et forme avec les remparts un ouvrage défensif solide. Elle servit au Moyen âge de siège à l'autorité militaire et civile.
Quelques années après la restauration aghlabide de la Grande Mosquée de Kairouan, la Grande Mosquée de Sfax fut édifiée en 234-235 H. / 849. Elle occupe une position centrale à l'intersection des deux voies principales de la ville. Malgré sa situation dans l'endroit le plus bas de la ville aghlabide, elle constitue le monument le plus important de la cité grâce à sa fonction religieuse et à son architecture particulière inspirée de celle de la Grande Mosquée de Kairouan. Elle connut des travaux de restauration depuis les Fatimides jusqu'à la fin de l'époque moderne. Outre cette prestigieuse mosquée, la ville renferme d'autres mosquées médiévales et modernes comme la mosquée de Sidi Bouchouicha, la mosquée de Sidi Aboulhassan Elkarray, la mosquée Alazzouzin etc.
S'alimenter en eau potable fut toujours un grand souci pour les habitants de Sfax depuis l'Antiquité. Si l'on en croit al-Bakri les maisons furent à l'époque islamique équipées de citernes (magil) permettant essentiellement de récupérer l'eau de pluie. Les installations hydrauliques ajoutées à l'époque moderne se dressent en témoignages sur l'augmentation des besoins de la ville sous les Hussaynites. Deux grands bassins furent construits entre 1772-1774 pas loin des remparts pour accueillir l'eau de l'oued Aghareb. Au XIXème siècle, et après l'installation massive des européens, des puits furent creusés et aménagés pour fournir des quantités supplèmentaires d'eau pour faire face aux besoins quotidiens des habitants. Au début du XXème siècle la solution envisageable pour alimenter la ville en eau indispensable fut cette fois-ci de la conduire directement de Sbeïtla.

Mohamed Ghodhbane

Sousse

Aperçu historique

A presque 143 km au sud de Tunis, occupant l'emplacement de l'antique Hadrumetum, se trouve la ville de Sousse dont nous ignorons encore le sens et l'origine du toponyme. Sousse est fondée par les Phéniciens pour assumer le contrôle de leurs biens commerciaux en Méditerranée occidentale. Elle a joué tout au long de son histoire islamique un rôle politique, militaire et économique de grande importance. Très tôt, vers le début du VIIIème siècle, elle s'est engagée dans une histoire maritime inévitable. En effet, ses anciennes installations maritimes datées généralement de l'époque punique furent réorganisées et adaptées pour un usage à vocation économique et militaire quotidien après l'avènement des Aghlabides. Plusieurs monuments témoignent de la présence antique : la Sofra ou les bassins, les tombes puniques et le port byzantin. D'ailleurs, c'est grâce à son port antique que Sousse s'est distinguée des autres villes durant l'époque aghlabide. En fait, durant cette époque la ville de Sousse a servi comme base de départ aux expéditions vers les îles de la Méditerranée notamment pour la conquête de la Sicile en 212 / 827. Cette fonction militaire a influencé son architecture puisque la majorité de ses monuments ont un aspect robuste et fortifié à l'instar de son Ribat, de ses remparts, de sa Casbah et de sa Grande Mosquée. Sous les Fatimides et les Zirides elle n'a pas beaucoup perdu de son importance malgré la fondation d'une nouvelle ville maritime : Mahdiya. En effet, Sousse a pu surmonter grâce à la prospérité de son économie basée sur le commerce de l'huile d'olive et surtout l'exportation des textiles vers l'Orient et l'Occident. Après l'invasion hilalienne, elle passe à l'instar de plusieurs villes côtières sous la domination des Normands de Sicile, une occupation qui a duré quinze ans et qui s'est achevée par l'arrivée des Almohades en 555/1160. Sousse a connu une certaine renaissance avec les Hafsides (VIIème- X/ XIIIème-XVI siècles) qui ont doté la ville de plusieurs monuments. Cette période s'achève par l'occupation espagnole (1537-1574) mal vécue par la ville qui s'est montrée rebelle contre ses envahisseurs. Durant l'époque ottomane (1574-1881) Sousse a pu retrouver son importance économique grâce à l'activité commerciale de son port. En effet, c'est à partir de cette époque, que des textiles et des pièces en poterie soussiens de haute perfection ont été diffusées dans tout le bassin méditerranéen.

Les principaux monuments de la ville

Le ribat de Sousse

Le ribat de Sousse est un beau spécimen des ribats forteresses à l'état achevé. Son noyau date de l'époque de Yazid Ben Hatim (771/788) alors que sa modification est attribuée à Ziyadet Allah Ier en 206 /821. À cette époque, il fait partie d'un ensemble militaire qui englobait le port, l'arsenal et la Casbah. Ce ribat est de forme carrée d'environ 39 m de côté. Il possède une seule entrée centrale. Ses quatre angles ainsi que le milieu des côtés sont occupés par des tours. Celle du sud-est repose sur une base carrée et domine plus de 15 m. Cette tour était utilisée comme manara pour la surveillance et l'appel à la prière. La cour est

encadrée par des portiques dont deux sont voûtés en berceau. et les deux autres en voûtes d'arêtes. Sur et derrière ces portiques, se succèdent des cellules sans fenêtre. Celles du premier étage entourent la cour seulement sur trois côtés alors que le quatrième côté, celui du sud, est occupé par une mosquée. La mosquée du ribat de Sousse possède une salle de prière ayant 11 nefs et 2 travées. Les nefs sont couvertes en berceaux soutenus par des arcs doubleaux. Ces derniers sont portés par des piliers. Le Mihrab se dresse en plein milieu du mur de Qibla. De l'extérieur, il est surmonté d'une coupole sur trompes. À l'intérieur, Il est formé par une simple niche semi-cylindrique en cul-de-four. À la fin de la confrontation entre les deux rives de la Méditerranée le ribat perd son rôle militaire au profit de son aspect spirituel qui le rapproche désormais des médersas hafsides.

La mosquée de Sousse

La Grande Mosquée de Sousse a été fondée en 237 / 851, sous le règne de l'émir aghlabide Abu al-Abbas Muhammad (223-242 / 841-856). En effet, cette mosquée est bien datée grâce à l'inscription de fondation qui a été altérée vraisemblablement suite aux travaux de restaurations. L'inscription est placée à l'entrée principale de la salle de prière ; elle est rompue par un texte ziride. Elle mentionne le nom de l'émir Abû al-Abbâs et de l'affranchi Mudam qui a dirigé les travaux. Cette mosquée est située au sud de la vieille ville, à cinquante mètres du ribat. Ses deux grosses tours d'angle et les merlons de l'enceinte lui donnent un aspect de défense militaire. Elle est de forme rectangulaire d'environ 57 m de long sur 50 m de large, soit 2850 m2 de superficie. Depuis la date de sa fondation, cette mosquée a été modifiée à plusieurs reprises. À l'origine, la mosquée était dotée d'une salle de prière allongée et divisée en 13 nefs perpendiculaires au mur de la qibla. Ces dernières sont voûtées en berceau et supportées par deux arcades transversales déterminant trois travées parallèles au mur de la qibla. Les arcs reposent sur des piliers cruciformes. Ce noyau primitif a été agrandi vers le sud par trois travées dont les supports sont plus hauts et plus étroits et la couverture est en voûtes d'arêtes. Les inscriptions en coufiques fleuris garnissent les colonnes d'angles du mihrâb et la partie sud de la façade occidentale.

L'enceinte de Sousse et la casbah

L'enceinte de Sousse a été édifiée sous le règne aghlabide. Elle couvre une superficie de 32 ha. Elle est bâtie en moellons, surtout dans les parties hautes, et en pierre de taille de moyennes dimensions notamment dans les parties basses. Les murs sont couronnés de créneaux arrondis et aveugles. Au début il existait trois portes : Bab el-Bahr (Porte de la Mer) au nord-est, Bab el-Qibli (Porte de la Qibla) et el-Gharbi (Porte Occidentale). À l'angle sud-ouest se dresse la Casbah édifiée vers 240/ 855 sur une colline qui domine l'arrière-pays. Elle représentait le siège du gouverneur et abritait la garnison militaire. De ce monument il ne reste que la tour Khalaf composée de deux étages. Avec une hauteur dépassant 70 m cette tour permet un meilleur contrôle du littoral maritime que celui offert par la tour du ribat.

Mosquée d'Abu Fatâta

C’est un petit oratoire de quartier qui présente une inscription coufique sculptée sur la façade qui se prolonge sur les faces latérales mentionnant le nom du fondateur. Il s’agit de l’émir El-Aghlab Abou Iqal (838-841). Cette inscription est le modèle le plus ancien, en Ifriqiya, d’une inscription faisant corps avec la maçonnerie du monument. Malheureusement l’inscription est abîmée sur son côté ouest par un escalier plus récent qui conduit à la toiture et au minaret, récent lui aussi. La salle de prière est presque carrée de 7,86 m. sur 7,71 m. Elle est divisée en trois nefs et trois travées. Ces dernières sont surmontées de voûtes en berceaux qui supportent des arcs doubleaux en plein cintre outrepassé retombant sur des piliers cruciformes. La manière dont les voûtes de cette mosquée ont été bâties représente le troisième exemple de cette forme architecturale à l’époque islamique. Les antécédents sont déjà attestés en Palestine avec la citerne de Ramala en789 et en Tunisie avec le rez-de-chaussée du Ribat de Sousse.

Rim Ben Achour-Guizani

Tunis ville méditerranéenne

L’histoire de Tunis remonte à la nuit des temps. Satellite de Carthage, Tunis était une petite bourgade numide ; elle fut « Tunis la Blanche » de Diodore de Sicile avant de devenir « Tunis la Verte », verte comme la Burda, le manteau du Prophète Muhammad. Cette ville chargée d’histoire connut pendant des siècles, le sort d’être seulement la deuxième ville du pays, d’abord après Carthage et sa plus grande rivale, quoique sa très proche voisine, ensuite à l’époque arabe, elle garda ce rang derrière Kairouan puis Mahdia, les deux premières capitales de l’Ifriqiyya.
Depuis le XIIème siècle avant J.-C. et jusqu’au milieu du VIIème siècle après J.-C., la Tunisie a connu au cours de son histoire, plusieurs envahisseurs venus de la mer : les Phéniciens, les Romains, les Byzantins et même les Vandales qui traversèrent le Détroit de Gibraltar et occupèrent en partie le Maghreb littoral.
Les Arabes quant à eux vinrent du Sud-Est par la Libye, mais alors que la conquête arabe avait été foudroyante en Orient, l’occupation de l’Ifriqiyya fut longue et difficile ; elle marqua le pas et dura près d’un demi-siècle. La victoire de Sufetula en 647 quoiqu’elle rapporta un immense butin et provoqua la mort du Patrice Grégoire, ne fut pas décisive. Les Berbères habitants du Maghreb résistèrent farouchement.
Deux nouvelles campagnes ont été lancées en 665 puis en 670. Cette fois une « ville de l’émigration », dār hijra, fut fondée par ‘Uqba b. Nāfi’, en plein cœur de la steppe : Kairouan est la première capitale musulmane de l’Ifriqiya, car c’est ainsi que les Arabes nommèrent ce nouveau pays conquis, ancienne province romaine appelée Africa.
Pourtant la partie n’était pas encore gagnée, en 681, ‘Uqba fut de nouveau envoyé pour soumettre les Berbères. Il effectua une véritable promenade militaire qui le mena jusqu’aux rives de l’Atlantique mais, sur le chemin du retour, il fut assassiné à Tahuda, près de l’actuelle Biskra, au pied de l’Aurès en Algérie, par un roi numide, Kusayla, chef d’une puissante confédération berbère, les Awraba. Il occupa Kairouan, tout semblait compromis. En 686, Kusayla fut tué à son tour, mais le flambeau fut repris par la puissante reine des Jarawa de l’Aurès oriental, la Kahéna. C’est en 698 que le coup décisif fut porté par Hassān Ibn Nu‘mān qui commença d’abord par chasser définitivement les Byzantins de Carthage, avant de battre la Kahéna et de la tuer. Hassān détruisit Carthage et préféra s’installer à Tunis pour des raisons stratégiques. Tunis devint dès lors la deuxième ville occupée par les Arabes après Kairouan.

Le site de la ville, son nom

Édifiée sur un flan de colline regardant vers la mer, dans un isthme entre le lac et la Sebkhat al-Sijūmī (lac de subsidence salée). Elle bénéficie ainsi d’abris naturels. Elle n’est pas comme Carthage, exposée aux dangers venus de la mer. En même temps, elle commande l’ensemble des routes qui la relient au reste du pays. Elle niche au fond d’un très beau golfe qui porte son nom, largement ouvert sur la mer et elle se situe en même temps dans la région la plus fertile de Tunisie.

Même si Tunis n'était que la troisième et dernière capitale islamique du pays, elle était en fait destinée à le devenir, par la double vertu de son site et de sa situation. Ni Kairouan la sainte, ni Mahdiya, sur la côte orientale de la Tunisie, ne bénéficiaient, à long terme, d'autant d'avantages naturels.
C'est là que Hassān installa une ville-camp, misr, car ses soldats, d'après les auteurs arabes, étaient sécurisés par le chant d'un moine installé dans une « tour proche », (était-ce un clocher d'église ?) d'où son nom Tu'nis qui viendrait du verbe anasa, qui assure la sécurité. La ville s'appelait auparavant Tarshîsh et aurait été ainsi nommée de la sorte par les Phéniciens. La légende est belle mais elle n'est pas très crédible. Car le nom Thunès, Tynes, vient de la racine berbère « ens » qui signifie « être couché ». Il désignerait par conséquent « le lieu où l'on passe la nuit », l'étape. Ce toponyme montre que Tunis était même plus ancienne que Carthage.
Reste à expliquer Tarshīsh ; ce toponyme a troublé bien des esprits : serait-ce la Tarshīsh évoquée dans la Bible ; il y en avait bien une en Espagne ! Pourquoi ne pas penser que ces Phéniciens venus fonder Utique en 1100, puis Carthage en 814 avant J.-C., auraient baptisé cette bourgade « Tarshīsh » ? D'autant que parmi les oratoires de quartiers recensés par Salwa Dargouth, il existait un masjid Tarshīsh. Tous les émigrés qui se fixent dans un nouveau pays ont tendance à nommer leur nouvelle ville du nom de celle dont ils sont originaires (c'est le cas par exemple de la Nouvelle Amsterdam devenue plus tard New York !). On peut imaginer dans le cas qui nous intéresse que peu à peu, la Tarshish phénicienne avait repris son ancien nom numide, à savoir Tunis. Ce passé antique, si long fut-il, ne laissa hélas pas de traces suffisantes pour que nous puissions mieux le connaître.

La ville de Tunis avant le XIème siècle

Deuxième ville fondée par les Arabes, Tunis reste une ville rebelle comme par le passé, frondeuse, prompte à se soulever, loin de Kairouan. Elle servira de refuge à tous ceux qui se révolteront contre le pouvoir central. En 802, 822, 836, de 836 à 850, en 894 contre les Aghlabides puis contre les Fatimides et contre les Zirides. Aucun pouvoir n'eut grâce aux yeux de ses habitants. Au XIIème siècle, Yāqūt al-Hamawi écrit dans son dictionnaire géographique : « elle est particulièrement connue par son attitude rebelle et par ses révoltes contre les émirs et les représentants des gouverneurs. Elle se souleva près de vingt fois ».

L'urbanisation de Tunis

Hassān, à la demande du calife 'Abd al-Malik ibn Marwan, fit venir 1000 familles coptes d'Égypte et leur fit construire, entre la ville et le lac, un arsenal pour constituer une flotte, de même qu'il fit creuser un canal entre la Goulette et Radès pour permettre aux bateaux d'arriver jusqu'à Tunis. Les bateaux en réalité s'arrêtaient à la Goulette, ainsi nommée parce que l'estuaire de la Medjerda formait un « goulet d'étranglement » ; les marchandises étaient ensuite transbordées sur des barques qui parcouraient le canal pour arriver à la douane et à la ville.
Généralement et surtout avant 762, date de la fondation de Bagdad, les musulmans fondaient

ce qu'on a appelé des villes-camps « misr», formées d'alignements de tentes qui peu à peu étaient remplacées par des maisons en dur. C'est ainsi que furent fondées Basra et Kufa en Irak, Fustāt en Égypte et Kairouan. Pourtant André Miquel revient sur la signification du mot misr et du verbe massara, selon lui, il signifie urbaniser, ériger une ville.
Après 762, le modèle impérial abbasside sera imité partout dans le monde musulman. Le premier souci des fondateurs était de refaire les gestes du prophète Muhammad à Médine et comme lui, ils fondèrent des « dar Hijra » des « maisons de l'émigration », des lieux qui leur permettaient de vivre rassemblés en un lieu où ils pouvaient s'adonner à leur nouvelle religion en toute sécurité.
Puis, au cœur de cet espace choisi et considéré généralement comme le centre symbolique, à défaut d'être le centre géométrique, le fondateur prenait soin d'édifier la mosquée, gâmi', celle où pouvait se réunir l'ensemble de la communauté, celle où l'on se rendait le vendredi pour la prière commune. Le palais du gouverneur était généralement érigé (dar al-imara) près de la dite mosquée. Autour de ce noyau central, s'organisait le marché, formé de plusieurs souks spécialisés. Dans des lots découpés en lanières à peu près régulières, appelés khitta, les clans tribaux étaient installés. Peu à peu les tentes étaient remplacées par des maisons ouvrant sur des rues étroites, fermées parfois par des portes la nuit ; leur largeur devait permettre le passage d'un chameau ou d'un mulet portant un bât et deux sacs latéraux servant à transporter les marchandises. Dans les faubourgs, les rues étaient plus larges à mesure que l'on se rapprochait des portes. Un simple fossé marquait au début les limites de la ville, puis au VIIIème siècle, une première ceinture de murailles a été édifiée.
Ce schéma théorique se retrouve dans Tunis.Autour de la mosquée Zaytūna quatre axes, deux nord-sud et deux est-ouest encadrent la grande-mosquée. Malheureusement le Dār al-Imāra, la maison du gouverneur n'a pas laissé de traces. La ville s'est développée tout en longueur, sur le flanc de la colline dans un sens nord-sud. Elle a grosso modo la forme d'un haricot. Sa largeur est-ouest est peu profonde. à mesure qu'elle se développait, des quartiers se sont formés peu à peu autour d'oratoires (masjid), de fontaines et/ou de petits marchés. On comptait près de quatre-vingt oratoires avant le XIIème siècle.

Tunis et les dynasties de Kairouan puis de Mahdia

La grande mosquée Zaytuna a été agrandie ou même refondée au VIIIème siècle et en 864 les Aghlabides contribuèrent à l'embellir. Elle est de plan basilical, avec quinze nefs perpendiculaires au mur de la qibla (orientation de la Mecque) et six travées. Le plafond en charpente repose sur 184 colonnes et chapiteaux antiques de remploi, récupérés dans les vestiges de Carthage servant ainsi de carrière. La nef médiane, plus large, et la première travée se croisent à angle droit devant le mihrāb. Cette nef médiane est surmontée d'une coupole (IXème siècle) sur un tambour octogonal ; à l'extérieur cette coupole est cannelée ; dans le même axe, une deuxième coupole symétrique surmonte l'entrée de la salle de prière, tout comme la mosquée de 'Uqba à Kairouan. Les Aghlabides avaient envisagé à plusieurs reprises de résider à Tunis, et ils firent construire des châteaux et des résidences de plaisance au nord de la ville. En 893, 903 et 905, les émirs aghlabides séjournèrent à Tunis.
Les Fatimides n'étaient pas intéressés par Tunis. Pensant, dès le départ, à repartir en Orient

pour lutter contre le califat abbasside et essayer de le supplanter, ils fondèrent Mahdia en 917-920, sur la côte orientale de l'Ifriqiyya et la dotèrent d'un arsenal. Ils la préféraient à Kairouan qui leur était hostile. Cependant, Tunis souffrit énormément durant la révolte kharijite d'Abu Yazid. Ses abords furent ravagés et pillés à plusieurs reprises par les partisans de l'Homme à l'Âne et ses habitants durent subir un siège long et particulièrement dur. Tunis était le refuge de tous ceux qui refusaient d'adhérer à la doctrine shi'ite des califes fatimides. Ces derniers repartirent en Orient après soixante-six ans seulement d'un séjour au cours duquel ils affrontèrent un très grave soulèvement kharijite. Sauvés par des berbères Sanhāja du Maghreb central, ils leur confièrent le pays et partirent en Égypte où ils fondèrent surtout Qāhira (969). Le Caire. Pour la première fois depuis l'arrivée des Arabes, l'Ifriqiyya allait être gouvernée par une dynastie locale, berbère.

Sous le gouvernement des Zirides, durant leur période d'allégeance aux Fatimides, Tunis a été protégée par un saint personnage qui anima la résistance au shi'isme., Sidi Muhriz Ibn Khalaf (m.1022) qui a été par la suite surnommé par les Tunisois, Sultān al-madīna.

Mais un danger plus grave encore menaçait l'Ifriqiyya : en 1050, des tribus nomades arabes, les Hilaliens, arrivèrent d'Égypte, par milliers de tentes et envahirent le pays. Kairouan a été détruite en partie et elle ne fut plus par la suite qu'une bourgade rurale, vivant essentiellement du tissage de la laine et du travail du cuir ; elle conserva toutefois un rôle symbolique et religieux important. L'Ifriqiyya puis le Maghreb connurent surtout un très net retour au nomadisme. L'Orient subissait d'ailleurs de manière quasi synchrone, le même phénomène avec l'arrivée des nomades turcs seljukides à Bagdad.

En Ifriqiyya, les villes, pour survivre, se donnèrent à des chefs tribaux arabes ou berbères, qui se chargèrent d'assurer la sécurité en négociant avec les nomades qui occupaient les campagnes, moyennant le paiement d'un tribut. Elles étaient devenues des cités-États comparables aux taïfas andalouses.

Le déclin puis la disparition des Zirides avaient rendu le pays fort vulnérable. Les Normandes, qui avaient déjà profité de l'anarchie qui régnait en Sicile sous le gouvernement des Kalbites, pour s'emparer de l'île entre 1060 et 1090, occupèrent la plupart des villes de la côte orientale de l'Ifriqiyya en 1148, de Kélibia à Tripoli.

L'émergence de Tunis comme capitale, Tunis cité-état sous les Banū Khurasān (1050-1159)

Ce sont des berbères originaires du Maghreb central qui veillèrent sur la sécurité des tunisois. Ils payèrent tribut à des nomades installés dans le quartier de citernes de Carthage (la Maalga) et la ville put de la sorte vivre et prospérer. Les souks abondaient en marchandises ; les commerçants européens commencaient à venir et à conclure des traités avec les émirs dès le milieu du XIIème siècle. Tunis se trouvait au cœur d'une plaine fertile, elle était entourée d'une ceinture de jardins nourriciers ; au-delà des jardins, s'étendait une forêt d'oliviers puis venaient des plaines céréalières qui complétaient avantageusement son approvisionnement. Les émirs khurasanides s'installèrent dans un quartier au sud de la grande mosquée. Nous pensons qu'il s'agit du quartier dans lequel se trouve l'actuel palais qui abrite l'Institut National du Patrimoine avec une mosquée qui s'appelle précisément mosquée al-qsār,

mosquée du château. Une rue Sīdī Bū-Khrissān proche conserve la mémoire de ces émirs et un mausolée sert actuellement de musée lapidaire dans lequel sont réunies toutes les stèles funéraires des membres de cette dynastie qui a régné près d'un siècle sur Tunis.

Une capitale est née sous les Hafsides

En 1159, les Almohades, berbères du haut Atlas marocain, réussirent à unifier sous leur autorité tout le Maghreb et même l'Andalousie. En 1160, ils chassèrent les Normands avant d'aller stopper pour quelques temps les progrès de la Reconquista en Espagne. En repartant à Marrakech, Ábd al-Mu'min laissa un membre de sa famille comme gouverneur pour gérer le pays. Mais l'Ifriqiyya connut des heures particulièrement sombres car elle devint la proie, durant près d'un demi-siècle, des convoitises des Banu Ghaniya, almoravides de Majorque et de Salah al-din al-Ayyubi, le fameux Saladin qui envoya une petite armée au Caire.
Les deux envahisseurs nouèrent des alliances stratégiques entre eux et les nomades sulaymides. Les guerres, les pillages et les massacres furent le lot des villes prises et reprises, dont Tunis. Près de quatre califes almohades successifs durent revenir pour les combattre et les chasser. Lorsque les Almohades désignèrent à la tête de l'Ifriqiyya comme gouverneurs, les membres de la famille d'un de leurs proches compagnons, les Banu Hafs, la lutte devint de plus en plus efficace et ils vinrent à bout des envahisseurs et fondèrent une dynastie.
Les Hafsides connaîtront une longévité et une fortune extraordinaires alors que les Almohades disparaîtront après la lourde défaite de 1212 à Las Navas de Tolosa, al-'Iqâb, en Andalousie. Ils se rendirent très vite indépendants et furent même prépondérants au Maghreb pour un temps.
Tunis s'affirme alors comme la capitale de l'Ifriqiyya. La prospérité bénéficia à Tunis. Les nouveaux venus bâtiront à l'extérieur de l'enceinte et plus haut un ensemble fortifié, la Qasaba, comprenant des palais, les habitations des membres de la famille, les casernes de la milice, une bibliothèque et une mosquée, celle que l'on appelle aujourd'hui mosquée de la Qasba, ou mosquée des Almohades, véritable petite ville : c'est ce qu'on appelle « la ville des cavaliers ».
Anselme Adorne, qui visite l'Ifriqiyya en 1470, décrit la Kasbah en ces termes : « à l'Occident de la ville se dresse un château très grand et très beau, appelé Kasbah, où le roi réside la majeure partie de l'année. Il a un périmètre d'une ville et demie et il est très bien défendu, bien qu'il ne soit pas entouré de remparts. Il a des parties voûtées et bien défendues ; leur ouverture n'est pas droite comme celle de nos portes, mais incurvée en forme de vipère ou mieux de trompette...Ce château est à l'intérieur si beau et si riche en ses bâtiments que j'aurais peine à le décrire ».
Sous l'impulsion des Hafsides, la ville s'agrandit ; ses deux faubourgs nord et sud se développèrent de même que les faubourgs est et ouest. Une deuxième ligne de remparts s'avéra nécessaire. Abu `Abd Allah Muhammad fit élever des murailles réunissant la ville et les faubourgs en 1317, mais ces murs n'étaient pas d'une grande qualité. Lorsque Abu'l-Hassan al-Marini envahit l'Ifriqiyya en 1347, il ordonna de les reconstruire et de creuser un fossé alentour. C'est seulement sous le règne d'Abu Ishaq 'Umar (1350-1370) que la construction des fortifications fut achevée.

La ville massifiée, densifiée, a eu besoin de nouvelles grandes mosquées à khutba, à prêche ; c'est ainsi que sept autres furent édifiées alors qu'on observe un ralentissement dans la construction des oratoires de quartiers, masjid. La grande mosquée Zaytūna a été embellie. On y a ajouté, une midhat, une salle des ablutions, et plus tard une bibliothèque. Selon Anselme Adorne, Tunis avait plus de deux cent mosquées à la fin du XVème siècle entre masajid et jawami', grandes mosquées et oratoires de quartiers.
Des collèges, madrasas, furent érigés ; l'apparition des madrasas à Bagdad à partir de 1071 allait connaitre un grand essor dans l'ensemble du monde musulman, d'Est en Ouest. Près de dix-neuf madrasas ont été fondées à Tunis dont sept seulement sont parvenues jusqu'à nous. La première d'entre elles a été fondée par le premier sultan hafside Abu Zakariya' en 1236.
Le phénomène de la sainteté qui commençait à s'affirmer dans le monde musulman au XIIème siècle, connait au siècle suivant son plein épanouissement avec la fondation de zaouias (mausolées des saints). Plusieurs saints personnages jouent un rôle important dans cet essor. Sidi Abu'l-Hasan al-Shadhuli, Sidi Muhriz ibn khalaf, Sidi Ibn Arus, Sidi Qasim al-Jalizi et al-Sayyida A'isha al-Mannubiyya. Plusieurs zaouias se pressent aux abords de la ville et servent de refuge aux pauvres et aux voyageurs. Les saints des portes forment comme une ceinture de protection de la cité. Peu à peu ces monuments pénètrent dans la ville et des quartiers se forment autour d'eux.
Ce même voyageur brugeois cité plus haut, a donné une description vivante et fort précise des souks couverts de la médina de sorte « qu'on est à l'abri des intempéries, été comme hiver », de la place extra-muros de Bab Bhar, la Porte de la mer, vers laquelle affluaient les habitants en fin de journée.
Des travaux importants d'adductions d'eau ont également été entrepris par les Hafsides. Le fameux aqueduc romain qui faisait venir l'eau de Zaghouan (à 50 km) à Carthage, a été restauré et détourné, au profit de Tunis et de sa banlieue ouest sous le règne d'al-Mustansir en 1276. Des fontaines, des puits ont été creusés pour alimenter la ville en eau. Des bains, des moulins et des fours ont été construits dans les quartiers. Tous ces monuments doivent leur existence grâce à une sorte « d'évergétisme », de mécénat, des notables qui, par le biais des fondations pieuses, habus, finançaient ces édifices pour le bien de la communauté.
Des résidences de plaisance, extra-muros, à Ras Tabia, au Bardo, à Abū Fihr (Ariana), à al-'Abdilliya (la Marsa), des petits villages satellites se développent tout autour de la ville.
Les andalous, juifs et musulmans, chassés d'Espagne par les progrès de la Reconquista, trouvent refuge dans Tunis et sa banlieue. Ils participent d'une manière décisive par leur savoir-faire à la beauté des « quatre mille jardins de la banlieue » et leur influence architecturale est sensible dans les monuments de la ville. Plusieurs savants andalous vinrent également et firent partie de l'élite des ulémas. Une importante communauté juive s'était installée dans le quartier de Bab Suwayqa près du mausolée de Sidi Muhriz dans la Hāra, Ils furent rejoints par les Andalous qui arrivèrent par vagues successives après la chute des grandes villes comme Cordoue, Séville et Valence.
Les chrétiens quant à eux s'installèrent de préférence dans deux quartiers : du côté de la porte de la mer, dans des fondouks, regroupés par nations . Ce sont les marchands des principales villes italiennes Pise, Gènes et Venise, des Catalans, des Majorquins, et des Marseillais. Venise envoyait chaque année sa flotte commerciale « la mude de Barbarie ». Tout près de la

Qasaba, un autre quartier, «le faubourg des nazaréens», rabd al-Nasāra, abritait la garde personnelle du sultan formée en majorité de Catalans (2000).
Un voyageur espagnol décrit la ville en 1403 en ces termes : « C'est une fort grande et fort belle ville, extrêmement riche. Elle a plus de cent mille habitants ; on y voit de belles maisons, de magnifiques mosquées et des maisons-fortes. Sur une hauteur se trouve un magnifique palais (alcazar). Dans l'arsenal sont toujours dix galères. Le port n'est jamais sans avoir au moins une galère armée. Je ne connais pas de plus beau pays que les environs de Tunis. Il y a là au moins trois cent tours (burj) ou pavillons, chacune avec son domaine alentour. » (Gamez dans la chronique de San Pedro Nino)
Une capitale est née. Elle donne son nom au pays. Désormais l'Ifriqiyya devient, bled Tunis, le pays de Tunis. Les Hafsides gouvernèrent la Tunisie jusqu'au XVIème siècle. Charles-Quint s'en empara en 1535 et ses soldats entrèrent dans la mosquée Zaytūna à cheval. Il fit construire une forteresse à l'entrée de la vieille ville, la Nova Arx réplique exacte de celle de la Goulette, Guleta Arx dont il reste des vestiges jusqu'à nos jours alors que celle de Tunis a été détruite. Charles-Quint était venu à Tunis avec un aréopage de savants et d'artistes et avec notamment le peintre Jan Cornelisz Vermeyen (1500-1559) qui immortalisa la conquête de Tunis par une série de tableaux dont six seulement ont survécu. Ces toiles inspirèrent Guillaume Pannemaker qui tissa douze tapisseries qui se trouvent au musée de Madrid. D'autres copies se trouvent à l'Alcazar de Séville. Vermeyen devint ainsi par ses cartons et par ses toiles un inspirateur de la peinture flamande des XVIème et XVIIème siècles.
Les frères Barberousse appelèrent les Ottomans à la rescousse. La lutte entre Espagnols et Turcs fut féroce et malgré l'échec de Lépante en 1571, les Turcs finirent par l'emporter en 1574. Une nouvelle page de l'histoire de la ville commence alors et Tunis devint ainsi la capitale de la Régence.

Tunis : Une échelle du Levant à l'époque moderne

« c'est le peuple de ce royaume…le plus meslangé de diverses nations…et fut faite une cité de plusieurs pièces…comme est de couleurs la peau d'un léopard. Étrange populaire ». Cette remarque d'un lyonnais du XVIème siècle sur sa ville pourrait s'appliquer à Tunis : Génois, Pisans, Vénitiens, Italiens, Siciliens, Maltais, Marseillais, Espagnols…
à l'époque moderne, la ville ottomane était décidément totalement ouverte sur la mer et vivant d'elle par le biais de la course. Cette ville « barbaresque » voit très nettement sa vocation maritime s'accentuer. Elle est déjà, du fait de la domination turque, dans le réseau des villes de la Sublime Porte avec Istanbul, Izmir, Lattakié (Laodicée sur Mer), Tripoli de Syrie, Beyrouth, Alexandrie, Tripoli de Libye et Alger. Dans ce réseau là, Tunis est une échelle, elle est ville du Levant. Par la course, par le commerce, elle était en relation avec tous les autres ports de la Méditerranée, elle était donc également d'Occident.
« Alger, Tunis, Tripoli connaissent un essor considérable au XVIème siècle en raison de leur activité corsaire. L'abondante affluence d'immigrés et de captifs est à l'origine de mutations démographiques et culturelles qui confèrent à ces villes une véritable dimension cosmopolite. »
Si l'on se souvient que la population tunisienne, comme celle de tous ces pays de la

Méditerranée et d'ailleurs, est née de métissages de berbères, de Phéniciens , de Romains, de Grecs, d'Arabes, d'Andalous, de Morisques musulmans et de juifs, de Turcs, on comprend alors que cette ville et ce pays, si ouverts sur la mer avec 1300 km de côtes, aient vu tout au long des siècles, aborder tant de peuples si divers, faisant de cette terre un creuset des civilisations.
Le métissage ethnique ne signifie pas hybridité au sens péjoratif du terme ; il est avant tout richesse et communication. Car il est porteur d'histoire, de mémoire, de coutumes (alimentaires et vestimentaires…), de saveurs, de langages.
Arrêtons-nous un moment au XVIème siècle et évoquons, à l'aide de quelques exemples, ces personnages de rencontres qui, pendant un certain temps, ont rapproché encore plus les deux rives de la Méditerranée : C'est le cas de Hasan al-Wazzân al-Gharnati al-Fāssī al-Zayyātī devenu pour un temps Jean-Léon l'Africain dans la Rome du XVIème siècle ; Parlons également de ces « chrétiens d'Allâh » exhumés des archives, sous la très belle plume de Bartolomé Bennassar. Parlons aussi du père Anselme Turmeda devenu à la Cour hafside, 'Abd Allah al-Turgumān.
La Description de l'Afrique de Léon l'Africain est le symbole même de ce métissage culturel de cette transgression des frontières. Hassan al-Wazzān, en quelques années de séjours à Rome, après avoir été adopté puis converti au christianisme par le pape Léon X Jean de Médicis, a produit deux ouvrages importants dont l'un est moins connu que l'autre. Rappelons tout d'abord la Description de l'Afrique qu'il a écrite en dialecte toscan, à partir probablement de notes de voyages prises en arabe ; évoquons enfin le lexique médical arabe-hébreu-latin.
Au XVIIème siècle, le fils du Dey Ahmed Khūdja (1640-1647), Ahmad Khudja Chalabi alias Don Philippe, passa son temps à abjurer tantôt l'Islam tantôt le Christianisme. Bartolomé Bennassar écrivit un roman à partir de la vie de l'un de ses renégats, originaire du petit village des Six-Fours, près de Toulon. François Cocardon, qui se convertit à l'islam, se nomma Mustafa, fut repris par les chrétiens et revint en terre d'islam pour l'amour d'une femme. Mais la réalité de ces siècles rejoint la fiction avec l'exemple cité par Paul Sebag : « Le savant Thomas d'Arcos, pris par des corsaires, vendu comme esclave à Tunis, libéré après paiement d'une rançon, décida en 1632 de se convertir à l'Islam " pour l'amour d'une belle morisque " dont il s'était épris. Ayant pris le nom d'Osmân, il finit ses jours dans la Régence… ».
Les captifs pris en mer ou sur les côtes européennes, les Renégats, les Turcs, les « Maures » et les Arabes trouvèrent dans la Lingua franca une langue de communication. Langue faite d'un mélange d'italien, d'espagnol , de portugais, (d'arabe ?) qui permit aux habitants, aux immigrants, aux visiteurs, de parler, de vendre et d'acheter, de communiquer. Mais on parlait aussi, comme dans toutes les échelles, toutes les langues des bords de la mer Méditerranée.
Dans la ville, au XVIIème siècle, se forme ce qu'on appelle le « quartier franc » : les juifs livournais, les Génois, les Pisans et les Catalans sont les plus influents. Puis vinrent les Hollandais, les Anglais et les Français. Ces derniers construisent respectivement en 1660 et en 1665, le fondouk des Français et celui des Anglais près de la Porte de la mer.
Le cosmopolitisme perdura dans le Tunis du XIXème et du XXème siècle. Autres temps, autres hommes non plus arrachés par la course ou attirés par le profit, mais fuyant la guerre

civile en Espagne, la Révolution Russe de 1917, ou recherchant seulement une vie meilleure sur nos côtes hospitalières comme les Grecs et les Siciliens.
Tunis désormais déborde peu à peu de la vieille ville et investit l'espace qui la sépare de la mer, à l'extérieur de la Porte de la mer, le long de « l'Avenue de la Marine » aujourd'hui Avenue Bourguiba.
C'est ainsi que naît peu à peu la ville moderne d'abord au cours de la période coloniale (1881-1956) et surtout après, de 1956 à nos jours. Les petits villages de la banlieue, les « 4000 jardins qui entouraient Tunis » décrits par Anselme Adorne en 1470, ont été peu à peu absorbés : l'Ariana, le Bardo, Ben Arous, Mégrine, la route de l'aéroport… La ville d'aujourd'hui avance inexorablement et étend ses constructions tentaculaires dans toutes les directions. Elle a dévoré les espaces cultivés, sa ceinture nourricière faite de bonnes terres fertiles. Même les terrains que l'on croyait définitivement incultes, abandonnés, la vase, le lac autrefois bordé de marécages, tous ces lieux sont à présent couverts d'immeubles modernes, de rues, d'avenues, de routes, de ponts, d'échangeurs.
Les distances sont gommées. Bizerte et Hammamet sont aux portes de Tunis ! Marseille, Barcelone, Rome, Athènes, Istanbul, Beyrouth, Damas, Alexandrie, Le Caire, Tripoli, Alger, Casablanca ne sont plus qu'à quelques heures ! Tous les jours, des avions relient la ville aux autres, amenant et ramenant les voyageurs, dotant d'ubiquité tous ces hommes et ces femmes qui se pressent dans les aéroports. Qu'il est loin le temps où Ibn Battûta et Marco Polo passèrent trente longues et belles années de leur vie à parcourir le monde ! Le monde est-il donc devenu plus petit ? Les hommes pourront-ils un jour former une ronde en se tenant par la main tout autour de notre bonne vieille mer Méditerranée ? Cette image si belle est hélas utopique, nous le savons tous.
à Tunis, la mer bleue d'azur, vert émeraude, grise, glauque, calme, lisse et sereine, grosse aux vagues bordées de mousse, houleuse, agitée par le vent, cousue au ciel et épousant ses couleurs, enferme les habitations et les hommes dans un superbe écrin.

Mounira Chapoutot-Remadi

La toponymie médiévale de la Tunisie : bilan préliminaire

Depuis le XIXème siècle, les noms de lieux de l'Ifrîqiya (VII-XVIème siècles) revêtaient de l'importance pour les écrivains, les voyageurs, les éditeurs de manuscrits, les historiens et les archéologues, aussi bien amateurs qu'érudits. Dresser ainsi un bilan se rapportant à la recherche toponymique sur la Tunisie médiévale, semblable à celui réalisé, en 1990, par J. Desanges concernant la période antique, dépasse de loin les limites imposées à ce travail.

La permanence relative de la culture arabo-berbéro-islamique a permis la persistance jusqu'à nos jours d'un nombre non négligeable de toponymes médiévaux. La survivance du matériel toponymique médiéval est assurée par plusieurs supports : archéologiques, archivistiques, cartographiques et codicologiques. Chaque support apporte son lot de toponymes qui diffère tant quantitativement que qualitativement d'un autre ; mais au bout du compte, le chercheur dispose d'un matériel assez considérable qui peut être traité, suivant plusieurs méthodes et selon des problématiques très variées.

La recherche toponymique est demeurée jusqu'aux années quatre-vingt fidèle aux approches classiques, voire traditionnelles dominées par les soucis étymologiques et lexicologiques, mais depuis, et grâce à l'introduction de nouvelles approches, cette recherche a connu un bond spectaculaire, et ce n'est que le début car les perspectives de recherche dans ce domaine sont très prometteuses.

Un panorama rapide de la production scientifique dans le domaine de la toponymie, que celle-ci soit exclusive ou incluse dans des études plus générales, nous permet de constater que l'attention des chercheurs, durant les quatre dernières décennies, s'est portée sur plusieurs axes de recherches intimement liés.

On manque toujours d'un corpus général, mais des inventaires partiels, plus au moins complets, ont été réalisés, certes à valeur inégale, mais intéressante pour l'état actuel de la recherche. Ils couvrent l'Ifriqiya durant le règne d'une dynastie : Conquête, Zirides, Hafsides ou une région de l'Ifriqiya : Le Tell, le Muzâk, Sousse et le Sahel, le Haut-Tell, Satfûra, Nafzâwa, la région de Gafsa, les côtes et les Ribats. Si les inventaires susmentionnés concernent le catalogage des éléments spécifiques des toponymes, et dans l'attente d'un lexique historique traitant les éléments génériques, d'autres études s'intéressent à des études de cas de génériques comme Madîna, Qarya, Qasr, Manzil, Fahs, Mahris, etc.

Depuis la publication des traités d'al-Bakrî, d'al-Idrîsî et d'Ibn Khaldûn au XIXème siècle, plusieurs chercheurs se sont intéressés à la dimension linguistique des toponymes médiévaux dont la quasi majorité sont en écriture arabe mais qui cachent un substrat berbère, punique et gréco-latin. Ces études couvraient les aspects phonétiques, morphosyntaxiques et lexico-sémantiques, et traitent surtout la problématique de la continuité et de la rupture entre

toponymie antique (transcrite en grec ou en latin) et toponymie médiévale ; certains d'entre eux ont même établi des règles de translittération entre le latin ou le grec et l'arabe.

La localisation des toponymes a suscité beaucoup d'intérêt puisque la plupart d'entre eux ont disparu à cause des mutations structurelles qu'a subi le paysage ifrîqiyen à travers les siècles (troubles politiques, mutations des propriétés foncières, crises économiques et sociales, acculturations …). D'une part des capitales ifriqiennes ou régionales sont encore non ou mal localisées, telles que : Al-Qarn, Takrawân, Al-'Abbâsiyya/Al-Qasr al-Qadîm dans le Kairouanais, Madhkûr et Jamûnis al-Sâbûn, capitales respectives de Gammûda, Qalânis, capitale de Kûrat Maknat Abî-Mansûr au sud du Sahel, etc. ; d'autre part, des choronymes qui correspondaient généralement à des divisions administratives, tardent à être cartographiés pour non fixation de limites administratives subissant souvent des glissements et des remodelages, comme en témoignent les cas du Sahel, Qastîliyya et Jazîrat Sharîk.

Les travaux engagés dans ce sens ont mis à contribution plusieurs outils pour aboutir à des localisations, tantôt approximatives, tantôt définitives : édition de manuscrits, relecture de textes, croisement avec la toponymie antique ou moderne, consultation des fonds cartographiques et archivistiques, prospection archéologique, enquête orale, etc. Grâce à cet engouement, le nombre de toponymes non localisés ne cesse de diminuer. Inutile d'en faire une liste, mais citons, parmi les exemples les plus remarquables, les cas de Qasr Ziâd, Qasr Al-Tûb, Munastîr 'Uthmân, Bannûnish, Jazîrat Abî-Hamâma, l'île Zîzû, Marsad Sabîba, al-Qantara de Jerba, Majjâna, Jabal Chu'ayb, Antîjân, Al-Dawâmîs, Darjîn, etc. Ces localisations ont permis, entre autres, l'identification de quelques tronçons du réseau routier médiéval dont on peut citer les routes empruntées par al-Tijânî dans le sud-est tunisien ; les itinéraires d'al-Idrîsî dans le sud tunisien, la traversée du chott el-Djérid, la route Kairouan-Tunis, les routes Kairouan-Sousse et Mahdiya, la route Gafsa-Tunis via Al-Urbus.

La toponymie urbaine a, de son côté, constitué un centre d'intérêt, notamment pour ceux qui pratiquent l'archéologie urbaine dans les grandes villes de Tunis, de Kairouan, de Mahdiya et de Shaqbanârîyya, puisque nos sources foisonnent de noms de monuments publics, de places publiques, d'odonymes, d'ouvrages défensifs et hydrauliques. D'autres villes moins importantes connaissent un regain d'attention à ce sujet.

L'analyse combinée des aspects linguistiques et spatiaux des toponymes ont permis de résoudre plusieurs problématiques de géographie historique, et ce en dépassant la conception traditionnelle de la rupture dans la transition entre l'Africa antique et l'Ifriqiya médiévale, comme en témoignent les exemples de Thambeis/Tanbes, Bararus/Rougga, Apud Asnam/al-Asnâm, episcopus Cafalensis/Qâfila , Thasbalte/Tars Asbat, Baliana/Baliana , Gamonia/Qammûniya, Ager Bullensis/Fahs Boll, Muzuc/Mujuqqa, Agger/Âjjir, Bulla Mensa/Kalaat Senane, Tubernuc/Aïn Tebournouk, Thimida Regia/Mohammedia, Mammes/Mammis, Vadara/Ouedran.

Il est certain que la recherche en toponymie médiévale a beaucoup progressé, mais beaucoup de travail reste à faire, sans parler des nouvelles pistes de recherches qui s'ouvriront grâce

aux résultats des travaux en cours. Une priorité s’impose : le corpus toponymique, informatisé si possible, et qui ne saurait être réalisé sans une méthodologie rigoureuse suivant les normes internationales en matière d’entrées et de terminologie. Un tel corpus sera un pas vers de nouvelles identifications et localisations qui permettront la confection d’un Atlas toponymique dont les objectifs et les normes restent à définir. La recherche devait aussi aborder d’autres créneaux encore mal explorés, à savoir l’apport du berbère/tamazight, la microtoponymie, et l’exploitation des données de cette science dans les études de dialectologie et d’anthropologie historique.

Ahmed El Bahi

Villes et monuments à travers les récits de voyage

Les récits transmis par el Bekri, Ibn al Athir, Ibn Hawqal, Al Idrissi, Ibn Khaldoun, Al Nouayri, Al-Tijani ; constituent encore de probants témoignages sur le passé des villes en Tunisie. Ces textes sont parfois riches et pénétrants pour l'étude des sites des villes, leur environnement, les organes nécessaires à leurs vies comme les remparts, les maisons, les bains, les souks…

Site

Malgré les rares informations sur cet aspect, quelques auteurs saisissent l'importance du site de la ville. C'est le cas d'Al Bekri à Mahdia ou Al Idrissi à Gabès. Al Bekri nous laisse une description remarquable du site stratégique de Mahdia et de son impact sur l'environnement (Bassin creusé dans le roc communicant avec la mer par une passe protégée par un rempart consolidé par des contre-forts et deux tours pointées à l'entrée du port fermée par une chaîne tendue entre ces deux tours.) Ce même auteur pousse plus loin l'analyse pour énumérer l'activité commerciale de ce port fréquenté par des navires d'Orient, du Maghreb, d'Andalousie et d'Europe, pour déceler la richesse concrétisée par l'importance des édifices publics et privés (maisons, bains, caravansérails, ateliers de tissage, citernes pour emmagasiner l'eau…).

Ancienneté des villes

Quelques auteurs attisent la curiosité des lecteurs en allant chercher l'origine et l'évolution des villes. Al Idrissi met l'accent sur l'ancienneté de la ville de Sbiba ou de Sfax (« Sfax est une ville ancienne »). Al Idrissi va plus loin et apprécie la ville romaine de Carthage à travers les théâtres, les aqueducs…à propos de Nabeul, le même auteur nous rapporte qu'elle « était une grande cité romaine très peuplée. Mais quand la presqu'île fût conquise au début de l'Islam, cette cité fût livrée au pillage. »

Origine et langue de la population

Les récits ne sont pas riches en renseignements, mais on arrive à y glaner un certain nombre de détails. L'origine et la langue de la population de Djerba retiennent l'attention d'Al Idrissi : « L'élite comme la masse ne parlent que berbère ». Le même auteur s'intéresse à la langue pratiquée par les habitants de Gafsa : « Les habitants sont berbérisés, la plupart d'entre eux parlent le latin d'Ifriqiya ».

Remparts

Les informations retenues attirent notre attention et nous permettent de cerner de plus près les aspects des remparts. L'enceinte de Sfax nous est présentée par Al Idrissi d'une manière très

détaillée (remparts en pierre, portes revêtues de plaques de fer, postes de guet surmontant les courtines…) Les murs de Gabès sont entourés d'un fossé. Al Bekri attribue plus de 10 km aux remparts de Raqada. Les témoignages laissés par Ibn Al Athir, Ibn Hawqal, Al Bekri, Al Idrissi portant sur les remparts de Mahdia sont plus précis (courtines flanquées de 16 tours, 2 portes, avant-mur bordé d'un fossé rempli d'eau pluviale, portes à battants…).

Ville et environnement

Les renseignements fournis sur la ville de Tabarka nous permettent de saisir les rapports tendus entre sédentaires et nomades : « Tabarka est environnée d'Arabes sans foi ni loi qui n'obéissent ni alliance ni engagement ». Malgré ce jugement défavorable et douteux, les témoignages relatifs à la population sont vagues et ne peuvent pas nous permettre de percevoir la dimension et la réalité de la population. Les appréciations comme : « Sfax est peu peuplée » ou « Tabarka est médiocrement peuplée » restent insuffisantes. Parfois les auteurs énumèrent avec beaucoup de précision les cultures pratiquées autour de la ville (henné, coton, cumin à Gafsa, cumin, carvi à Sbeitla, ou blé et orge à Tunis : « Tunis est une belle ville, de partout environnée de plaines à blé et orge » ou jardins « jardins bien dessinés à Gabès », oliveraies, palmeraies dans les environs de plusieurs villes : « Nafta est une ville…avec…palmeraies ».

Les indications portant sur l'étendue de la ville sont insuffisantes : « Bizerte est plus petite que Sousse » selon Al-Idrissi. Le récit du même auteur relatif au lieu de sépulture des habitants de Mahdia peut-il servir d'indice : « C'est à Monastir que les habitants de Mahdia vont par mer sur des barques, ensevelir leurs morts car il n'y a point de cimetières chez eux ». L'existence de deux villes jumelles Mahdia et Zwila, une ville et un faubourg à Sbiba peut-il nous permettre de parler de conurbation urbaine?

Tracé et répartition urbaine

à côté de ces témoignages, ces auteurs animés d'un esprit d'observation remarquable, arrivent à nous décrire, à grands traits, les cités princières de Raqada, Abassia… Al Idrissi nous offre par ailleurs une belle vue panoramique sur Zwila : « vastes boulevards et larges rues à Zwila ». Al Bekri va plus loin dans la description de Kairouan : « l'artère principale s'étendant dans la direction nord-sud s'étalait de la porte d'Abi Rabi à la grande mosquée sur une largeur de deux miles environ ». Ces voyageurs saisissent parfois le tracé du tissu urbain : « au centre de la ville coule une source » à Béja, selon Al Idrissi. « Au centre se trouve la source appelée Tarmid (= thermes) » à Gafsa. D'après le même auteur, la répartition urbaine est mise en valeur dans le même récit. Ainsi, les activités polluantes comme les tanneries s'exercent du côté de la mer à Mahdia.

Commodités de la ville

Les indications révélées par les récits de voyage nous permettent de déceler quelques organes nécessaires à la vie d'une ville : marchés à Mahdia, bains publics et privés à Sabra, souks à

Zwila, boutiques à Gafsa, demeures à Zwila, auberges à Sbeitla, Ribats à Monastir et à Sousse, ateliers de tissage à Sousse, Gabès…, tanneries à Gabès, Mahdia, palais, cour des comptes à Mahdia…

Ces auteurs consacrent quelques passages à la description de quelques monuments et portent un intérêt particulier aux motifs décoratifs.

L'auteur d'Al bayan al Mughrib se passionne pour la décoration de la belle façade de la mosquée des trois portes à Kairouan construite par Ibn Khayroun originaire d'Andalousie, dans le but de saisir à la fois sa beauté et son harmonie.

Quelques autres voyageurs se montrent parfois plus pertinents pour nous offrir une image concrète de la grande mosquée de Sousse ou la grande mosquée de Tunis. Al Bekri de son côté nous laisse une belle description de la tour dominant la ville de Sousse dans Al Manar de Khalaf al Fata. Le même auteur livre des détails précis sur la décoration du mihrab de la grande mosquée de Kairouan : « Le mihrab est construit de marbre blanc percé à jour et couvert de sculptures ».

Ouvrages hydrauliques

Les différents voyageurs consultés saisissent l'importance de ces ouvrages à la survie de la ville. Ils s'intéressent ainsi aux sources de l'eau: pluie, sources, cours d'eau ... Ces récits nous renseignent parfois en détail sur les travaux de maîtrise et de contrôle de l'eau : fossé recueillant l'eau de pluie à Mahdia, flaques à Sfax, citernes à Sousse … Ces auteurs se livrent aussi à des descriptions détaillées sur les travaux d'adduction et d'alimentation d'eau potable dans la ville de Kairouan. Al Bekri prête une attention particulière aux réserves d'eau de Kairouan : aqueducs, conduits, réservoirs aboutissant au grand réservoir ou « fesquia ». Mais c'est Ibn Khaldoun (1332-1406) qui nous laisse une description merveilleuse des jardins d'Abu Fihr : « …Un grand jardin servait de ceinture à un bassin tellement étendu qu'il paraissait comme une mer. L'eau y arrivait par l'ancien aqueduc ... Ce conduit pénètre dans le jardin sous la forme d'un mur ; de sorte que les eaux sourdissant d'abord d'une vaste bouche pour tomber dans un grand et profond bassin de forme carrée descendent par un canal assez court jusqu'au bassin... À chaque extrémité du bassin s'élève un pavillon. »

Matériaux

Les indications relatives à cet aspect ne suffisent pas pour composer une analyse détaillée sur le pisé, les briques crues avec paille hachée incorporée ou non, les briques cuites, les moellons, les pierres de taille, les marbres, les bois…

Ces témoignages sont très sommaires : « Tunis a un solide rempart en terre » ; Sousse a un mur en pierre » ; « le rempart de Kairouan est fait en terre ». à propos de Sfax et à partir des renseignements fournis par al Bekri et al Idrissi, nous pouvons facilement suivre l'évolution de la construction : emploi du pisé, réfection en pierres et en briques pleines….

Conclusion

Malgré les modifications subies par les villes et la disparition de plusieurs monuments décrits dans les récits de voyages, les renseignements recueillis nous permettent parfois de suivre de plus près l'évolution de ces villes et de ces monuments : remaniement, agrandissement, modification…et de forger ainsi une image plus ou moins précise sur ces ensembles ou « restituer » leurs composantes sur le plan urbanistique, architectural et décoratif.

Abdelhakim Slama Gafsi

Le décor architectural en Ifriqiya médiévale.

Le décor architectural en Ifriqiya a connu son essor sous les Aghlabides (IXème siècle), les Fatimides (Xème siècle) et les Zirides (XI-XIIème siècles). L'essentiel du legs patrimonial se concentre dans la ville de Kairouan et accessoirement dans les villes côtières de Tunis, Mahdia, Sousse, Monastir et Sfax. Un coup d'œil rapide sur le répertoire décoratif architectural nous montre une nette évolution ; et si les débuts sont marqués par un syncrétisme artistique, une tendance à la simplification et à la stylisation marquera davantage les réalisations ultérieures surtout celles du XIème et XIIème siècles. Une évolution imputable à l'opposition entre sunnites et chiites, mais qui est aussi le résultat d'une mutation lente et graduelle.

Recherche d'esthétique : façades et plans

En 836, l'émir aghlabide Ziyadet Allah Ier refait la Grande Mosquée de Kairouan inaugurant ainsi un style spécifique des mosquées ifriqiyennes. Celles-ci se caractériseront par leur forme longitudinale différente des mosquées transversales des Omeyyades. Plusieurs chercheurs considèrent que les oratoires ifriqiyens représentent des copies imprégnées du modèle de Samarra ; mais faut-il souligner que la Grande Mosquée de Kairouan, celle qui sert de prototype à nos mosquées, a été édifiée six ans avant les temples de la capitale abbasside. Ce qui est certain, c'est que les mosquées d'Irak et d'Ifriqiya ont puisé dans un même fond.
Les mosquées d'Ifriqiya ont suivi donc un plan normalisé largement inspiré du sanctuaire Kairouanais. Celui-ci se distingue par sa salle de prière précédée d'une vaste cour dotée de galeries. La cour s'étend sur les 2/3 de la superficie globale. Pratiquement tous les monuments religieux de la haute époque (IXème - XIIème siècles) allient robustesse et élégance. à Kairouan des contreforts soutiennent le mur d'enceinte, leurs aspects, leur alternance et leurs modes de construction procurent à l'édifice force et grâce. L'idée d'édifier des mosquées fortifiées s'affirmera par la suite à Sousse (851) et à Tunis (864), ces deux derniers monuments sont dotés de tours d'angle à l'instar des forts byzantins.
La mosquée de Kairouan fait aussi école au niveau de l'organisation de la salle de prière. De type hypostyle, elle est partagée en 17 nefs et 8 travées dégageant un plan basilical souligné par une nef centrale et un transept plus larges et plus hauts que tous les autres vaisseaux. Les supports prélevés sur des sites antiques n'ont pas dispensé une recherche d'esthétisme et d'homogénéité. C'est ainsi que les colonnes le long de la nef centrale ont été soigneusement triées et placées selon un axe de symétrie qui tient compte de la forme, du style et de la couleur des éléments employés. Cet ordonnancement réfléchi et intentionnel se verra quelques années plus tard dans la Grande Mosquée de Tunis et même dans la mosquée ziride de Sfax. Tunis, plus que toute autre ville adopte le modèle du sanctuaire kairouanais, en retenant surtout l'idée de la nef maîtresse et du transept plus larges et plus hauts que tous les autres et surtout la franche volonté d'indiquer l'importance du carré du mihrab par une coupole fort décorée.

La recherche du style est aussi observée dans l'ordonnancement des galeries narthex ; et là encore Kairouan fait école. En effet et comme l'a bien démontré Georges Marçais, le riwaq-al bahu de la mosquée de Kairouan se caractérise par une grande baie centrale, qui constitue l'entrée principale de la salle de prière, celle-ci est accostée de deux petites ouvertures suivies, de part et d'autres, par des baies de moyenne taille. Ce dispositif qui pourrait suggérer une incapacité de planification est en fait voulu ; il vise à mettre en valeur l'entrée axiale, qui de par son rôle honorifique, devrait être la plus imposante.

Éléments architecturaux à vocation décorative : coupoles et mihrab

Pour embellir les monuments, les architectes médiévaux ont accordé une attention particulière à quelques éléments, ils choisissent à bon escient le carré du mihrab et c'est là qu'ils déploient leur génie.
Ainsi, le mihrab de la mosquée de Kairouan apparaît comme un chef d'œuvre de l'art islamique. Trois éléments le distinguent et font de lui un ouvrage singulier.
* Le premier élément est composé de 28 plaques de marbre blanc qui provenaient initialement des sites antiques et qui couvrent la paroi inférieure de la niche. Il s'agit des bas-reliefs sculptés en champlevé ou ajourées. Les motifs dominants sont les éléments géométriques et végétaux, ils sont séparés par des frises épigraphiques ou des linges de perles et de pirouettes. La disposition des panneaux ne s'est pas faite au hasard, car l'on remarque que l'axe de symétrie de la composition a été occupé par des niches en forme d'arc surmonté de coquille. La coquille est héritée de l'Antiquité, ce fut surtout un attribut de la déesse Vénus, mais dans le cas de Kairouan, on ne peut exclure une influence orientale d'autant que des panneaux similaires ont été découverts dans la mosquée omeyyade d'al-Aqsa.
* Le deuxième élément correspond à la demi-coupole supérieure, celle-ci formée de planches en bois cintrées est entièrement revêtue de décor de pampre peint et dorée sur fond bleu. Des décapements menés au milieu du XXème siècle ont révélé qu'à l'origine, c'est-à-dire du temps de Ziyadat Allah Ier, le mur du cul-de-four était agrémenté par des motifs végétaux peints en blanc sur fond bleu, lesquels n'étaient pas si différents de ceux que l'on voit de nos jours et qui sont vraisemblablement l'œuvre d'Abû Ibrahim Ahmad en 861.
* Le troisième élément distinctif du mihrab n'est autre que les 139 carreaux de céramique lustrée qui encadrent la niche. Le texte d'Ibn Nâjî rapporte que ces pièces ont été importées d'Irak en 861, ce qui est confirmé par les recherches récentes et surtout par des pièces provenant de Samarra. Ces carreaux polychromes se distinguent par la présence de plusieurs couleurs sur une même pièce (l'or clair, le jaune clair ou foncé, l'ocre, le vert et le rouge brique) et par un style de dessin symétrique dont le répertoire se compose principalement d'éléments géométriques et végétaux très stylisés et remplis de motifs variés (ocelles, chevrons, hachures...).
Le mihrab de Kairouan n'a pas été copié du fait de sa complexité et aussi du fait qu'il nécessite une grande technicité au niveau de la sculpture et surtout de la fabrication de la céramique. C'est ainsi que les Fatimides et leurs successeurs les Zirides ont adopté un nouveau genre de mihrab caractérisé par des niches cannelées coiffées par de coquilles rayonnantes. Ce nouveau type a été inauguré à la mosquée fatimide de Mahdia, il a été

reproduit par la suite dans les mosquées de Tunis (al-Kar), de Sousse (Grande Mosquée), de Sfax (Grande Mosquée) et de Monastir (Grande Mosquée, mosquées Sayyda et Tawba). Dans tous ces édifices l'élément architectonique procure l'effet ornemental.

Les coupoles

Outre les mihrabs, l'Ifriqiya a développé un style très particulier de coupoles. La plus ancienne qui nous est parvenue se trouve au-dessus du porche du ribat de Sousse et date de 821. Mais l'œuvre la plus novatrice est celle qui surmonte le mihrab de la Grande Mosquée de Kairouan. Elle sera reprise dans les Grandes Mosquées de Sousse, de Tunis, de Sfax et ailleurs. Ce dôme remonte vraisemblablement à l'an 835. Il se compose de trois parties : une base carrée, un tambour octogonal et une calotte hémisphérique côtelée. L'invention du tambour a permis aux architectes de résoudre le problème du passage de la forme carrée à la forme circulaire. C'est dans ce dernier élément que se concentre l'essentiel du décor : des trompes d'angles en forme de coquille, des arcs de décharge lobés, des consoles et des frises épigraphiques. Une mention particulière doit être faite aux plaques de l'intérieur du tambour, qui de par leur mode de sculpture et leurs factures, sont assez différentes de celles qui ornent la niche du mihrab. Ici, le sculpteur observe une règle assez précise en partageant chaque panneau en deux registres : le registre inférieur contient le motif principal exécuté souvent en respectant un axe de symétrie assez souple, le registre supérieur correspond au tympan de l'arc, il est généralement rehaussé d'une coquille. Parmi les motifs les plus usités dans ces panneaux il y a la feuille de vigne à cinq lobes qui semble dériver de Samarra. Auquel s'ajoutent des représentations de palmiers dattiers qui prennent ici une place d'honneur. La présence de ce dernier motif dans la coupole nous permet de dater et de restituer la plaque encastrée dans la galerie narthex et qui attira depuis plusieurs années l'attention d'Alexandre Lézine.

Décors couvrants, décors architectoniques

À l'époque aghlabide l'essentiel du décor architectural prenait souvent la forme d'un embellissement couvrant des espaces plus ou moins étendus, un décor exécuté généralement sur des plaques de marbre, de pierres ou de bois rehaussés par des motifs végétaux, épigraphiques ou géométriques. Les exemples sont multiples : le mihrab de la Mosquée de Kairouan, les coupoles des grandes mosquées de Kairouan, de Tunis et Sousse etc.; mais l'exemple le plus significatif est celui de la mosquée d'Ibn Khayrûn à Kairouan érigée en 252 H./ 865 par un riche notable d'origine andalouse.
Dans ce petit monument toute la façade a été couverte par des plaques de grès coquillé. L'ornementation est obtenue par un plaquage des pierres de petites dimensions collées et agencées sur le mur une fois la sculpture achevée. Du point de vue artistique, la façade présente tout le répertoire du IXème siècle. Ainsi trouve-t-on au niveau du parapet une ligne de corbeaux qui rappellent ceux en bois de la Grande Mosquée, puis succèdent en alternance des registres en écriture coufique ornée de motifs adventices (rosaces) et végétaux comportant des rosaces, des médailles et une grande variété de palmes représentées de divers

faciès.
Ce style qui se fonde essentiellement sur la sculpture et l'écriture va décliner à partir du Xème siècle au profit d'un autre genre fondé principalement sur l'usage des éléments architectoniques. Les arcs (en plein-cintre outrepassés, brisés ou recticurvilignes), les niches plates ou creuses, les voussures, les coquilles rayonnantes et les frises sont devenus les éléments sollicités dans l'élaboration du décor.
Ce nouveau répertoire fera son apparition d'une manière assez remarquée au début du Xème siècle dans le porche de la Grande Mosquée fatimide de Mahdia. Sur cet ouvrage, le décor devient assez austère se résumant à quelques niches plates ou creuses (les plates occupent les parties basses et les creuses les parties hautes), et à des médaillons dans les écoinçons et des moulures pour souligner les registres. à partir de cette époque, presque la quasi-totalité des édifices religieux publics des Zirides adoptent ce choix. La Grande Mosquée de Sfax illustre cette nouvelle vogue, sa façade orientale érigée à la fin du Xème siècle a été enjolivée par des niches plates à multiples voussures, des niches concaves simples ou cannelées et coiffées par des coquilles ; le tout est souligné par des moulures en denticules cubiques. Le même principe a été adopté dans les oratoires de quartier de Monastir et de Sousse.
à la Zaitouna, la coupole de la galerie de la cour édifiée elle aussi à la fin du Xème siècle, montre le degré de syncrétisme auquel est parvenu l'art décoratif ifriqiyen. Nous avons ainsi un dôme qui -tout en reprenant la structure tripartite des coupoles aghlabides - s'intègre parfaitement dans le style ornemental fatimide, avec notamment le recours aux niches, aux arcs recticurvilignes et aux moulures en chanfrein. Le fait nouveau dans cette œuvre d'al-Mansour, est l'apparition des claveaux rouges et blancs ainsi que l'usage de la marqueterie des mêmes couleurs. Il semble qu'il y ait à travers l'introduction de cette bichromie une certaine ouverture sur l'art décoratif andalou du califat de Cordoue.
Toutefois devrons-nous nous souvenir que les fouilles de la ville califale de Sabra ont donné plusieurs panneaux de stuc ouvragé, panneaux qui servaient à couvrir les murs des palais et qui de par leur décor montrent que les motifs aghlabides ont été bien conservés et utilisés. A Mahdia, un pavement de mosaïque daté du Xème siècle ornait le sol du palais Calife al-Qâ'im. C'est la dernière manifestation connue de cet art jadis très prospère en Africa romaine. Les historiens n'arrivent toujours pas à expliquer la disparition si brutale de cet artisanat emblématique. Toutefois sa réminiscence s'expliquerait par l'attrait qu'exerçaient les œuvres antiques sur les califes chiites. Les tesselles de la mosaïque mahdéoise sont assez grossiers, la palette des couleurs est assez limitée on y trouve le blanc, le gris-noir et le rouge-brique quant aux formes elles sont assez simples des carrés, des médaillons circulaires et ovales ainsi que des roses quadripétales avec parfois des filets et des éléments stylisés ressemblant aux queues d'arondes.

Conclusion : legs antiques et influences orientales

La civilisation islamique en Tunisie a hérité d'une longue tradition architecturale et décorative romano-byzantine. Et il n'est pas rare de retrouver des formes entières qui ont persisté au Moyen Âge islamique sans de grands changements. L'exemple le plus éloquent est peut-être le minaret de Kairouan qui reprend l'allure du phare d'Alexandrie et

vraisemblablement celui de Sellectum, ou la mosaïque de Raqqda dont on s’accorde aujourd’hui sur sa chronologie antique. Mais l’Ifriqiya jetait aussi son regard vers l’Orient des Omeyyades et des Abbassides, c’est de là qu’elle a pris les plans des palais et des forts, l’organisation générale des monuments de culte, quelques matériaux de construction, tel que le pisé et le style décoratif de la Mésopotamie.

Faouzi Mahfoudh

L’art aghlabide

Les composantes du répertoire décoratif aghlabide

L’art aghlabide est le premier art islamique qui s’est installé en Ifriqiya au cours du IXème siècle. .Il se caractérise par la richesse et la variété de son répertoire iconographique qui se compose de quatre éléments principaux :

L’élément végétal

C’est l’élément le plus privilégié par les artistes aghlabides. Il est formé de motifs stylisés qui s’éloignent de la nature : fleur, feuille, tige omniprésents dans toutes les compositions décoratives de l’époque : frise, bandeau, panneau, cercle, rectangle, carré, jeux de fonds. L’élément végétal est parfois accompagné de motifs géométriques ou épigraphiques. Dans les pièces sculptées sur pierre ou sur bois il est généralement très fréquent et accapare presque toujours la disposition centrale. Même dans les pièces sculptées sur cuir (les reliures), décorées exclusivement de motifs géométriques, le motif végétal ne disparaît pas complètement. Il intervient pour combler certains vides.

L’élément géométrique

Il est composé de plusieurs motifs tels que le cercle, le carré, l’étoile et le polygone. Même si les compositions du décor géométrique sont beaucoup moins nombreuses que celles du décor végétal, on aperçoit souvent chez le décorateur aghlabide le même désir de cerner les motifs géométriques dans de vastes espaces notamment les grands panneaux et d’autres beaucoup plus étroits principalement le cercle et la frise.

L’élément épigraphique

C’est le seul élément décoratif qui soit réservé à l’art islamique. Il a réussi à accaparer une place importante dans l’art aghlabide. Il participe à l’ornementation des grandes formes décoratives telles que les façades. Il peut aussi être utilisé sur des surfaces beaucoup plus étroites comme les panneaux en pierre, les piliers ou encore des pièces en céramique. L’épigraphiste aghlabide a recours au début de cette époque à un coufique simple et rigide dont les lettres ne portent aucun ornement. Ce n’est qu’au milieu du IXème siècle que les lettres commencent à être garnies de motifs végétaux surtout de rosettes et de palmettes (la mosquée des Trois Portes à Kairouan).

L’élément figuratif

Il occupe une place très réduite dans le répertoire iconographique aghlabide. À l’exception de quelques figures animalières représentées sur des objets en céramique ou sur des éléments

architecturaux remployés dans les mosquées d'époque aghlabide de Kairouan, de Tunis et de Sfax, l'art aghlabide est privé de toute représentation figurée.

Origine et diffusion de l'art aghlabide

L'art aghlabide, comme tout art débutant, s'est inspiré des traditions artistiques qui le précèdent notamment de son héritage local préislamique romain et byzantin. L'héritage antique est attesté dans la récupération d'éléments archi-tecturaux provenant des sites antiques et de leur réutilisation dans des édifices aghlabides en l'occurrence les colonnes, les chapiteaux, les corbeaux et les plaques en marbre. Citons à titre d'exemple les panneaux originaux sculptés en marbre de la niche du mihrâb de la Grande Mosquée de Kairouan et les inscriptions latines qui figurent sur les revers des pièces se trouvant dans les réserves prouvent leur origine antique.

Le répertoire aghlabide est riche de motifs inspirés des époques antérieures. Le motif de la niche à coquille est le meilleur exemple à cet égard. En effet, ce motif est assez fréquent dans l'iconographie africaine locale depuis l'époque romaine païenne où il figure sur les stèles votives et funéraires. Ces dernières comportent plusieurs registres dont le plus important est garni d'une niche en cul-de-four décorée d'une coquille au centre de laquelle se trouve un dédicant debout. Une fois incorporé au répertoire aghlabide ce motif perd sa valeur religieuse au profit de sa valeur esthétique puisque le sculpteur aghlabide a enlevé le motif du dédicant et a gardé la niche coiffée de coquille mais meublée de motifs floraux. Le motif de la niche à coquilles continues durant l'époque fatimide-Ziride à été utilisé comme motif architectural dans les façades, les mihrabs, les minarets et les coupoles. Il est important aussi de signaler que le motif de la rosace inscrite dans un carré figurant sur les carreaux des écoinçons des arcs de la nef axiale de la salle de prière de la Grande Mosquée de Tunis, sur les carreaux des tympans de la coupole de la Grande Mosquée de Sousse ainsi que sur la façade de la petite mosquée des Trois Portes rappelle les carreaux de terre cuite d'époque chrétienne trouvés en abondance en Tunisie centrale et septentrionale et dans la partie orientale de l'Algérie. Les panneaux du mihrab de la Grande Mosquée de Kairouan sont à rapprocher des pavements en mosaïque des églises africaines d'époque byzantine (VIème-VIIème siècles) notamment ceux de Sabratha, de Carthage Dermech, de Sbeitla et de Bulla Regia au niveau de la forme et de la disposition de la feuille de vigne. Nous pouvons aussi évoquer les panneaux géométriques sculptés en bois de la chaire de la même mosquée qui offrent des motifs largement attestés à l'époque antique notamment le motif de svastikas et celui du nœud de Salomon pour ne citer que ces deux exemples.

L'influence orientale dans l'art aghlabide est non moins importante. Le répertoire iconographique aghlabide renferme des éléments empruntés à la Syrie-Palestine d'époque omeyyade. Nous pouvons citer le Dôme du Rocher, la mosquée Al-Aqsa et le complexe de Khirbat al-Mafjar. Prenons à titre d'exemple le motif de la niche à coquille qui figure sur plusieurs panneaux en bois de la mosquée d'al- Aqsa à Jérusalem. Ces derniers étaient à l'origine fixés aux murs ou aux plafonds. À Khirbat al Mafjar ce thème est utilisé comme un décor architectural garnissant plusieurs endroits du palais et du bain de la ville. Le rôle de

la Mésopotamie de l'époque abbasside était aussi non négligeable. Il suffit d'évoquer les faïences à reflet métallique de la Grande Mosquée de Kairouan qui ont été importés de Bagdad.

Cependant, l'art aghlabide manifeste une certaine obéissance à des réalités locales qui le distinguent des autres arts régionaux. À vrai dire ce sont les obligations religieuses auxquelles il doit répondre, et les aspects politiques et sociaux auxquels il est étroitement lié qui ont donné naissance à ce nouvel art. L'art aghlabide est aussi un art créatif qui n'a pas hésité à donner naissance à plusieurs innovations. En fait, les artistes aghlabides n'ont pas cherché à imiter de façon aveugle leurs prédécesseurs ; bien au contraire. Ils ont réussi à laisser leurs empreintes en créant de nouveaux motifs ou tout simplement en reprenant des anciens décors à leur façon et leur propre goût. L'art aghlabide, bien qu'il soit nouveau, est loin d'être débutant ou hésitant. Il s'est répandu durant les siècles postérieurs en Ifriqiya et dans tout l'Occident musulman. En dehors de l'Ifriqiya plusieurs témoignages prouvent la diffusion de certains éléments aghlabides au Maroc et en Andalousie pour ne mentionner que ces deux exemples. Il suffit de citer le motif du fleuron à trois lobes dont celui du centre qui a la forme de fer de lance. Attesté sur les panneaux du mihrâb de la Grande Mosquée de Kairouan, ce motif figure sur les mosaïques de la coupole du mihrâb de la Grande Mosquée de Cordoue et sur les peintures florales sur enduit du minaret de la Kutubiyya à Marrakech datable du XIIème siècle.

Rim Ben Achour-Guizani

L’épigraphie islamique de Tunisie

La Tunisie est l’un des pays les plus riches en matière de documents épigraphiques remontant à l’époque islamique. En effet, des milliers de stèles funéraires et des centaines d’inscriptions monumentales sont actuellement repérables dans les réserves de l’Institut national du Patrimoine ou encore in situ dans les monuments historiques du pays. Ces inscriptions offrent une grande diversité matérielle, technique, ornementale et paléographique. Elles furent inscrites sur les plaques, les colonnes, les lames prismatiques, les blocs de pierre, les enduits, les plafonds et le mobilier. Leur exécution varie de la simple gravure creuse ou en relief, à la peinture, à l’incrustation, jusqu’à la construction à l’aide de briques cuites ou à l’assemblage de baguettes de bois.

à cette variété physique, s’ajoute une extrême richesse dans la typologie des textes. On y trouve des textes funéraires, commémoratifs, religieux, waqf (biens fondés), signatures, datations, poésie, etc.

Par cette diversité et cette richesse, l’épigraphie tunisienne attira l’attention des chercheurs depuis la fin du XIXème siècle et fit l’objet de plusieurs études qui ont donné naissance à de véritables corpus régionaux.

Ces textes constituent une source indispensable pour l’histoire du pays. Ils apportent maintes informations et précisions sur l’histoire de la vie politique, économique, sociale, culturelle, religieuse et surtout sur l’architecture et sur l’histoire de l’art.

Les inscriptions provenant des monuments permettent de retracer certaines étapes de leurs histoires. À cet égard, la grande mosquée de Kairouan constitue, par exemple, un véritable musée épigraphique comptant plus d’une centaine d’inscriptions arabes allant de l’époque pré-aghlabide jusqu’à l’époque ottomane.

Ces inscriptions nous renseignent également sur certaines étapes du conflit qui se déroula entre les dynasties zirides et les fatimides. Les prémices de ce conflit sont perceptibles dans l’inscription des remparts de Sabra al-Mansouriyya, datée de 437 / 1045 et dans certains cartouches des colonnes de la mosquée d’Okba. De plus, le martelage des inscriptions de la grande mosquée de Sfax et de la mosquée al-Zaytouna à Tunis corrobore les événements relatés par les sources littéraires sur la réaction anti chiite qui a succédé la déclaration de la rupture avec le Caire.

Les stèles funéraires constituent également une mine d’informations sur la vie socio-économique de l’Ifriqiya, tel que la composition de la société, les origines tribales et géographiques, la répartition des métiers, les rapports sociaux et parfois les épidémies (pestes de 872 / 1469, de 981 / 1573-74 et de 1199 / 1784-8).

Quant à la vie religieuse et culturelle, la contribution de ces inscriptions est également indéniable. À titre d'exemple, les controverses théologiques sur la nature du Coran qui se déroulèrent en Ifriqiya pendant le IIIème/ IXème siècle, trouvent leurs échos dans les textes épigraphiques de Kairouan, de Tunis et de Sousse. Les attitudes sur ce sujet sont attestées dans une dizaine d'épitaphes dans lesquelles les propriétaires refusent la théorie mu'tazilite du « Coran créé ». Les sunnites nient totalement cette théorie. Le Coran est, selon eux, « la parole d'Allâh, il est incréé », tandis que les wâqifa s'abstiennent de s'exprimer sur ce sujet en se contentant de dire qu'il est « la parole d'Allâh »). Les textes officiels de Sousse et de Tunis témoignent du changement de cette doctrine au sein du pouvoir aghlabide qui adopta celle du califat de Bagdad.

La richesse et l'étendue chronologique de la collection susmentionnée permet également de déterminer l'évolution de l'écriture arabe en Ifriqiya. Celle-ci ne resta plus un outil de documentation ou de commémoration, mais plutôt un élément essentiel dans le répertoire décoratif de l'art islamique. Le fil conducteur de cette évolution était surtout un souci esthétique focalisé sur la beauté des caractères et l'équilibre du champ épigraphique. Il en résulte une expérience pleine d'innovations, mais aussi d'hésitation et parfois de quelques séquences rétrogrades rappelant un temps révolu.

Les premières écritures, et plus particulièrement celle de la période pré-aghlabide, ont été exécutées dans un style coufique archaïque dont les caractères épousent une forme géométrique et se caractérisent par une silhouette très fine et démunie de toute terminaison ornementale.

Sous la dynastie aghlabide (184-296 / 800- 909), les caractères prirent une allure trapue avec des terminaisons biseautées, larges et concaves. Dans le champ épigraphique, le lapicide introduisit quelques motifs végétaux isolés au-dessus des lettres basses. Les bandeaux épigraphiques des mosquées de Sousse et de Tunis démontrent un intérêt accordé par le lapicide aux ligatures d'ores et déjà animées par des indentations semi-circulaires ou polylobées.

Avec les Fatimides (297-361 / 910-972) l'écriture devint très dense avec un retour aux silhouettes fines. La ligne de base devint plus dynamique grâce aux indentations semi-circulaires concaves ou convexes, simples ou polylobées ornant les ligatures. Le champ épigraphique fut davantage meublé de motifs isolés. Dans cette période, l'ornementation des caractères par des terminaisons végétales est considérée comme l'innovation la plus spectaculaire dans le processus de l'évolution de l'écriture.

À l'époque ziride (361-554 / 972-1159), l'écriture coufique connu son apogée grâce à l'usage systématique et intensifié des éléments végétaux, des indentations et surtout grâce à la grande liberté dans le dessin des caractères. Ceux-ci devinrent encore plus vivants et mobiles par l'usage des nœuds, des tresses, des torsades et des redans. L'artiste est allé même plus loin dans ses fantaisies en jonglant avec la représentation des frises épigraphiques en créant des formes symétriques, imbriquées, sinusoïdales, alternatives ou parfois même en exécutant une

écriture inversée de gauche à droite pour obtenir l’effet du miroir.

Sous les Almohades (555-625 / 1160-1227), l’écriture resta encore à dominance coufique, mais avec une tendance vers la souplesse. De plus, on assiste à cette époque à une régression des éléments végétaux, isolés ou issus des caractères en faveur d’une nouvelle solution de remplissage basée sur l’écriture à plusieurs niveaux. Dans ce procédé les caractères isolés ou les mots ou demi-mots assurent cette fonction.

À l’arrivée des Hafsides (625-981 / 1227-1573), l’écriture cursive l’emporta sur le style coufique, mais sans une rupture définitive avec ce dernier. Dans ce nouveau style se sont les points diacritiques et les signes des voyelles et les caractères suscrits ou souscrits qui meublent les vides du champ épigraphique.

Le style cursif sous les Ottomans (982-1298 / 1474-1881) devint plus simple et plus lisible. C’est essentiellement une écriture à silhouette fine, gravée en creux sur du marbre incrusté de plomb ou de cuivre.

Conclusion :

L’importance numérique et chronologique des inscriptions islamiques de Tunisie a fait de ce pays une référence pour mieux appréhender l’épigraphie de tout l’Occident musulman. En effet, le poids politico-religieux, ainsi que la position géographique de la Tunisie lui offrirent à la fois l’occasion de profiter des apports de l’Orient et de rayonner sur les pays de la méditerranée occidentale. Les recherches scientifiques ont confirmé certains aspects de ce va et vient d’influences.

Lotfi Abdeljaouad

Monnayage islamique en Tunisie

Genèse de la monnaie arabo-islamique

Depuis son introduction avec les Carthaginois vers la fin du Vème siècle avant Jésus-Christ (vers les années 400 avant J.-C.), le monnayage en terre de Tunisie n'a jamais cessé jusqu'à l'heure actuelle. Dès le début de leur installation en Ifriqiyya, les Musulmans avaient entamé une activité monétaire en empruntant la même politique suivie par les califes en Orient depuis le règne d'Omar ibn al-Khattab. Frapper des monnaies proprement arabo-musulmanes au tout début de leur installation était impossible pour plusieurs raisons politico-militaires, économiques, culturelles et notamment techniques (manque de personnes arabes qualifiées et habiles). C'est pour cette raison que les nouveaux maîtres de l'Africa / l'Ifriqiyya avaient choisi d'émettre tout d'abord des monnaies de type arabo-byzantin en s'appuyant sur des prototypes byzantins et en se basant essentiellement sur l'effort des fonctionnaires byzantins que ce soit convertis en Islam ou non. En fait une question n'a jamais cessé d'être posée : les musulmans avaient-ils continué à utiliser l'atelier de Carthage ou avaient-ils fondé un nouvel atelier à Kairouan ?

Sur les monnaies frappées en Ifriqiyya à la suite de la deuxième prise de Carthage en 80/698-699, une date qui a marqué la décision officielle d'un établissement final des arabes, figure en lettres latines le nom de l'atelier « Africa / Afrika » avant sa traduction en « Ifriqiyya ou Afriqiyya » vers la fin du premier siècle (96-99/715-718) sans oublier que l'Ifriqiyya fut convertie finalement en 86/705 en province indépendante de l'égypte et dont les wullats étaient désignés directement par le calife umayyade puis abbasside. Il est fort probable que l'appellation Africa remplaça le nom « Carthage » pour désigner le même atelier dont l'activité n'était pas paralysée. L'appellation « Ifriqiyya » désigna désormais un autre atelier celui nouvellement construit à Kairouan. L'arabisation et l'islamisation des monnaies commencèrent probablement en 80 H., date au cours de laquelle fut frappé un fals au nom du Wali al-Noäman dont les inscriptions sont distinguées par les premières légendes arabes en Ifriqiyya. Remarquons que l'arabisation finale était appliquée sur un autre fals daté entre 96-99 H., et sur un dirham de 98/717. Concernant le monnayage en or les inscriptions arabes commencèrent progressivement à coexister sur les monnaies en or avec les inscriptions latines depuis 97/716 alors que le premier dinar réformé fut émis en 101/720. À partir de ce moment, les monnaies émises répondirent à un type d'ordre politico-religieux propre au domaine arabo-islamique. C'est depuis la réforme monétaire d'Abd al-Malik que la majeure partie des légendes inscrites sur les monnaies sont inspirées du Coran : la profession de foi musulmane qui a pris plusieurs formes et des versets coraniques et en particulier le verset 33 de sourate al-Taouba (IX) qui a marqué les inscriptions monétaires en Ifriqiyya jusqu'à la fin de l'époque ziride quelle que soit la doctrine du pouvoir émetteur.

Les monnaies des Wullats

Sous les wullats abbassides, au deuxième siècle, l'activité monétaire continua de la même ampleur qu'auparavant pour contribuer au développement économique de la wilaya (province) et répondre à ses besoins, tant par des dirhams que par des fals. Ce furent les seules valeurs frappées par les gouverneurs abbassides qui, au contraire de leurs prédécesseurs, ne jouirent plus du droit de battre monnaie d'or. Le dirham était d'ailleurs l'espèce la plus répandue. À la différence du dinar il était l'objet majeur de l'attention du pouvoir émetteur et fut frappé périodiquement. Les monnaies des wullats portaient « Ifriqiyya » pour mention de ville de frappe, ce qui désignait en fait la dâr al-sikka de la province, située à al-Qayrawan. Puisque l'émission de dinars était, dorénavant, réservée aux seuls califes, il est à signaler que les wullats jouirent du droit d'inscrire leurs noms sur les dirhams et les fals. Si sous les Umayyades, les villes de frappe étaient limitées à la seule « Ifriqiyya », elles n'étaient pas beaucoup plus nombreuses sous les Abbassides (Ifriqiyya et al-Abbasiyya, confondues avec al-Qayrawan). Néanmoins, ce nombre s'accrut avec les Aghlabides (Ifriqiya, al-Abbasiyya, Maghra, Majjana et al-Mubaraka).

Les monnaies des Aghlabides

Au tout début de leur règne, les Aghlabides ne changèrent pas l'usage établi par leurs prédécesseurs. De fait, Ibrahim ibn al-Aghlab, parvenu au pouvoir en 184/800, dut attendre quelques années pour bénéficier du droit de frapper des dinars, moyennant d'ailleurs le versement d'une somme annuelle au trésor califal. Le monnayage aghlabide comprenait également dirhams et fals. L'argent étant devenu relativement rare, l'approvisionnement en ce métal constituait l'un des problèmes majeurs de l'État. La frappe des dirhams devint occasionnelle, à la différence de celle du dinar qui était annuelle. C'est à cette époque que le monnayage ifriqiyen acquit ses caractéristiques propres. Les noms des émirs aghlabides figuraient sur les trois espèces monétaires ayant cours, et les dinars ne portaient jamais la mention de la ville de frappe. Les Fatimides, puis les Zirides, maintinrent ces acquis et disposèrent désormais d'un système monétaire solidement établi.

Au temps des wullats umayyades et abbassides, puis sous les émirs aghlabides, la mention « Ifriqiyya », porté par les monnaies, désignait dans la pratique non pas toute la province, mais plutôt la seule ville d'al-Qayrawan, premier centre de frappe en Maghreb islamique. Ce nom fut ensuite marginalisé et disparut du monnayage fatimide et cessa finalement d'apparaître sur les monnaies islamiques de la région.

Monnaies des Fatimides et des Zirides

Avec les Fatimides dont la doctrine est le chiisme, puis leurs représentants et alliés Zirides, les lieux de frappe se multiplièrent et se diversifièrent. Une nette coupure se faisait jour par rapport à la situation précédente. En effet, les mentions des premiers ateliers disparurent à jamais. En revanche, et pour la première fois depuis l'installation des musulmans en Ifriqiya, c'est à celle d'« al-Qayrawan » que les nouveaux maîtres de l'Ifriqiyya faisaient recours sur leurs dinars frappés dans la ville, une semaine après l'entrée solennelle du missionnaire chiite Ab´ Abdullah à Raqqada, le premier raab 296/26 mars 909.

Ultérieurement et successivement, al-Mahdiya et al-Mansuriya furent les deux villes califales dotées officiellement d'une activité de frappe. La première fut ainsi promue, par son fondateur Ubayd Allah al-Mahdi en 308/920, année de l'achèvement de son édification (quelles que soient les divergences que présentent les sources littéraires à ce propos). La deuxième fut fondée en 336/947 sur les ordres du calife al-Mansourr Billah, à la suite de sa victoire éclatante sur le révolté kharidjite connu sous le nom de « l'Homme à l'Âne ». Elle bénéficia d'une conjoncture favorable et devint le plus important centre émetteur, avec sans doute sa voisine al-Mahdiya. L'une et l'autre frappèrent régulièrement monnaie et cela plusieurs fois par an.

Les études numismatiques et historiques nous ont permis généralement de connaître que les Fatimides et leurs représentants, les Zirides, émirent les trois espèces monétaires les plus largement répandues dans le monde arabo-musulman, et en particulier dans l'espace méditerranéen : dinar d'or, dirham d'argent et fals de cuivre ou de bronze, ainsi que leurs subdivisions respectives (1/2, 1/4, 1/6, 1/8, 1/16, etc.). Cet usage, établi en 296 H, ne changea guère ni sous les Fatimides, ni sous les Zirides jusqu'à la fin du Vème/XIème siècle. Le dinar se maintenait, ainsi, comme l'espèce la plus abondante et celle émise avec la plus grande régularité, suivie en cela, avec moins de rigueur, par le dirham. Cependant, la deuxième moitié de ce Vème siècle fut marquée par une pénurie d'or; l'interruption des arrivages réguliers de ce métal en Ifriqiyya eut pour conséquence l'arrêt quasi-total de l'activité de frappe ziride.

Soulignons qu'en numismatique, il est indispensable de faire la distinction entre les monnaies fatimides frappées généralement en Orient et les monnaies zirides frappées en Ifriqiya à partir de 361/972. En effet, les émirs zirides avaient réussi à imposer leur indépendance à l'égard des califes fatimides au moins depuis le règne d'al-Mansur ibn Buluggin. Ils se rendaient ainsi maîtres de leurs décisions politiques, militaires et économiques. Sur le plan religieux, un apparent attachement au chiisme semblait désormais alléger un peu la pression croissante des Zirides, mais sans préjudice de certaines affinités avec les malikites. Entre 441/1049 et 448/1056 H, en tout cas, monnaies et sources textuelles s'accordent à rendre compte de la rupture politico-religieuse survenue entre les deux dynasties. Cependant, après ces huit années de divergence formelle, les monnaies zirides tendirent à nouveau à imiter les types fatimides.

Monnaies des principautés autonomes depuis la deuxième moitié du V/XIème siècle.

Cette rupture engendra, on le sait, l'affaiblissement définitif de l'État ziride et la dislocation ultérieure de l'Ifriqiyya par les tribus arabes Hilaliennes et Sulaymiennes. Plusieurs chefs tribaux, mais aussi des chefs locaux, profitèrent de l'anarchie régnant pour constituer des principautés autonomes mais en rivalité permanente. À la suite de leur défaite incompréhensible face aux troupes tribales, les Zirides, cantonnés à l'intérieur des remparts d'al-Mahdiya, qui furent pour eux un ultime refuge, ne parvinrent pas à rétablir la situation, malgré toutes leurs tentatives pour imposer leur autorité sur l'ensemble de l'Ifriqiyya après leur retour officiel à l'obédience fatimide en 449/1057. Dans cette atmosphère de rivalité et

de concurrence, quelques principautés indépendantes avaient même tenté de se doter d'une monnaie propre. Ainsi les Ban´ Barghawata, suivant leur chef Hamm´ Ibn Malil frappèrent des dinars très semblables à ceux de type sunnite émis par al-Muizz Ibn Badis durant les années de rupture. Ces dinars portaient clairement le nom de Safaqus (Sfax) leur ville et principauté, devenue centre de l'activité de frappe.

Entre 544-551 / 1149-1156, d'autres principautés autonomes, comme celle des Ban´ aami à Qabus (Gabès), frappèrent des dinars, état de fait corroboré par les quelques exemples nous étant parvenus ; ceux-ci sont du même type que les dinars zirides sunnites, à la différence près que ce sont les noms des émirs de Qabus qui figurent au centre des deux faces. Les autres principautés qui s'étaient déclarées indépendantes (les Ban´ Khurasan à Tunis, les Ban ´ al-Rand à Qafsa, les Ban´ al-Ward à Binzart / Bizerte) n'ont, semble-t-il, pas frappé monnaie.

Les Normands, qui avaient ravagé les principales villes côtières de l'Ifriqiyya, finirent par imposer leur autorité en 543/1148. À al-Mahdiya, ils lancèrent conséquemment un monnayage du même type que celui, fatimide, alors en circulation, ou ils firent cependant figurer leurs noms (Roger II, puis Guillaume I). Les deux exemples que nous connaissons et qui datent de 543/1148 et 549/1157 sont en caractères arabes. Les rois normands firent preuve d'intelligence en adoptant un type monétaire établi en Ifriqiyya depuis longtemps, évitant ainsi un affrontement supplémentaire avec la population musulmane.

Monnaies des Almohades

En 555/1160, les Muwahhidin (Almohades) parvinrent à conquérir l'Ifriqiyya et à en chasser les Normands. Ils établirent leur autorité sur la région, la réduisant en simple province de leur empire fort étendu sur tout le territoire maghrébin pendant cent ans environ (VI-VIIème/XII-XIIIème siècles). Durant leur présence, ils frappèrent des monnaies carrées, dites aussi angulaires selon certains auteurs marocains contemporains. Leur morphologie est considérée comme une véritable innovation, rompant avec la tradition de fabriquer des monnaies circulaires qui a régné depuis l'arrivée des arabes. Si le dinar reste bien rond, un carré s'inscrit maintenant à l'intérieur du cercle ainsi défini, tandis que le dirham est parfaitement carré. Dinar et dirham almohades sont généralement dépourvus de toute indication de date et de mention relative à leur valeur, l'atelier de frappe étant rarement indiqué. La réforme monétaire almohade touche aussi bien la forme que l'étalon pondéral. En effet, le dinar pèse environ 2,36 g, le dirham 1,5 g, soit la moitié du poids légal adopté depuis la réforme de Abd al-Malik. Cependant, sous le règne d'Abou Youssef Yaaqoub (1163-1184), ils frappèrent une autre espèce en or, appelée double dinar (dobla/dubla) et pesant environ 4,72g. Tunis (Tunis) ayant vu son rang hissé à celui de capitale de l'Ifriqiyya, devenait fort probablement le lieu de frappe.

Monnaies des Hafsides

Les Hafsides, quant à eux, en adoptant la tradition monétaire déclenchée par leurs

prédécesseurs almohades, frappèrent toutes les espèces monétaires connues : le doublon, le dinar et ses fractions (1/2, 1/4, 1/8), le dirham et le fals. L'absence d'indication de date et de dénomination, et la rareté de la mention de l'atelier de frappe persistèrent sous cette dynastie. La similitude se constate aussi bien au niveau de la métrologie qu'à celui de la typologie (les légendes et leur répartition sur les deux faces). Mais il est parfois possible de distinguer entre les dinars hafsides, les almohades et ceux des autres dynasties post-almohades, par le nom, la kunya, la généalogie et les titres inscrits au revers. Le dirham ne porte qu'une légende religieuse, à de rares exceptions près. Le naskhi est le style qui caractérise alors l'épigraphie des monnaies hafsides, ainsi que le coufique fleuri qui peut marquer la distinction avec les dirhams. Les ateliers se multiplient. Si Tunis reste le premier, le plus actif, d'autres participent aussi à cette activité: Qafsa, al-Hamma, Touzir, al-Mahdiya, Tarabuls, et occasionnellement Tilimsen, Bijaya, Sijilmasa... Le monnayage d'argent hafside connut deux réformes. La première consiste à la création vers la fin du XIIIème siècle du dirham jadid d'un titre supérieur à celui du dirham qadim. Quant à la deuxième, elle se caractérise par la création au milieu du XVème siècle du nasiri et de ses sous-multiples, pour assainir la valeur du dirham jadid dont la valeur et l'aloi connurent une dégradation incontestable. Par la suite, la dénomination nasiri sera empruntée par les Ottomans, successeurs des Hafsides.

Monnaies des Ottomans et des Husseinites

Vers la fin du XVIème siècle, et plus précisèment en 1574, les Ottomans réussissent à supplanter les Espagnols et à établir leur autorité sur toute l'Ifriqiyya, devenue dès lors une « régence », Iyala, sous le commandement des Pachas. L'hôtel de la monnaie ottomane se substitue à l'atelier hafside de Tunis. Les monnaies des nouveaux souverains portent le nom du Sultan de la Sublime Porte. Avant cette date, les gouverneurs turcs avaient déjà frappé monnaie au fur et à mesure de leur pénétration en Ifriqiyya, au début du XVIème siècle. Les pièces hafsides continuaient alors à circuler simultanément, mais à partir de 1574, la monnaie ottomane mit définitivement fin à cette dernière production.

Durant toute la période s'écoulant entre 1574 et 1702, les successifs souverains de la Régence (les Pachas, puis les Deys et enfin les Beys) de Tunis frappèrent donc des nasiri et des sultani, respectivement en argent et en or, mais aussi des fals au nom des sultans ottomans. En 1702, le dernier bey Mouradite Murad III le Sanguinaire (1699-1702) fut assassiné par Ibrahim al-Úarif ; une période intermédiaire de quatre années précéda l'avènement d'une nouvelle dynastie, les Husaynides, descendants de Hussein Ben Ali.

Ibrahim al-Úarif fut capturé par les troupes de la régence d'Alger, puis Muhammad Lasfar réussit à vaincre la milice algérienne et à la rejeter hors des territoires de l'Iyala (régence). Un an plus tard, îusayn b. Ali, soutenu par la population autochtone, parvint à éliminer d'abord son adversaire acharné Muhammad Lasfar, puis son dernier concurrent Ibrahim al-Úarif. En 1706 îusayn b. Ali devint finalement le maître du pays et y frappa sa propre monnaie. Ses successeurs continuèrent à battre monnaie au nom des sultans de la Sublime Porte; sans rompre avec l'usage établi par les précédents gouverneurs de la Régence, les Husaynides émirent pratiquement les mêmes espèces (le nasiri, le sultani substitué par son

nisf depuis 1724, le fals), qui seront, toutefois, frappées régulièrement. D’autres le furent depuis Ali BaÁa, comme le rub riyal, le thumn riyal, la Kharrouba et son nisf, le qafsi, le zer mahboub et son nisf, le riyal (depuis Ali I). Au XIXème siècle, à partir du règne de Muhammad Bey, beaucoup d’autres encore apparurent afin d’assainir le système monétaire, comme le 100 riyal, 80, 50, 40, 25, 20, 10, 5, 3 et 2 riyal, 8, 4, 2 et 1/4 kharrouba. Il est important de signaler aussi que le monnayage d’or connut alors des difficultés liées surtout aux conditions d’approvisionnement en ce métal précieux ; de fait, du XVIIème au XIXème siècle, les monnaies d’or ne furent plus frappées que sporadiquement.

En 1881 les forces françaises imposèrent le protectorat sur la régence de Tunis. Le monnayage husaynide persista un temps, mais avec des modifications métrologiques et typologiques constantes.

Mohamed Ghodhbane

L’art traditionnel des orfèvres tunisiens des origines à l’orée de l’occidentalisation

L’abondance matérielle des sources de l’histoire événementielle contraste notablement avec l’information inégale à matière souvent squelettique dont il a fallu se contenter pour l’étude des aspects patrimoniaux tel celui de la présentation de la production des artisans orfèvres de la Tunisie médiévale et moderne.

Relater l’histoire des bijoux de la Tunisie depuis les conquêtes arabes jusqu’à nos jours est-il un sujet raisonnablement concevable ? Nous tenterons dans cette modeste contribution d’y répondre en tenant compte des conditions actuelles de la recherche dans ce domaine. Cela implique une recherche sur la production des orfèvres « tunisiens » durant quatorze siècles dans des régions aux éléments d’inspiration diverses et aux savoir-faire différents ce qui suggère l’existence d’un large éventail de techniques (des matériaux, des outils utilisés, des formes et motifs utilisés etc.) liées aux usages ultérieurs des objets.

Disons d’emblée que ce sujet réclame la disponibilité d’un corpus des bijoux tunisiens, d’une documentation suffisamment fournie sur les aspects de technique de fabrication, leur mode de transmission d’une génération à une autre dans un contexte de la dynamique de transformation de la société.

L’objectif visé est d’évaluer globalement cet aspect de l’art mineur, celui du travail du métal précieux sous forme d’objets tunisien. L’art des métaux précieux a tenu dans l’histoire tunisienne comme chez tous les peuples civilisés une place considérable.

L’art punique est marqué à l’origine par l’empreinte orientale, phénicienne et surtout d’inspiration égyptisante, sans exclure des influences venues des mondes ibériques, étrusque, sarde ou, plus manifeste, sicilienne, grecque. Carthage s’imposa comme un parfait intermédiaire tout autant culturel qu’économique à tout le bassin méditerranéen. L’art punique s’est exercé sur toutes les créations artisanales y compris la bijouterie qui nous lègue un répertoire d’une richesse inégalée.

Les Puniques qui développèrent une civilisation relativement avancée basée sur le négoce, étaient déjà très habiles à travailler métaux et pierres précieuses à l’instar des nations célèbres de l’Orient qui faisaient usage des bagues, d’annelets, des pendants d’oreille, des colliers, des bracelets, parfois sertis de jade, d’agate, de malachite, de lapis-lazuli dans la fabrication desquels ils déployaient un art extraordinaire.

Les collections nationales comptent de nombreux bijoux provenant des nécropoles de Carthage, d’Utique, d’Hadrumetum, de Leptis, de Thapsus, de Kerkouane et de Menzel Témime de formes aussi variées que les colliers, boucles d’oreille, bracelets, anneaux, bagues, sceaux, manches.

Après l’occupation romaine, l’art romain d’Afrique, d’abord empreint d’une grande sobriété à l’époque républicaine, se développa sous le pouvoir impérial, partout sur une multitude de supports d’or et des pierres précieuses à la mesure de la prospérité ambiante.

Au tournant du IVème siècle se dégage une tendance à l’abandon de l’esthétique classique

simplificatrice des représentations animées ; elle s'accélère au cours des Vème, VIème et VIIème siècles au point de négliger les règles de la perspective et des trois dimensions pour leur substituer la ligne, la symétrie et l'immobilité. La source d'inspiration principale devait être la Bible ; elle prenait en considération toutes les intentions religieuses sous-jacentes, éléments constitutifs de l'art paléochrétien empreint de la tradition antique orientale recomposée en fonction du nouveau contexte de la capitale de l'Empire, Constantinople. Les artisans byzantins firent preuve d'une grande dextérité dans la technique, la coloration et l'ornementation des bijoux.

Sans entrer dans la polémique relative à une hypothétique interdiction de l'image par l'Islam, il y a lieu de souligner que l'épisode arabo-berbère avec ses jalons umayyades, abbassides, fatimides, zirides et almohado-hafsides voit s'adjoindre à son patrimoine antique impressionnant les éléments d'une civilisation basée sur des concepts nouveaux générateurs d'un art fondé sur l'idée et non plus sur l'icône. La parole et sa trace matérielle, le mot – en l'occurrence la parole coranique – expriment le mieux le sentiment religieux.

Appliquée ainsi, cette conception privilégie l'artisanat des bijoux en tant qu'art mineur et est désormais à la base d'un phénomène plus général touchant les domaines artistiques, en particulier la calligraphie des parchemins de Coran et la gravure des supports (pierre, bois, métaux, ivoire etc.) sur un fond où se mêlent formes florales et dessins géométriques.

Sur un strict plan technique, l'épisode arabo-berbère est marqué par la présence d'une activité des orfèvres et des joailliers des plus prospères en égard au contexte favorable aux approvisionnements en métaux précieux et pierres précieuses et semi-précieuses sur un ensemble géographique à la mesure des limites de l'Empire islamique et des régions environnantes euro-asiatiques sans omettre de signaler celle du Bilād al-Sūdān aux gisements aurifères légendaires.

Malgré toutes ces conditions favorables à la production de bijoux ou à leur importation, peu de témoignages nous sont parvenus ; la période arabo-berbère demeure étonnamment pauvre contrairement aux époques antérieures exception faite d'une découverte fortuite d'un trésor dans la région montagneuse de Tarabia (proche du Kef, au n. o.). Ce trésor composé d'un lot de bijoux (deux bracelets, six plaquettes triangulaires, trois pendants d'oreilles, des éléments de colliers en pierres ou en verre etc.) et de monnaies en or semble avoir été enfoui au milieu du XIème siècle.

La technique du filigrane, héritée de l'Antiquité, en particulier depuis les Puniques de Carthage, ne demeura en usage que parce qu'elle continuait à satisfaire une clientèle en bijoux très appréciés pour la finesse des doubles fils d'aspect torsadé et cela même à l'époque arabe.

Bracelets en creux, plaquettes triangulaires, et pendants d'oreilles sont décorés de motifs filigranés : les bracelets en creux se présentent en anneaux ovales faits de feuilles d'or modelées et terminées à chaque extrémité d'une plaque circulaire sur laquelle sont collées des boucles filigranées ; les plaquettes triangulaires formées de boîtes ajourées de forme circulaire et de cœur dans un fond d'assemblage de petits fils soudés en 8 ; les boucles d'oreilles sont polylobées en cinq boîtes en forme de croissants faits d'une mince feuille d'or disposées en arc de cercle ; enfin, les grains de ce collier sont ajourés en filigrane et ornés de motifs cordiformes.

Ce lot de bijoux suffit à témoigner de la maestria des orfèvres ifriqiyens (ou arabes) à l'origine de la transmission de la technique du filigrane à l'Occident médiéval, dès le XIVème siècle. Il fournit un exemple certes unique, mais édifiant de l'art de l'orfèvrerie au temps des Fatimides mais aussi de l'Espagne à travers les ateliers de Séville, Malaga, de Grenade, de Murcie, célèbres par la large diffusion d'une production de remarquables parures faites d'or, d'argent et de pierres précieuses. Les villes maghrébines perpétueront ce savoir-faire à la faveur des émigrations massives des musulmans et des juifs consécutives à la fin de la Reconquête espagnole.

Au cours de cette période moderne, outre ce courant d'influence andalouse, la Régence de Tunis se trouvait à la croisée des chemins, point de convergence des spécificités tunisiennes, des mesures administratives ottomanes et toutes les innovations occidentales.

Il en résultait un enrichissement moderniste des acquis patrimoniaux qui se vérifiait dans l'évolution des éléments constitutifs de toutes les activités du pays : citons les apports techniques européens, tout le savoir-faire artisanal et agricole des émigrés andalous, et les influences architecturales ottomanes.

À la fin du XVIème siècle, la Régence de Tunis, sous les deys et les beys ottomans, subit l'influence de l'orfèvrerie turque et bientôt occidentale, créant ainsi un ensemble de styles véritablement méditerranéens sans toutefois négliger une nette préférence de la bourgeoisie locale à suivre les modes européennes au détriment de l'orfèvrerie locale en net déclin parmi les citadins. Mais sous les ottomans, le métier se voit délaissé par la bourgeoisie au profit de nouvelles professions. Du coup, les Juifs venus d'Italie (Livourne) s'y intéressent. Cela permet le développement du secteur, mais engendre également la disparition de certaines traditions multiséculaires. Une ère nouvelle s'ouvre ainsi dans l'art de l'orfèvrerie tunisienne devenue désormais méditerranéenne et où le savoir-faire traditionnel résiste peu aux influences extérieures.

Khaled Ben Romdhane

La céramique islamique en Tunisie

Alors que la céramique antique en Tunisie enregistrait un essor remarquable, au cours du siècle dernier, la céramique musulmane demeurait limitée à des études de collections de musées ou à quelques vues d'ensemble dans les manuels d'art islamique. Dans les quarante dernières années cette céramique a connu un regain d'intérêt, à travers de nombreuses études...
Nous étudions ci-après les principales caractéristiques des céramiques des grandes périodes de l'Ifriqiya, à savoir : les céramiques Aghlabides, Fatimo-Zirides et enfin Almohades et Hafsides.

La céramique Aghlabide (XIe- Xe s)

Les fouilles réalisées sur le site de Raqqāda, situé à 9 km au sud de Kairouan, résidence de la dynastie aghlabide de 876 à 909, ont intéressé une structure palatiale étendue sur une superficie d'un hectare environ. La céramique constitue la plus grande partie du mobilier. À côté de la céramique dépourvue de revêtement, la céramique glaçurée constitue une série importante. Cette dernière est souvent soigneusement ornée de motifs tracés en vert et brun, sur un fond jaune ocre ou blanc.
Pour la céramique dépourvue de revêtement, on retient essentiellement la prédominance des vases à liquide par rapport aux plats de service, ainsi que la présence de céramique à usage spécifique, tels que : les godets de noria, les bouteilles sphérico-coniques, les vases à filtre et les lampes.
La céramique glaçurée montre une diversification de la panoplie de vaisselle de table. Deux productions sont différenciées qui sont synchrones mais distinctes aussi bien sur le plan morphologique que stylistique.
- La céramique à fond jaune :
La céramique à fond jaune est dominante, les formes prépondérantes sont les formes à carène. Sur ce fond jaune sont tracés des motifs en vert de cuivre et brun de manganèse.
Le décor géométrique est prédominant, fondé le plus souvent sur la forme de l'étoile constituée à partir de formes géométriques simples ou composées.
Le décor végétal ou floral est une configuration assez fréquente sur les coupes à fond jaune, présentant des compositions diverses. Le quadrillage et le damier couvrent la surface intérieure de plusieurs coupes à fond jaune. Les figurations libres se limitent essentiellement au décor zoomorphe. Ce dernier est exprimé surtout par des volatiles, présentés parfois sous une image très simpliste. Sur d'autres pièces la représentation du volatile est plus artistique, ses ailes largement déployées s'étalent sur une grande partie du fond. D'autres techniques décoratives autochtones sont adoptées, témoignant d'une réminiscence africaine.
- La céramique à fond blanc :
La céramique à fond blanc marque un courant orientalisant observé sur le plan des formes et des décors. Un décor qui est exprimé par une épigraphie coufique exploitée souvent comme

composition de base. Par rapport à la céramique à fond jaune, le décor zoomorphe est absent, le décor floral est rare et on constate une prépondérance des décors épigraphiques et géométriques. à ce dernier thème décoratif s'ajoutent des décors informels de coulures et de points.
Les céramiques portant un décor en lustre métallique sont rares ce qui laisse croire que cette céramique a été importée d'Orient et notamment de l'Irak.

La céramique Fatimo - Ziride (Xe- XIIe s)

Les découvertes céramologiques les plus significatives, de cette période proviennent de Sabra Mansouriyya, nouvelle capitale des Fatimides après Mahdia (948- 973) et puis celle des Zirides (973-1057) avant de disparaître sous le coup des invasions hilaliennes. Elle fut construite selon un plan circulaire à 2 km au sud de la ville de Kairouan. Les fouilles menées sur ce site de référence nous ont livré différentes productions de céramiques : la céramique commune ou dépourvue de revêtement, céramique culinaire, céramique glaçurée, céramique à engobe rouge, céramique peinte, céramique à lustre métallique... avec une prédominance quantitative des céramiques communes et glaçurées.
La céramique commune de Sabra al-Mansūriyya laisse apercevoir une production riche et diversifiée. Elle offre des séries de vases portant souvent un décor ouvragé, peigné ou mouluré. Par rapport à Raqqāda, où on rencontre des formes qui se retrouvent dans la filiation antique, la céramique de Sabra al-Mansūriyya marque une évolution vers des formes islamiques : illustrée par des marmites à paroi de plus en plus arrondie. Les lampes se présentent aussi avec un bec à canal allongé. Les jarres portent des cols souvent peignés ou moulurés.
La céramique glaçurée présente un décor peint en vert et brun, rehaussé parfois de jaune, il a été essentiellement appliqué sur deux couleurs de fond : le blanc et le jaune. Elle offre un répertoire de formes variées et un décor traité librement. On relève l'absence du vrai jaune de Raqqāda et de ses décors rigides, aussi une présence moins fréquente du décor épigraphique qu'à Raqqāda, et l'apparition d'un décor géométrique gestuel à caractère plus libre.
Sur le plan décoratif, cette céramique comporte de très riches décors, géométriques, végétaux, épigraphiques et figuratifs. Les représentations figuratives sont de plus en plus naturalistes, occupant souvent le centre du vase, reproduisant des scènes décoratives inspirées certainement de la vie de la cour.

La céramique Almohade et Hafside (XIIIème - XVIème siècles) :

Le rattachement de l'Ifriqiya au pouvoir almohade, régnant sur le Maghreb et l'Espagne musulmane de 1147 à 1269, a permis l'instauration d'un nouveau courant politique et culturel. En effet, l'apport hispano-maghrébin devient manifeste sur toutes les productions artistiques.
La céramique de cette période se distingue essentiellement par un décor bleu et brun sur un fond blanc. Ainsi du XIIIème au XVIème siècle le bleu de cobalt et le brun de manganèse sur un fond blanc deviennent la nouvelle gamme de couleurs qui marquera la production de

céramique durant ces trois siècles succédant ainsi au vert, brun et jaune, couleurs dominantes au cours des siècles précédents.
Les fouilles de la Kasbah de Tunis ont livré d'abondantes quantités de céramique hafside permettant ainsi un classement typologique et stylistique riche et varié entrepris par A. Daoulatli, sur une partie de la collection où il a pu distinguer trois séries stylistiques.
La première série regroupe des compositions circulaires rayonnantes, simples où à partir d'un point s'échappent des rayons, pour devenir sur certains exemplaires plus complexes. La deuxième série renferme des compositions cruciformes. La troisième série regroupe le décor figuratif exprimé essentiellement par un décor animalier tels que : la gazelle, le lapin, un poisson entouré de petits poissons et une représentation de navire.
La morphologie de ces vases dites hafsides ainsi que leurs représentations décoratives trouvent leurs répondants dans les céramiques andalouses et maghrébines.
Ainsi, le bleu de cobalt couleur qui a prédominé du XIIIème et jusqu'au XVIème siècle, sera rivalisé au XVIIème siècle, avec la céramique de Qallaline, par d'autres couleurs comme le vert et le jaune.
La céramique musulmane en Tunisie a fait l'objet de plusieurs mutations esthétiques et techniques. Elle a été un produit utilitaire par excellence mais aussi un produit de luxe que nous rencontrons dans tout le bassin méditerranéen. De nombreuses cathédrales portent encore sur leurs façades des plats ifriqiens faisant fonction d'objets d'ornements.

Soundes Gragueb Chatti

Le Verre islamique en Ifriqiya, Le témoignage des fouilles de Sabra al-Mansuriya

Depuis une quinzaine d'années le verre islamique connaît un regain d'intérêt qui s'est concrétisé par la tenue d'expositions, la publication de collections publiques prestigieuses et de mobilier de fouille extraordinaire ou modeste. Cet accroissement de la documentation permet d'avoir une meilleure vision d'ensemble de la verrerie fabriquée et utilisée dans le monde islamique entre le VIIème et le XIVème siècle. Parallèlement ou conjointement aux études typologiques, les analyses chimiques qui visent à déterminer la composition du verre, contribuent également à constituer des ensembles de verres cohérents, marqueurs d'une région ou d'une époque.
Les parentés de formes et de décors qui apparaissent dans le verre découvert dans de multiples régions du monde islamique contribuent à l'image d'une civilisation qui malgré son extension, reste un tout assez cohérent. Certains verres ont en effet été fabriqués sur les mêmes modèles dans des ateliers très distants si bien qu'il est toujours difficile et souvent impossible de déterminer le lieu de fabrication de ces produits luxueux ou communs. Néanmoins, des particularismes régionaux existaient dans tous les arts et artisanats.
Cette idée juste d'une unité artistique est amplifiée par le fait que les études sur le verre islamique sont presque exclusivement fondées sur les découvertes du Moyen et du Proche-Orient. La plupart des chercheurs donnent à l'artisanat verrier islamique un cadre large, mais uniquement compris entre Égypte et Asie Centrale.
Pourtant les premières découvertes de verres à Sabra al-Mansūriya (Kairouan), publiées en 1952, ont eu un grand retentissement auprès de la communauté scientifique et ont constitué un jalon solide pour l'étude du verre fatimide. Depuis, très peu de mobilier islamique a été recueilli sur d'autres sites tunisiens ; en revanche, de très nombreuses trouvailles dans la même ville califale de Sabra ont considérablement enrichi la problématique. Elles permettent d'aborder les questions de production locale et d'échanges et donnent un large éventail des verres utilisés : vaisselle, contenants de toute taille, luminaire, instruments de médecine, parure et vitraux. Le verre islamique de l'Ifriqiya sera observé presque uniquement à travers le prisme des multiples découvertes de cette cité, occupée durant un temps court, entre le milieu du Xème siècle et les décennies centrales du siècle suivant.

Les ateliers

L'atelier de verrier de Sabra, actif durant la première moitié du XIème siècle, a conservé plusieurs fours dédiés au travail du verre et à la fabrication de la glaçure pour les céramiques. Installé dans les murs d'un palais, ce complexe artisanal à double vocation relève sans doute d'une économie domaniale ou palatiale. Là, se déroulait tout le cycle de fabrication du verre : la matière vitreuse, élaborée sans doute à partir de matières premières locales (sable et cendres de salicorne), était dans un second temps transformée en produits manufacturés communs et luxueux.

Cette fabrique, la seule concrètement reconnue, n’est pas l’unique témoignage de la fabrication du verre en Tunisie ; elle est peut-être l’héritière des fours installés à Kairouan presque un siècle auparavant. L’existence d’autres établissements à Gafsa au XIIème siècle et à Thorré nous est signalée en des termes brefs mais flatteurs par des sources écrites.

Productions locales et importations

L’abondant mobilier mis au jour à Sabra, nous informe sur les capacités de l’artisanat local et sur l’intensité des relations commerciales, mais aussi sur le statut social d’une partie de la population. La présence de verreries rares et certainement onéreuses, importées de diverses contrées, et l’existence d’un artisanat de luxe reflètent la position particulière de la ville de Sabra.
Au sein des productions locales communes, on note du luminaire, des ventouses pour les saignées, des encriers, des gobelets et des coupes et surtout de nombreux contenants de tout gabarit pour les parfums, produits pharmaceutiques et denrées alimentaires. D’après les déchets d’atelier retrouvés et les traces vitreuses contenues dans les creusets, on peut penser que l’atelier produisait du verre bleu opaque pour les glaçures des céramiques, mais aussi pour souffler des vaisselles imitant la porcelaine chinoise. Beaucoup se sont interrogés sur l’origine des quatorze verreries découvertes en 1922 dans une jarre. Les carafes à embouchure discoïdale, ornées de motifs gravés géométriques ou animaliers ont souvent été considérées comme des importations d’Égypte ou de Syrie, mais le grand nombre de ces pièces, décorées ou non, découvertes sur le site incite à y voir des fabrications de Sabra.
Au nombre des importations, apparaissent des contenants qui ont été commercialisés pour le produit qu’ils contenaient et des vaisselles luxueuses dont ne reste que des débris éloquents. D’Égypte sont parvenus des vases soufflés dans un verre vert émeraude de composition particulièrement riche en plomb et des vaisselles bicolores à décor taillé selon la technique du camée. Des perles à décor oculé, (incrustation d’yeux) sont probablement d’origine égyptienne. On connaissait déjà des importations de perles plus précoces, sur le site de Rougga. À Sabra, d’autres récipients en verre sombre, peint au lustre polychrome sont originaires d’Irak ou d’Égypte. Les motifs animaliers, taillés en biseau et en haut relief selon une technique très particulière (dite slan-cut) sont traditionnellement attribués aux mondes persans et mésopotamiens. Les importations de verre d’Iran vers les terres musulmanes occidentales sont déjà avérées, en particulier dans l’Espagne islamique à Madinat al-Zahra, mais les décors observés sur les fragments de Sabra sont beaucoup moins caractéristiques et aujourd’hui il n’y a aucun argument décisif pour assurer que les vases viennent plutôt d’Iran que d’Irak ou même d’Égypte.

Les vitraux

De tout le mobilier en verre exhumé de Sabra, les vitraux sont les plus nombreux. Leur emploi généralisé dans cette capitale est remarquable et ne trouve guère d’équivalent dans les fouilles entreprises dans d’autres régions du monde islamique. Ces verres qui proviennent, pour l’essentiel, de la destruction de divers bâtiments sont en partie seulement produits sur

place. Tous relèvent de la même technique : le soufflage dit « en plateau » ou « en couronne ». Ces cives, ou vitres en forme de disque, de 12 à 50 cm de diamètre, sont colorées dans la masse en quatre teintes : jaune ambre, vert soutenu, violet et bleu cobalt. Quelques-unes sont insérées entières dans les résilles de plâtre, mais la plupart sont découpées en fragments irréguliers avant d'être logés dans les deux épaisseurs de l'armature de plâtre. La composition du vitrail et le tracé des différents motifs sont entièrement dictés par le dessin du réseau de plâtre. Il est possible, sinon de retracer le programme général des fenêtres, de proposer quelques séquences ornementales et un ordre d'enchaînement de certaines figures.
Le pourtour des vitraux était composé de frises d'oculi, de petits carrés ou de quadrilobes qui encadraient la composition géométrique formée de disques bleus de petit format jouxtant de plus grands disques ambre. Les écoinçons triangulaires étaient couverts par des verres verts. D'autres figures en forme d'étoile entraient dans la composition.
Il existait sans doute de multiples combinaisons rayonnantes composées de cercles ou ordonnées autour d'un cercle.
Les fenêtres dotées de vitraux étaient toujours fixes et perforaient certainement la partie haute des murs. La fragilité du plâtre obligeait à placer ces baies vitrées à l'abri, dans les renfoncements de fenêtres ou dans les galeries qui ouvraient sur des jardins et des cours.

Le verre dans la sculpture

Aucun fragment utilisé dans les fenêtres n'était peint. Pourtant, la peinture sur verre n'était pas ignorée à Sabra où elle a été utilisée sur les visages des personnages ou des animaux modelés en stuc. Sur ces figures, les yeux sont creusés de manière à pouvoir fixer un verre découpé dans un fragment de vaisselle ou de vitrage. Sur l'œil taillé en amande ou en quart de cercle, une peinture noire était appliquée pour faire apparaître la pupille.
Les découvertes de Sabra ne peuvent, à elles seules, rendre compte de la place qu'occupait la production du verre dans l'économie médiévale de l'Ifriqiya, mais attestent des multiples utilisations du verre à l'époque fatimide. Leur diversité et abondance donnent vie aux descriptions assurant que commerce et artisanat étaient florissants dans cette ville califale.

Danièle Foy

Les Andalous

Les immigrations des musulmans d'Espagne, les Andalous, vers la Tunisie n'ont pas cessé depuis les premières défaites musulmanes face à la reconquête espagnole. Plusieurs vagues d'immigrants sont déferlées sur la Tunisie au XIIIème siècle suite aux chutes successives de villes importantes d'Andalusia telles que Valence, Cordoue ou Séville ; également vers la fin du XVème siècle, la chute de Grenade entraîna le déferlement d'une formidable vague de réfugiés grenadins sur le royaume de Tunis.

Cependant l'expulsion brutale et définitive des Morisques sous Philippe III, en 1609, produit la vague d'immigration la plus considérable. Plusieurs dizaines de milliers d'expulsés, empruntant plusieurs itinéraires arrivèrent sur les côtes tunisiennes. Comme les premiers Hafsides, Uthmân Dey (1594-1610) et après lui Yûsuf Dey (1610-1637) ont encouragé cette immigration et ont facilité l'accueil et l'établissement des réfugiés dans plusieurs endroits du nord-est de la Tunisie.

Les immigrés se sont installés dans plusieurs villes telles que Tunis, Bizerte, Béja, Mahdia, etc. En outre, ceux-ci ont édifié complètement ou partiellement une vingtaine de localités : ce sont les cités réputées andalouses de la Tunisie et qui se répartissent sur quatre régions du nord-est du pays, nous citons Testour, Medjez-el-Bab, Tébourba, Kaalat-el-Andalous, El-Alia, Zaghouan, Soliman, etc.

Ibn Abî Dinâr (XVIIème siècle) qui a dressé une liste de quatorze de leurs villes et villages a insisté sur leur rôle dans la mise en valeur des régions où ils ont élevé leurs bourgades : « ils plantèrent la vigne, les oliviers, étendirent les jardins, construisirent les routes ». Ainsi, après une longue période de recul de la vie sédentaire, dans ses riches plaines du nord-est du pays, au profit des tribus nomades, les Andalous ont réussi à renverser la tendance en créant dans ces zones des centres de vie sédentaire, qui vont profiter de la sécurité relative rétablie par les premiers deys turcs, pour se développer. En 1724, J. A. Peyssonnel notait avec excès que : « les villes et les villages étaient bien rares dans ce royaume avant la venue des Andalous. La plupart des villes qu'on trouve aujourd'hui leur doivent leurs fondations ou du moins leurs rétablissements, parce qu'avant eux, des naturels ou Maures bédouins aimaient mieux vivre sous des tentes à la campagne que dans les villes comme la plupart le pratiquent encore ». Les récits de voyages des Européens ont rendu célèbre les centres andalous de la Tunisie. Les textes écrits au XVIIème et au XVIIIème siècle manifestent une sympathie particulière pour les Morisques et une certaine admiration pour leurs villages « bien percés et bien bâtis comme les villages d'Europe » et « remplis d'assez belles maisons fabriquées à la christianesque ». Ces villages andalous apparaissent très prospères, surtout par rapport à l'environnement nomade local. En outre, l'origine hispanique des fondateurs semble leur avoir donné un certain cachet distinctif : « les habitants étaient grenadins et ils avaient donné aux places et aux rues les mêmes noms que celles de leurs anciennes villes » (Peyssonnel).

Effectivement les plus importantes des cités morisques présentent un urbanisme particulier. Des villes comme Testour, Soliman, Tébourba, Medjez-El-Bab ou Ghar-El-Melh furent bâties sur un plan régulier. L'ascendance des fondateurs de ces centres nous incite à attribuer à ce tracé une origine hispanique. En plus de leurs plans réguliers, certains éléments de l'aménagement et de la conception des cités morisques de Tunisie sont inhabituels dans la région, surtout dans les petites villes et les centres villageois, tels que le pavement des rues et le creusement des rigoles d'écoulement pluvial. De même la « place carrée » où les Andalous qui fondèrent ces villes « avaient des fêtes de taureaux à l'espagnole » ne peut que rappeler un élément structural urbain typiquement ibérique, « la plaza mayor ». Cependant, c'est dans l'architecture qu'apparaît avec le plus d'éclat l'apport andalou à l'art tunisien du XVIIème siècle. Les centres andalous qui ont reçu une importante communauté de Morisques ou ont été tout simplement édifiés par les réfugiés ont une production architecturale qui, dans certains cas, reflète une influence espagnole manifeste et dans d'autres s'assimile dans les traditions architecturales locales. En effet, les centres andalous se sont dotés dès l'époque de la fondation d'un réseau dense de monuments religieux ou civils. Même de petites bourgades, telles que Slouguia ou Grich-El-Oued dans la basse vallée de la Medjerda, qui avaient au XVIIème siècle une population ne dépassant pas quelques centaines d'habitants, s'enorgueillissaient de belles mosquées d'une qualité architecturale inhabituelle dans les autres villages du pays. D'ailleurs les auteurs contemporains ont souligné la distinction des mosquées des localités andalouses « appartenant à la classe des monuments de grandes villes ». L'étude des différents édifices de ces cités révèle qu'une partie des réalisations architecturales andalouses mêlent des techniques espagnoles à des éléments architecturaux du pays. Cependant cette architecture réalisée par la première génération d'immigrés et reflétant une influence espagnole manifeste n'a connu aucune diffusion ; tels ces frontons, pinacles, obélisques, horloges, clefs de voûte ou ogives. En effet, ces délicates fantaisies ornementales sur des thèmes chrétiens réalisés à Testour, à Medjez-el-Bab ou à Soliman, ne pouvaient avoir une longue postérité. Les descendants des immigrés, qui ne connaissaient pas l'Espagne, n'avaient retenu que les thèmes les plus simples, ceux qui étaient passés dans l'architecture courante et pouvaient facilement se transposer dans les techniques locales comme l'appareil mixte de type dit tolédan, et les toits en tuile creuse. En outre, les éléments importés d'Espagne ont été très vite combinés à des techniques et des formes architecturales d'origine locale. Pour mieux saisir l'impact de cette immigration sur le paysage urbain et architectural tunisien à l'époque moderne nous présentons quatre de leurs localités.

Testour

Testour, qui se trouve dans la moyenne vallée de la Medjerda fut fondée au début du XVIIème siècle par des immigrés andalous sur l'emplacement d'une cité romaine. La médina morisque est formée de trois quartiers : le quartier des Andalous, le quartier des Tagarins et celui de la Hara. Trois artères principales parallèles, d'une largeur remarquable, reliées d'une manière orthogonale par des rues latérales moins larges délimitant des îlots allongés. La grande place constitue un élément important du tissu urbain. Elle est le centre de la vie de la cité et peut être considérée comme l'espace public par excellence. Plusieurs édifices

importants la surplombent : la Grande Mosquée, le hammam, les cafés et jadis des fondouks. En outre, cette place constitue une apparition précoce de la place de type européen dans le Maghreb.

La Grande Mosquée représente un des plus éloquents témoins de l'architecture morisque de Tunisie. Elle présente, en effet, des formes et des techniques originales. Le maître d'œuvre de cet édifice, tout en tirant parti des dispositions habituelles aux mosquées locales, a utilisé les techniques architecturales et décoratives d'origine hispanique, créant ainsi une œuvre de synthèse tout à fait inédite. Bien ordonné, l'édifice se distingue par ses imposantes toitures de tuiles s'appuyant sur une armature de combles constituée de système de charpente reposant sur l'extrados des voûtes par l'intermédiaire de 48 piliers. Son minaret, par sa forme, tour carrée que surmontent deux tours de forme octogonale et par maints détails, parfois fort curieux, confirme sa parenté avec les clochers espagnols et plus particulièrement avec ceux de l'Aragon. Il est ainsi de ces petits pinacles dressés sur les angles de la tour carrée du minaret ou de cette horloge décorative ornant cette même tour. La construction du minaret, chaînage de briques et remplissage en moellons, la structure de l'escalier en colimaçon renvoie également à une filiation hispanique.

Le décor du mihrâb de cette mosquée offre un autre exemple des plus inattendus de cette architecture chrétienne importée par les Morisques et utilisée pour le culte musulman. Le fronton à ressauts latéraux portant trois obélisques et un écusson ovale est de toute évidence, emprunté à l'art de la Renaissance italo-espagnole.

Tébourba et le pont barrage d'al-Battan

Tébourba est un autre centre morisque qui s'élève près du site de l'ancien Tuburbum Minus, à 35 km de Tunis, sur la rive gauche de la Medjerda. Elle est entourée de jardins et de beaux et vastes vergers d'oliviers et d'autres plantations. La culture de l'olivier sur le site a connu un grand développement suite à l'établissement des Morisques.

La médina présente un plan assez régulier : les rues se croisent de façon orthogonale, huit d'entre elles convergent vers la grande place rectangulaire qui constitue l'élément principal de la structure urbaine. Ce plan régulier témoigne d'un urbanisme intentionnel, la ville a été bâtie par les immigrés morisques vers 1610. La place centrale entourée par des mosquées, des fondouks, des commerces est un élément structurel urbain d'origine hispanique.

Jeté sur la Medjerda à 2 km en aval de Tébourba, le pont-barrage de Battan a été construit par Mohamed fils de Murâd II vers 1690. C'est un ouvrage des plus admirables, percés de seize arches élevées sur un radier servant de fondation pour l'ouvrage. Des vannes fermaient les arches et élevaient le niveau de l'eau pour actionner les moulins à foulon et pour l'irrigation des terres riveraines. à côté de ce pont le bey fit bâtir une admirable maison de plaisance. La construction de cette digue fut à l'origine d'un grand projet d'aménagement agraire dans cette région de la basse vallée de la Medjerda. Des villages et des vergers furent implantés dans toute la zone et profitèrent de l'eau fournie par le barrage.

Zaghouan

La ville de Zaghouan est bâtie au pied de la montagne qui lui a donné son nom ; sur l'emplacement de l'antique Ziqua dont il ne reste qu'un arc de triomphe et le célèbre temple des eaux. La cité domine les plaines qui s'étendent à l'est, au nord et à l'ouest.

Au XVIIème siècle, les Andalous au moment de leur établissement à Zaghouan avaient compris tous les avantages qu'ils pouvaient tirer de ce site abondamment alimenté en eau par des sources intermittentes. Ainsi ils avaient créé des jardins qui faisaient le tour de la ville et ils développèrent des activités grandes consommatrices d'eau : teinturerie, tannerie, huilerie, meunerie dont les moulins sont actionnées à l'énergie hydraulique.

Le XVIIème siècle a été la période la plus brillante de l'histoire de Zaghouan. Les principaux monuments de la vieille ville remontent à cette époque : souks, mosquées, zâwiyas, hammams et fontaines etc.

Soliman

Soliman est une petite ville qui s'étale dans une plaine fertile à 8 km environ de la mer et à 32 km de Tunis. La ville représente le plus important centre morisque du Cap-Bon. Elle a su garder pendant plusieurs siècles des techniques architecturales rappelant les origines hispaniques des habitants. Toutes ses techniques se trouvent représentées dans la Grande Mosquée.

La vieille ville élevée vers 1610, probablement autour d'un petit noyau plus ancien celui de la mosquée du Burj al-Blida, présente un plan régulier qui s'articule autour d'une artère principale traversant la ville d'est en ouest et dont le centre est constitué par la grande place autour de laquelle s'élève la Grande Mosquée, les souks, un fondouk, un café et une fontaine publique.

De toutes les grandes mosquées élevées par les Morisques en Tunisie dans les années qui ont suivi leur immigration, la Grande Mosquée de Soliman est sans aucun doute l'une des plus remarquables. La fondation de cette mosquée remonterait aux années 1615 comme l'indique la tradition orale locale.

Le monument, situé au centre de la médina, est attenant à la place de la ville. Il se compose d'une cour latérale et une cour principale s'étendant sur le côté nord de la Mosquée. La salle de prière ayant les mêmes dimensions que celles de Testour, compte sept nefs de cinq travées. Excepté la coupole qui précède le mihrâb, toute la salle est recouverte de voûtes d'arêtes établies sur 44 colonnes de remploi. Le décor des voûtes offre un des exemples les plus inattendus de ces imitations de l'architecture chrétienne importée par les Andalous en Tunisie. Le maître d'œuvre a essayé de reproduire sur les voûtes d'arêtes en plein cintre de par leur structure, des voûtes qui évoquent celles du gothique flamboyant avec une multiplicité d'arêtes et des clefs de voûte. Ainsi les doubleaux sont d'une largeur normale, les

arcs diagonaux imitant les ogives sont légèrement saillants, alors que les tiercerons et les liernes ne sont que des arcs rentrants tracés dans l’enduit.

Les voûtes sont doublées d’un toit à quatre pans, en tuile creuse, dont la charpente est portée par un réseau de piliers en briques établies sur l’extrados des voûtes.

Le minaret est placé dans l’angle nord-est de la cour. C’est une tour carrée construite en belles pierres de petit appareil. Elle est surmontée d’un lanternon octogonal couronnée d’une coupolette. La décoration se concentre sur la partie supérieure du minaret. à ce niveau du minaret, les fenêtres géminées sont inscrites dans un encadrement de carreau de céramique polychrome. La disposition de son escalier ajoute un nouvel élément caractéristique à l’architecture andalouse. En effet, celui-ci, en colimaçon, appuie ses marches sur une rampe en hélice.

Cependant cette mosquée qui apporte plusieurs témoignages sur la nature de l’apport architectural de la communauté morisque en Tunisie, révèle, d’un autre côté, plusieurs éléments que le maître d’œuvre a empruntés à Tunis. L’appareil du minaret est identique à celui du minaret de Yûsuf Dey (1614-1615), de même, l’ornementation tapissant le mur de la qibla appartient au répertoire décoratif de Tunis, très pénétré par les éléments orientaux, notamment turcs.

Ahmed Saadaoui

La première banque de la Régence de Tunis 1847-1852

Le cadre.
Au XIXème siècle, grâce à leurs chancelleries, et en vue de soutenir l'introduction à Tunis d'un nouvel ordre économique et commercial, les Européens agissaient en répondant aux impératifs des intérêts nationaux respectifs, dans le cadre d'une vive, et parfois même âpre, rivalité. En revanche, l'Europe qui mettait les pieds à Tunis - avec ses hommes, ses produits, ses capitaux - avec des intentions colonisatrices était contrainte de se mesurer avec les caractères spécifiques du milieu arabe et musulman où on notait une mutation des assises ottomanes de l'état, d'une dénaturation certaine, masquée sous le terme générique de modernisme.
À l'orée du XIXème siècle, pendant que l'Occident européen commençait sa révolution industrielle, il était indispensable pour les cités côtières barbaresques de favoriser les échanges en Méditerranée et de mettre fin à des activités fort lucratives : l'esclavage et la course. Tunis était une ville ouverte aux produits manufacturés et exportait dans des conditions désavantageuses ses produits : blé, huile d'olive, laine et cuir. Les temps s'annonçaient encore plus difficiles pour la Régence de Tunis qui ne réussit pas à adopter une politique monétaire à même de faire face aux spéculations des négociants européens toujours plus éclairés à tout, aussitôt qu'ils ont trouvé une différence avantageuse dans le cours des changes. Ainsi 4 vieilles piastres de Tunis valaient 5 francs en Europe qui donnaient sur le marché tunisien cinq piastres et même parfois 8. Il y avait de la sorte un commerce de monnaies tunisiennes très avantageux pour les européens.
Les acteurs.
De l'autre côté, on pouvait d'un point de vue social distinguer trois niveaux économico-sociaux :
1- un monde rural offrant la caractéristique d'être totalement ou presque replié sur lui-même, soumis à une organisation archaïque où les liens tribaux demeuraient prépondérants, vivant les conditions économiques - activités agricoles quasi-autarcique - avec un recours très limité aux monnaies : impôts, salaires, redevances étaient payés en nature (grains, dattes ou huiles ou parts de récolte etc.) ; les achats en espèces étaient très limités ;
2- En marge, certaines zones côtières (nord-est, Sahel, Jerba) ou de l'intérieur (Béja, Kairouan et Jérid) étaient concernées par des cultures tournées vers les marchés citadins et extérieurs (huile) ; se rattachait à ce secteur monétaire, l'artisanat de la chéchia largement exporté au Levant, au nord et à l'ouest africain. à ces producteurs d'huile et négociants en chéchias formant une sorte de « classe moyenne » s'ajoutaient des marchands proliférant dans la société citadine ;
3- La classe politique divisée en mamelouks, Turcs et les tunisiens. Le bey et son premier ministre (Youssef Sahib Al-Tabaa), sa famille, sa cour et ses agents se plaçaient au sommet de la hiérarchie et monopolisaient tout le commerce extérieur soit en exportant les produits agricoles (blé), par le biais de la taxation directe (en nature) soit en percevant des taxes (3 %) sur les marchandises entrées dans la Régence.

Le bey Ahmed Ier (1837-1855) fut indubitablement l'un des plus célèbres de la dynastie husseinite, parce qu'il fut initiateur d'une somme de valeurs nouvelles à l'origine de l'introduction d'institutions nouvelles (création de l'armée nizamie (1831) et la fondation de l'école militaire (1834), l'école militaire du Bardo, l'hôtel des monnaies (1847/1263).
Dans la droite lignée de Mohamed Ali Pacha d'égypte (1805-1844), du sultan Mahmoud (1808-1839) Chakir Sahab Et-Tabaa, l'influent ministre tunisien, Ahmed Bey était plus attentif au modèle de progrès, de développement - qu'il appelait alors omran - et de modernisation. Il avait engagé son pays dans une ambitieuse politique de réformes politiques, économiques et militaires mais également l'abolition de l'esclavage et de la traite (1842-1846), le développement d'une armée moderne et la création de nouvelles industries à l'européenne.
Le favori du bey Ahmed, Mustapha Khaznadar, un mamelouk d'origine grecque dont il avait fait son Premier ministre, avait réussi à se maintenir au pouvoir. Le ministre d'origine italienne Joseph Raffo dirigeait de fait le département des affaires étrangères,
Mahmoud Ben Ayed, né à Jerba (Midoun) en 1810, fils d'une famille ayant servi la dynastie depuis le dix-huitième siècle. Associé en affaires au premier ministre M. Khaznadar, il jouissait de plus d'une faveur exceptionnelle auprès du bey Ahmed avec lequel il entretenait des rapports très étroits ou peut être intimes. à sa carrière brillante d'homme d'affaires s'ajoutait un itinéraire administratif fulgurant : kahia, qa'im maqam, Amir alay, gaïd et ministre. Les limites traditionnelles s'estampaient chez ce personnage hors du commun : Mahmoud b. Ayed s'empara de plusieurs fermages -lizma-, des caïdats de Sousse et de l'Aradh, des monopoles d'état (tabac, cuir). Des privilèges lui furent accordés dans les domaines commerciaux, agricoles, des travaux publics, militaires et financiers. En un mot, un parfait personnage vivant, archétype de l'œuvre d'un H. de Balzac, son contemporain, parce que ambitieux, tyran, escroc, canaille y compris avec sa propre famille (son père et ses neveux) qu'il dépossédа.
Les faits. évènement important dans son règne, la visite en France d'Ahmed Bey et plus particulièrement à l'hôtel de la Monnaie de Paris en décembre 1846 devait l'inciter dès son retour au pays à réserver un intérêt particulier au secteur financier et à doter la Régence d'un nouvel atelier monétaire ayant un équipement moderne, décision prise aussitôt revenu à Tunis, puis un an après, à créer un Dar al-Mal, une banque d'état. Dar al-darb, Dar al-sikka, ou hôtel des monnaies qui se situait à la Kasba depuis les Hafsides vit l'arrêt de la fabrication monétaire ancienne vieille de deux millénaires, celle de la frappe au marteau, et l'importation de machines allemandes conçues par D. Uhlhorn (Cologne).
Le bey qui percevait des droits importants sur la frappe monétaire se résolut à diminuer le prix de revient des monnaies grâce à l'emploi d'outils mécaniques. Un nouvel atelier monétaire fut ainsi édifié au Bardo sous la responsabilité technique d'un ingénieur français, conseiller du bey, dénommé Benoît. Seule la famille israélite tunisienne Ben al-Jaoui, présente dans ce métier depuis 107 ans, depuis le début de la dynastie husseinite, continua la gravure artisanale des coins sous la conduite de Mardachaï y exerçant depuis un demi-siècle et les règnes suivants (1863).
La réforme de 1846 visait à remplacer les réaux douros Bou Madfa' - au canon - par des pièces de cinq réaux le Bou Zitouna - à l'olivier -, fabriqués à partir de la fonte des pièces de

5 Francs importées en masse de France, et d'autres pièces de 2 réaux. D'autres monnaies de cuivre (6, 3 et 1 nasri) virent le jour. Le résultat technique fut des plus heureux puisqu'il eut lieu dès 1263 H./1846.
Le vent de modernisme monétaire continua à souffler sur la Régence car ce règne devait enregistrer une grande innovation : celle des premières émissions de billets de banque de tout le monde arabe, en juillet 1847, quand le Dar al-Mal - le Trésor - fut créé, une sorte de banque d'état, sise à l'ancienne caserne -qishla- de Sidi Ameur (rue Sidi Ali Azzouz), au sein de la Médina. Son directeur fut évidemment l'inamovible Mahmoud Ben Ayed déjà bénéficiant du fermage de l'atelier monétaire à l'instar de ses grands-pères : Qasim, Hamida et son père Mohamed, il tira sans vergogne profit de l'engouement naïf du bey pour le modernisme, en même temps que d'autres personnages importants, le premier ministre Mustapha Khaznadar, les officiers Raffo et Bogo, et l'historien et secrétaire du bey Ibn Abi Dhiaf. De directeur de l'hôtel des monnaies puis du Dar al-mal, le grand argentier de la Régence devait allonger la liste des créations de ce règne à la destinée malheureuse car, compère du Khaznadar, Mahmoud Ben Ayed devait sans vergogne tirer profit de cette banque.
Cette dernière avait le monopole de billets remboursables au porteur et ses premières émissions étaient garanties par le versement du gouvernement dans ses caisses de fonds substantiels sous la forme d'une quantité de pièces de 5 riyals d'argent pur équivalentes à 4 millions de ryals ou piastres.
D'un point de vue technique, on prit la précaution de préparer le modèle de ces billets par différents calligraphes ainsi que d'y apposer le propre sceau du Bey et de son ministre - au revers, le tout étant entouré d'inscriptions et de décorations florales et géométriques. Mention y fut faite de tous les renseignements nécessaires : le nom du Bey : mouddat Ahmad Bacha Bik, le millésime en lettres et en chiffres, Tunis, la valeur, le numéro et la page du registre et surtout une longue phrase : « Numéro [au lieu de valeur] de ce titre 5000 ryals tunisiens à percevoir par le porteur selon la loi de change, auprès du Dar al-mal de la ville de Tunis - que Dieu le Très Haut la préserve -, immédiatement. »
Les billets de banque se présentèrent sous la forme de coupures portant les valeurs: 5000, 1000, 500, 100 et 50 riyals. Cette innovation ne manqua pas de susciter la réaction vive des utilisateurs visés qui manifestèrent vite leur désapprobation face à cette difficulté à disposer de monnaies d'argent, de valeur connue, exportées en masse vers l'Europe, pour atteindre le degré de refus en 1853 quand on cessa d'honorer leur paiement par manque de numéraires.
En vérité, ne disposant pas de monnaies sonnantes et trébuchantes en cas de remboursement de la valeur des billets en question, Mahmoud Ben Ayed fournissait des bons, appelés teskérés qui avaient force légale et permettaient aux négociants étrangers de payer les droits de douane sur l'exportation d'huile d'olive.
Loin de se limiter à empocher ces avances, Mahmoud Ben Ayed se lança dans une vaste opération de malversation en s'appropriant une grande quantité des billets et vidant les caisses de cette banque avant de fuir à Paris, là où il avait acquis de nombreux biens immobiliers en tant que citoyen français.
En guise de conclusion, occultant la banqueroute du Dar al-mal et ses conséquences sur la Régence de Tunis, il y a lieu de considérer que cette expérience d'Ahmed Bey ouvre une

page nouvelle dans l’histoire financière de la Tunisie qui reste à faire en particulier dans ses parties modernes et contemporaines. Elle fournit une image claire de la situation du pays qui reste en ce milieu fatidique de XIXème siècle tributaire de facteurs politiques, militaires, économiques et sociales à l’origine de cet échec.

Khaled Ben Romdhane

Conclusion

Durant les deux millénaires, et plus, que considère ce livre, le territoire de l'actuelle Tunisie a été au cœur d'une série de bouleversements qui ont modelé en profondeur la Méditerranée occidentale : l'expansion phénicienne et l'ascension de Carthage, la montée en puissance des royaumes berbères, la colonisation romaine, la christianisation, l'invasion vandale, la reconquête byzantine, l'avancée victorieuse des Arabes et de l'Islam. Tous ces événements ont contribué à façonner la Tunisie, à lui constituer, au prix d'une longue succession de mainmises, d'aménagements et de destructions partielles, un patrimoine culturel d'une richesse et d'une diversité rares dont les pages qui précèdent donnent une idée certes partielle, mais combien révélatrice.

D'autres contrées, dans le Maghreb comme sur le littoral septentrional de la Méditerranée, ont connu des vicissitudes et des apports analogues. Mais la Tunisie se distingue par une série de traits qui confèrent à son patrimoine culturel une qualité exceptionnelle. Elle a été, grâce à Carthage, le point focal de la civilisation punique. Sous l'égide de Rome, elle s'est couverte de villes comme peu d'autres régions, et c'est par centaines que des cités y ont surgi et prospéré, faisant d'elle le pays par excellence des villes romaines. Après leur destruction ou leur abandon, la plupart de ces villes sont restées ensevelies sans être recouvertes par de nouveaux habitats, et rares sont à cet égard les exceptions comme Carthage, El Jem, Sfax ou Sousse. Autour de Kairouan s'est développée une civilisation islamique florissante. Enfin et peut-être surtout, la Tunisie actuelle a su assumer l'ensemble de son passé et veiller sans exclusion à la sauvegarde de son patrimoine culturel dans sa totalité.

Certes ce patrimoine comporte quelques aspects particulièrement saillants qui permettent à la Tunisie de briller au firmament méditerranéen : mentionnons, à titre de simples exemples, l'architecture monumentale, civile comme religieuse pour l'époque antique, religieuse et militaire pour l'époque arabe ; la riche collection des stèles puniques et post-puniques ; la sculpture romaine en ronde bosse ; la mosaïque antique ; la céramique du Bas-Empire et de l'époque islamique ; les manuscrits arabes. Mais tous les domaines explorés dans ce volume présentent pour les spécialistes, archéologues et historiens, aussi bien que pour le public curieux de choses anciennes, un intérêt certain. Et surtout, si longue que soit la liste des sites analysés ici, qui constituent un somptueux chapelet de merveilles, cette liste laisse de côté (et comment pouvait-il en être autrement ?) quantité d'autres sites trop méconnus des touristes comme des Tunisiens eux-mêmes : des sites parfois dits « mineurs », mais passionnants à maints égards et en tout cas dignes de susciter à un titre ou à un autre l'intérêt du savant, de l'homme cultivé ou du simple curieux. Pour l'époque antique et sans aucune prétention à l'exhaustivité, mentionnons Gightis, Mactar, Thélepte, Thuburbo Maius, Utique, Zama, mais aussi El Haouaria, Jbel Oust, Kasserine, Meninx, Menzel Temime, Mustis, Nabeul, Pheradi Maius, Pupput, Salakta, Thignica, Zaghouan, voire Gafsa, Hergla, Kelibia, Tabarka, Thapsus,

Tubernuc et tant d’autres. Sans compter des localités qui désormais n’offrent guère à voir sur le terrain, mais dont les musées exposent des collections souvent intéressantes et séduisantes au plus haut point, comme Enfida, Sfax ou Zarzis et surtout Lemta et Sousse.

Gardons-nous d’omettre par ailleurs tels de ces témoins du passé, pleinement pris en compte ou signalés au passage dans le présent volume, si modestes esthétiquement qu’ils puissent paraître face à des cités orgueilleuses ou à des œuvres délicates, que sont les inscriptions ou les monnaies, les carrières ou les ateliers, les centuriations romaines ou les installations hydrauliques. Leur apport à l’histoire d’un peuple, de son travail et de son génie, de ses dirigeants, de ses paysans, de ses artisans, est inestimable, et les spécialistes travaillent sans relâche à en scruter les enseignements.

Pour étudier, sauvegarder, entretenir ces trésors culturels, la Tunisie moderne est riche de savants de toutes les disciplines, de conservateurs avisés, ou de techniciens tels que ses restaurateurs de mosaïques, formés dans des universités ou autres institutions sur le sol national ou à l’étranger. Fière de la richesse et de la diversité de son patrimoine, elle excelle à le mettre en valeur grâce à l’aménagement des monuments et des sites, à des musées, à des expositions, à des publications savantes ou à des ouvrages de vulgarisation de qualité. Cette action soutenue en faveur des biens culturels ne demanderait qu’un effort supplémentaire vers des témoignages encore un peu méconnus de ce legs du passé pour achever de faire de la Tunisie, à cet égard, une nation-phare dans le monde méditerranéen.

Jean-Paul Morel

© octobre 2013 Nirvana

Etablissement Boujmil d'Edition et de Publicité

3, rue Kénitra 1000 Tunis

Tél. : 71 33 41 05- 71 34 71 70

Télécopie : 71 33 34 10

email : nirvana.tunis@gnet.tn

www.editionsnirvana.com.tn

Conception et réalisation : Nirvana

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés

pour tous pays.

Né de l'initiative de trois chercheurs – les éditeurs, deux Tunisiens et un Français - et de l'engagement de nombreux autres spécialistes, archéologues et historiens, universitaires et chercheurs de Tunisie et de France, ce livre rassemble une panoplie de textes consacrés au patrimoine archéologique tunisien et destinés à un large public.

Le lecteur attentif trouvera donc dans cet ouvrage des notices sur des sites antiques et islamiques, qui doivent leur intérêt à la qualité de ceux qui les ont rédigées, et aux images qui les illustrent ; mais il pourra aussi, au gré de ses curiosités et selon un itinéraire qui peut être sinueux sans perdre sa cohérence, prendre connaissance des « encadrés » qui, sur des questions aussi variées que l'urbanisme ou le monnayage, l'épigraphie, la céramique ou l'artisanat, la maîtrise de l'eau, l'architecture monumentale ou l'habitat, etc., lui offrent des mises au point, dans les deux sections historiques. Ce livre est conçu pour répondre aux questions que le lecteur peut se poser sur tel ou tel aspect des civilisations présentées, mais aussi, éventuellement, pour lui donner les moyens d'en savoir davantage, en consultant les ouvrages auxquels ces textes nécessairement brefs font référence.

Ainsi, en livrant ces données scientifiques et patrimoniales replacées dans leur contexte historique, les initiateurs de cette publication veulent sensibiliser le public le plus large possible à la richesse du long passé de la Tunisie. Au delà, ils souhaitent que chaque lecteur devienne l'ambassadeur et le défenseur de ce patrimoine mais également qu'il soit le garant d'une excellente conservation de ces biens culturels, traces de notre histoire commune, pour en assurer la transmission aux générations futures.